





JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

POËME DU TASSE.

NOUVELLE TRADUCTION.

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LXXX.



LA Traduction que nous donnons au Public, a été arrachée à l'Auteur presque malgré lui : c'est, nous a-t-il dit, un Ouvrage de ma premiere jeunesse. J'étois passionné pour le Tasse & mécontent de ses Traducteurs : j'ai fait autrement, je n'ai peut-être pas fait mieux.

Hé bien? corrigez, retouchez.

— Non. J'ai fait vœu de ne plus écrire ; & puis mon imagination a été refroidie par l'âge & froissée par les événemens. Je serois plus correct, mais je vaudrois encore moins.

Et la Préface ?

— Je n'en ai point fait, je n'en ferai point. Qu'y mettrois-je ?

Vous parleriez du Poëme épique.

— Tant de monde en a parlé.

Des Traductions.

— Ce que j'en dirois ne rendroit pas la mienne meilleure.

Du Taſſe.

— Sa Vie eſt par-tout. Son génie doit ſe retrouver dans mon Ouvrage, ou mon Ouvrage ne vaut rien.

Le Frontiſpice repréſente les Croiſés, levant l'étendard de la Croix, & ſe préparant aux combats. La palme du Martyre & la couronne de l'immortalité leur ſont préſentées comme l'objet de leurs vœux.

Le Deſſin eſt de M. DESRAYS.





LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.

CHANT PREMIER.

JE chante la guerre ſainte & ce capitaine qui délivra le tombeau de Jéſus-Chriſt. Nombre d'exploits ſignalerent ſa prudence & ſa

valeur : nombre de travaux éprouverent sa patience dans cette glorieuse conquête. Envain l'enfer se souleva contre lui ; envain s'armerent contre lui les peuples réunis de l'Asie & de l'Afrique ; le ciel protégea ses efforts & il ramena sous les saints étendards ses compagnons errans.

O Muse ! ô toi qui ne ceins point ta tête d'un périssable laurier cueilli sur l'Hélicon ; toi qui habites dans l'Olympe au milieu des célestes chœurs, & dont le front est couronné d'étoiles immortelles ; ô Muse allume dans mon sein une ardeur divine, enflamme mes chants ; pardonne si j'orne la vérité de fleurs, & si je répands, sur mes vers, d'autres charmes encore que les tiens.

Tu sais que l'homme court s'enivrer des mensonges du Parnasse ; tu sais que la vérité parée des graces de la poésie entraîne & subjugue les cœurs les plus rebelles. Ainsi nous présentons, à un enfant malade, les bords d'un vase abreuvés d'une douce liqueur : heureusement trompé, il boit des sucs amers, & doit la vie à son erreur.

O magnanime Alphonse, ô mon asyle & mon port! toi qui sauvas des injures de la fortune, & des écueils d'une mer en furie, ma barque errante & à demi-brisée, daigne sourire à des vers qu'au milieu de mon naufrage je fis vœu de te consacrer. Peut-être un jour viendra que ma muse, qui présage tes destins, osera chanter tes exploits; & en les chantant, elle ne fera que répéter ceux qu'elle va décrire.

Oui, si jamais les Chrétiens sont réunis par les nœuds de la paix; si jamais ils s'arment pour arracher une seconde fois au fier Musulman la glorieuse proie que retient son injustice: oui, ce sera toi qui commanderas leurs armées, ou guideras leurs pavillons. Emule de Godefroi, daigne écouter mes chants & prépare toi aux combats.

Déja le soleil avoit cinq fois parcouru son oblique carriere depuis que l'ardeur d'un saint zele avoit entraîné les Chrétiens dans l'Orient. Nicée avoit cédé à leur audace: la puissante Antioche surprise par leur adresse, avoit été défendue par leur valeur

contre toutes les forces de la Perſe. Maîtres de Tortoſe, l'hiver ſuſpendoit leurs efforts & ils attendoient le retour du Printems.

Déja cette ſaiſon qui enchaîne l'activité des guerriers touchoit à ſa fin, quand du haut de ſon trône, de ce trône qui s'éleve autant au-deſſus de la ſphere étoilée, que les étoiles s'élevent au-deſſus des enfers, l'Eternel abbaiſſa ſes yeux ſur la terre; un ſeul de ſes regards embraſſe l'Univers & tous les êtres qu'il renferme.

Tout eſt préſent à ſa vue; mais elle ſe fixe ſur-tout ſur la Syrie & ſur les Princes Chrétiens. De ce coup-d'œil qui pénetre les cœurs & qui en éclaire les replis les plus tortueux, il voit Godefroi enflammé du zele le plus pur. Ce guerrier plein de foi, brûle d'affranchir Solime du joug de l'impie. La gloire, les Empires, les richeſſes, tout eſt vil à ſes yeux.

L'ambitieux Baudouin n'aſpire qu'aux grandeurs humaines dont il eſt occupé tout entier. Tancrede en proie à un amour funeſte qui l'agite & le dévore, dédaigne la vie. Boëmond jette dans Antioche les fon-

demens de ſon nouvel empire, établit des loix, crée les arts & donne à ſes ſujets un culte pur & des vertus.

Profondément abſorbé dans ces grands deſſeins, il ne paroît plus connoître d'autre gloire, ni d'autres exploits. L'ame impétueuſe de Renaud appelle la guerre & s'indigne contre le repos. Ce ne ſont point des tréſors, ce n'eſt point un empire qui flatte ſes vœux; il ne brûle que pour l'honneur; mais il brûle d'une ardeur immodérée. Son oreille attentive s'enivre des récits de Guelfe ſon oncle, & ſon cœur s'enflamme à l'éclat des exploits qu'il lui raconte.

Après avoir ſondé l'ame de ces guerriers & des autres Princes chrétiens, le Rôi du monde appelle Gabriel qui tient le ſecond rang parmi les miniſtres de ſes volontés. Gabriel interprete fidele entre Dieu & les Juſtes, meſſager toujours agréable, porte ſur la terre les décrets du ciel, & reporte au ciel les vœux & les prieres des mortels.

» Va trouver Godefroi. Dis-lui de ma » part; pourquoi cette inaction? pourquoi

» Solime opprimée attend-elle encore ſes » libérateurs ? Qu'il aſſemble les chefs, qu'il » hâte leur lenteur. Il ſera leur général & » leur guide. Je le choiſis & ils le choiſi» ront ; aujourd'hui ſes égaux & bientôt les » exécuteurs de ſes ordres «.

Dieu dit, & le fidele Gabriel a déja revêtu d'une forme aérienne ſon inviſible ſubſtance. Il a pris une figure humaine, mais une majeſté céleſte brille dans ſes regards. Il eſt dans cet âge qui ſépare la jeuneſſe de l'enfance. Des rayons éclatans ornent ſa blonde chevelure.

Des ailes, agiles, infatigables, ſont attachées à ſes épaules. Elles ſont blanches & les extrémités en ſont d'or. A l'aide de ces ailes, il fend les vents & les nues ; il plane ſur la terre & ſur les mers. Déja il a franchi les céleſtes barrieres & les limites du monde. Ses ailes balancées arrêtent un moment ſon vol au-deſſus du Liban.

Enfin il ſe précipite vers les plaines de Tortoſe. Le ſoleil entr'ouvroit les portes de l'Orient ; plus de la moitié de ſon diſque

paroiſſoit encore plongé dans les eaux : déja Godefroi offroit à Dieu ſon hommage accoutumé, lorſque s'avançant à côté du ſoleil, mais plus brillant que lui, l'Ange ſe préſente à ſa vue.

„ Godefroi, voici la ſaiſon favorable „ aux combats ? pourquoi differes-tu d'af- „ franchir Solime ? Aſſemble les chefs de „ l'armée, gourmande leur pareſſe ; Dieu „ t'a choiſi pour les commander ; ils t'o- „ béiront d'eux-mêmes. C'eſt Dieu qui m'en- „ voie ; c'eſt ſa volonté que je te revelle. „ Quelle confiance il doit t'inſpirer ! quel „ zele doit enflammer ton ame & ſe commu- „ niquer à ton armée « ! Il dit & il eſt déja dans le ciel. A ce diſcours, à cet éclat, Godefroi, les yeux éblouis reſte interdit & étonné.

Mais enfin ſorti de ſon trouble, il ſonge & aux ordres qu'il a reçus & au Dieu qui les lui donne & au miniſtre qui les lui annonce. Son zele ſe ranime encore : il brûle de terminer une entrepriſe dont il eſt devenu le chef. Ce n'eſt point l'orgueil d'un vain titre qui enfle ſon courage ; mais ſa volonté

s'enflamme dans la volonté du ciel, comme l'étincelle dans un grand feu.

Il invite aussi-tôt les héros ses compagnons à se rassembler : les lettres, les couriers volent de tous côtés. Toujours au conseil il unit la priere. Tout ce qui peut ébranler, émouvoir une ame généreuse, tout ce qui peut réveiller la valeur assoupie, il le trouve dans son ame : & les ressorts puissans qu'il emploie entraînent & séduisent tous les cœurs.

Les chefs s'assemblent ; d'autres héros les suivent encore. Boëmond seul reste dans ses Etats. Une partie est dans les murs de Tortose, d'autres campent dans les plaines qui l'environnent. Enfin au jour marqué, tous les guerriers se réunissent & forment un conseil auguste & solemnel. Godefroi est au milieu d'eux ; la majesté brille sur son front ; & une noble éloquence éclate dans ses discours.

,, Guerriers armés pour venger la que-
,, relle du Ciel, vous qu'un Dieu choisit
,, pour relever son culte & ses autels ; vous

,, que guida ſon bras au milieu des armes, ,, à travers les dangers de la terre & les ,, écueils de la mer, vous dont il s'eſt ſervi ,, pour ſoumettre tant de provinces rebelles ,, à ſa loi, pour déployer ſes enſeignes ,, victorieuſes & faire révérer ſon nom aux ,, nations abatues & domptées.

,, Ce n'eſt point ſans doute l'amour ,, d'une vaine renommée qui nous a fait ,, abandonner nos femmes, nos enfans & ,, notre patrie : ce n'eſt point pour com- ,, mander à des peuples barbares que nous ,, avons bravé une mere infidele & les ha- ,, ſards d'une guerre lointaine ; une gloire ,, ſi commune, d'auſſi viles conquêtes, ne ,, ſont pas le prix du ſang que nous avons ,, verſé «.

,, Arborer nos étendards ſur les murs de ,, la Cité Sainte, arracher des Chrétiens au ,, joug d'une ſervitude qui les avilit & les ,, accable, fonder dans la Paleſtine un ,, nouveau Royaume, donner à la piété ,, un aſyle aſſuré, rompte la barriere qui ,, fermoit à ſes hommages & à ſes vœux

,, l'accès du faint tombeau, tels furent les
,, objets de notre illuftre entreprife.

,, Nous avons affronté mille dangers,
,, nous avons foutenu les travaux les plus
,, rigoureux) mais nous aurons peu fait
,, pour notre gloire & rien encore pour
,, nos deffeins, fi l'effort de nos armes
,, s'arrête ou fe borne à d'autres victoires.
,, Que nous fert d'avoir entraîné toute l'Eu-
,, rope au fond de l'Afie, d'avoir porté la
,, flamme dans ces vaftes contrées, fi tant
,, de mouvemens finiffent par bouleverfer
,, des empires, & n'en élevent point d'autres ?

» En vain l'ambitieux voudroit, ici,
» pofer un trône fur une bafe mondaine :
» entouré d'étrangers, d'infideles, de
» payens, au milieu des Grecs jaloux &
» perfides, loin des fecours de l'Occident,
» il verra s'écrouler des fondemens mal-
» affurés; & accablé fous leurs ruines &
» leurs débris, il n'aura fait que creufer
» fon tombeau.

» Les Turcs vaincus, les Perfans défaits,
» Antioche foumife; voilà, guerriers, de

» nobles exploits & d'illuſtres conquêtes ; » mais ce ne ſont pas les nôtres. Nous les » devons à la faveur du ciel. Si les bienfaits » ne ſont dans nos mains que des inſtru- » mens de révolte, ſi nous ne nous en ſer- » vons que pour combattre ſes deſſeins, je » crains qu'il ne les retire & que le bruyant » éclat de nos victoires ne devienne la fable » des nations.

» Loin, loin de nous un ſi coupable » uſage de la faveur céleſte ! Marchons » d'un pas toujours égal, & couronnons » par une illuſtre fin la grandeur de notre » entrepriſe. Les paſſages ſont libres, les » chemins ſont ouverts ; la ſaiſon ſeconde » nos projets : courons, volons vers ces » murs où le ciel a marqué le terme de » nos exploits. Qui nous arrête encore ?

» Oui, Princes, je vous l'annonce, & » mes préſages ſont infaillibles : j'en atteſte » l'univers, j'en atteſte les ſiecles à venir, » j'en atteſte les céleſtes puiſſances qui m'en- » tendent ; oui les tems ſont arrivés & tout » eſt mûr pour le ſuccès de nos armes. Si

» nous tardons encore, le moment nous » échappe, & bientôt notre victoire s'éva- » nouit. Je vois déja l'Egypte voler au » ſecours de la Paleſtine & triompher de » nos lenteurs ».

Il dit : à ſon diſcours ſuccede un doux murmure. Après lui Pierre ſe leve ; ſimple ſolitaire, Pierre étoit aſſis au milieu des Princes, & de ſes conſeils il ſervoit une entrepriſe dont il fut le premier moteur. „ Ce que Godefroi vous invite à faire, „ moi je vous le conſeille. Il n'y a plus à „ balancer. La vérité vous a été démon- „ trée ; vous la ſentez, vous en êtes con- „ vaincus, je n'ai qu'un mot à vous „ ajouter.

„ Quand je me rappelle ces diſcordes „ malheureuſes, ſources de tant d'affronts „ que vous avez ſoufferts, ces diviſions qui „ ont arrêté ou ſuſpendu vos ſuccès, ces „ lenteurs éternelles, j'en trouve l'origine „ dans le funeſte & trop long partage „ d'une autorité qu'anéantit l'équilibre des „ opinions.

„ Il

„ Il faut un maître unique dont la „ ſageſſe diſtribue les récompenſes & les „ peines : autrement le gouvernement flotte „ incertain , ſans principes & ſans regle. „ Ah ! réuniſſez en un ſeul corps des „ membres qui ne tendent qu'à ſe rappro- „ cher. Mettez dans la main d'un chef „ des reſſorts qui conduiſent & un frein „ qui arrête : armé du ſceptre & du pou- „ voir, qu'il ait & les droits & la majeſté „ d'un Souverain ".

Ainſi parla le vieillard : ô Dieu , ton ſouffle pénetre toutes les penſées & embraſe tous les cœurs ! C'eſt toi qui inſpiras le ſolitaire : c'eſt - toi qui imprimas ſes paroles dans le cœur de tous les chefs ; tu étouffas en eux le ſentiment de l'indépendance & cet orgueil ſi naturel de commander aux autres. Guillaume & Guelfe, les premiers , donnent à Godefroi le titre de général auquel ils avoient le plus de droit de prétendre.

Tous les autres applaudiſſent. Qu'il ſoit , diſent-ils , l'ame de nos entrepriſes , & qu'il

nous commande ; qu'il impose des loix aux vaincus : qu'arbitre de tout, il donne ou la guerre, ou la paix. Que ses égaux obéissent à ses ordres & ne soient plus que les ministres de ses volontés. Aussi-tôt la renommée vole & porte par-tout la nouvelle de cet illustre choix.

Godefroi se montre aux soldats ; il paroît à tous digne du haut rang où le ciel l'a placé. D'un front serein, d'un regard tranquille & modeste, il reçoit leurs hommages, il entend leurs applaudissemens, il répond aux témoignages de leur amour & aux protestations de leur obéissance : ensuite il ordonne que, le lendemain, tous se rassemblent en ordre de bataille dans une vaste plaine.

Le soleil plus serein & plus lumineux reparoît à l'Orient : aux premiers rayons du jour qu'il ramene, les drapeaux flottent dans les airs & tous les guerriers s'avancent couverts de leurs armes les plus brillantes. Ils se rangent dans une vaste prairie. Bouillon paroît : infanterie, cavalerie, tout

défile ſous ſes yeux attentifs à les diſtinguer,

O toi qui diſſipes la nuit des ans & de l'oubli, toi qui conſerves, dans un dépôt fidele, les événemens paſſés, mémoire, redis-moi les noms des guerriers & le nombre des leurs ſoldats ? Que leur antique renommée, perdue dans le ſilence, obſcurcie par les années, revive & reprenne, dans mes vers, ſon premier éclat. Donne à ma langue des ſons que tous les ſiecles entendent & qui retentiſſent encore au-delà des tems.

Les premiers qui s'avancent ſont les François; troupe d'élite formée dans l'iſle-de-France, dans ce pays riche & fertile que quatre fleuves arroſent. Hugues, le frere de leur Roi, les avoit commandés, mais il n'étoit plus; & les fleurs de lys marchoient alors ſous les ordres de Clotaire. Ce guerrier porte le nom des Rois : ſa valeur & ſes exploits le rendent digne de ce rang.

Ils ſont au nombre de mille cavaliers :

mille autres les ſuivent ; ils ont même diſcipline, même caractere, mêmes armes & mêmes traits : la Neuſtrie leur donna naiſſance. Robert eſt leur ſouverain & leur chef. Après eux flottoient les enſeignes de Guillaume & d'Ademar, tous deux princes & tous deux paſteurs des peuples.

L'un & l'autre étoit ſorti de l'ombre des autels ; un caſque preſſe leur longue chevelure, & leurs mains conſacrées à un miniſtere de paix, manient des armes cruelles. Sous le premier, marchent quatre cents guerriers qu'Orange à nourris : le ſecond en commande quatre cents autres, non moins courageux, auxquels la ville du Puy donna le jour.

Baudouin paroît enſuite & conduit douze cents Boulonnois : une partie avoit ſuivi ſes drapeaux : Godefroi, ſon frere, lui a confié les autres depuis qu'il commande à tous les chefs. Un héros intrépide à la guerre & prudent au conſeil, le Comte de Chartres, guide après lui quatre cents guerriers.

Guelfe marche ſur ſes pas ; Guelfe que ſon mérite éleve à la hauteur de ſa fortune : Italien d'origine, il compte, dans la maiſon d'Eſt, une nombreuſe ſuite d'ayeux : mais l'Allemagne lui donna un ſurnom & des Etats, & il ſoutient la gloire des Guelfes qui l'ont adopté. La Carinthie reconnoît ſes loix, & il commande aux régions que les Rhétiens & les Suéves occuperent jadis entre le Danube & le Rhin.

Cet héritage de ſa mere fut aggrandi par ſes conquêtes. Ses ſoldats vont affronter la mort ſous ſes ordres : avides de périls, ils aiment, dans la paix, les feſtins & les jeux, & ils temperent par une douce chaleur le froid de leurs climats. Cinq mille avoient ſuivi ſa fortune ; mais le fer du Perſe en a déja moiſſonné plus des deux tiers.

Paroît enſuite l'élite de ce peuple que preſſent de tous côtés, la France, l'Allemagne & la mer, & dont les fertiles ſillons & les pâturages ſont arroſés & ſouvent inondés par la Meuſe & par le Rhin. Une blonde chevelure ajoute encore à la blan-

cheur de leur teint. Parmi eux ſont des Inſulaires accoutumés à braver l'Océan qui les environne ; ils l'arrêtent par des digues profondes : mais ſouvent l'Océan briſe ces barrieres & engloutit, à la fois, leurs vaiſſeaux, leurs tréſors & leurs cités.

Ils compoſent enſemble mille guerriers & marchent tous ſous les ordres d'un autre Robert. Après eux vient l'eſcadron plus nombreux des Anglois. Guillaume, le ſecond fils de leur Roi, les commande. Les Anglois excellent à lancer des traits. Avec eux eſt un peuple plus voiſin du pôle ; ſauvages habitans des forêts, leur patrie eſt l'Irlande qui touche aux dernieres limites du monde.

Tancrede vient enſuite : Tancrede, le plus brave, le plus généreux, le plus intrépide & le plus beau de tous ces guerriers ſi Renaud n'étoit pas avec eux. Une ombre légere ſe mêle à l'éclat de tant de vertus : c'eſt un funeſte amour, un amour né d'un coup d'œil au milieu des combats, qui vit dans les chagrins & ſe nourrit d'amertume.

On dit, que ce jour que rendit à jamais célebre la défaite des Perses par les Chrétiens, Tancrede, victorieux, lassé de poursuivre des ennemis qui fuyoient devant lui, chercha enfin un asyle où il pût reposer ses membres fatigués, & éteindre une soif brûlante. Il entre dans un sombre bocage où couloit une claire fontaine entourée de siéges de vert gason.

Soudain une fille paroît à sa vue; l'armure qui la couvre ne laisse voir que sa tête : c'étoit une Persanne, une jeune guerrierre, qui étoit venue, dans cet asyle, chercher aussi l'ombre & le repos. Tancrede la voit, il la voit, il l'admire. Il est enflammé, il brûle pour elle. Cet amour qui ne fait que de naître, déja regne en tyran dans son cœur.

A la vue du guerrier, elle remet son casque; & elle fondoit sur lui, si une troupe de Chrétiens n'étoit survenue. Cette fiere beauté céda au nombre qui la menace; elle part : mais Tancrede vaincu conserve son image, elle vit dans son cœur : toujours

plein de ſon idée, tout lui retrace, & ſes traits, & ſon attitude & les lieux où il l'a vue ; alimens éternels de la flamme qui le conſume.

Le cœur gros de ſoupirs, les yeux mouillés de larmes, il marche la tête baiſſée, & fait lire, dans tout ſon maintien, ſon amour & ſon déſeſpoir. Huit cents cavaliers ſont ſous ſes ordres. Ils ont abandonné, pour le ſuivre, les côteaux fortunés de la Toſcane, & les plaines fertiles de la Campanie, pays charmant où la nature étale ſa pompe & ſes richeſſes.

Deux cents Grecs viennent enſuite ; ils ne ſont point couverts de fer : des cimeterres pendent à leur côté : un arc & des fleches réſonnent ſur leurs épaules. Leurs courſiers agiles, infatigables, ne connoiſſent preſque, ni le repos, ni la nourriture ; prompts à l'attaque, prompts à la retraite, errans & diſperſés, leur fuite eſt encore un combat.

Tatin eſt à leur tête ; Tatin le ſeul des Princes Grecs qui oſa s'aſſocier à la fortune des Latins. O crime ! ô honte ! malheureuſe

Grece, tu demeuras tranquille ſpectatrice d'une guerre qui ſe faiſoit ſur tes frontieres ; ta foible politique attendoit les événemens pour ſe décider : vile eſclave aujourd'hui, gémis ſous le poids de ta chaîne ; mais n'accuſe point l'injuſtice du ſort qui t'accable : il étoit dû à ta lâcheté.

Aux derniers rangs, parut une troupe, que l'honneur, le courage & les talens devoient placer avant toutes les autres. Ce ſont ces foudres de la guerre, la terreur de l'Aſie, héros invincibles, connus ſous le nom d'aventuriers. Fabuleux Argonautes, Chevaliers errans plus fabuleux encore, vos exploits ſi vantés diſparoiſſent devant ceux de ces guerriers. Mais qui ſera digne de les commander ?

Dudon les guide ; ſa verte vieilleſſe conſerve toute la force de l'âge mûr : ſa vigueur éclate encore ſous ſes cheveux blancs ; d'honorables bleſſures conſervent la trace de ſes exploits. Si le droit de commander eût été le prix de la naiſſance & de la valeur, tous y auroient prétendu ; mais tous s'accordent

à choiſir pour leur chef, celui qui avoit rendu le plus de combats & acquis le plus d'expérience.

Euſtache paroît avec éclat dans cette troupe; Euſtache illuſtre par lui-même, plus illuſtre encore par Bouillon ſon frere. On y voit Gernand. Ce fils du Roi de Norwege, vante & ſes titres & les couronnes & les ſceptres qui l'attendent. Roger de Bernaville & Enguerrand, ſoutiennent leur antique gloire. Genton, Raimbaud, deux Gerard y brilloient par leur courage & par leur audace.

On y remarque encore Ubalde & Roſemond, héritier du duché de Lancaſtre. Fier Obizon, héros de la Toſcane, & vous, Achille, Sforce, Palamede, tous trois freres, tous trois l'honneur de la Lombardie, vos noms appartiennent à l'univers, & ils ſurnageront ſur l'abîme de l'oubli, & le tien auſſi généreux Othon, toi dont le bras conquit ce fameux bouclier ſur lequel étoit peint un enfant tout nud ſortant de la gueule d'un ſerpent.

Je n'oublierai point Gaſton, Rodolphe, ni l'un & l'autre Guy, tous deux célebres par leurs exploits. Evrard, ni Garnier, ne demeureront point enſevelis dans la nuit d'un injurieux ſilence. Où m'entraînez-vous encore, Gildippe, d'Odoard ? Fideles amans, tendres époux, toujours inſéparables, vous vous ſuivez juſques dans les combats, & vos noms ſeront encore unis dans mes vers.

Que n'apprend-on pas, amour, ſous ton empire ? d'une foible amante, tu fis une intrépide guerriere. Gildippe, attachée aux pas de ſon époux, combat à ſes côtés. Leurs jours n'ont qu'une même trame ; il n'eſt point de douleur, point de bleſſure, qui ne ſe repete de l'un à l'autre. Le coup qui atteint l'amant frappe ſon amante, & la vie de l'un s'écoule par la bleſſure de l'autre.

Mais Renaud, un enfant, efface tous les Héros Chrétiens. Sur ſon front majeſtueux éclare une douce fierté. Tous les regards ſont fixés ſur lui. Ses exploits on devancé l'âge & ſurpaſſé les eſpérances ; les premiers jours

de ſon printemps donnent des fruits que d'autres ne cueillent que dans leur automne. Couvert de ſon armure, la foudre à la main, c'eſt le Dieu des combats : s'il ôte ſon caſque, c'eſt l'amour.

Sophie, la belle Sophie, lui donna le jour ſur les rives de l'Adige ; & Berthold, le puiſſant Berthold eſt ſon pere. Il étoit encore au berceau quand Malthilde l'adopta : élevé ſous ſes yeux, il apprit tout ce qu'on enſeigne aux enfans des Rois ; & il demeura toujours près d'elle juſqu'au moment où la trompette guerriere retentit du côté de l'Orient, & enflamma ſon jeune courage.

Alors, & il n'avoit pas encore trois luſtres achevés, ſeul il ſe dérobe aux mains qui l'ont nourri, & parcourt des routes inconnues : il traverſe la mer Egée, il franchit les rivages de la Grece, & vient dans des contrées lointaines ſe joindre aux Chrétiens. Fuite héroïque & digne de trouver un imitateur dans quelqu'un de ſes illuſtres neveux. Il y a déja trois ans qu'il combat, & à peine

un léger duvet commence à paroître sur son visage.

Aux cavaliers succede l'infanterie : Raimond commande la premiere bande ; Toulouse obéit à ses loix. Du pied des Pyrénées, des bords de la Garonne & de l'Océan, quatre mille guerriers ont suivi ses pas ; tous bien armés, tous formés à une discipline févere ; intrépides dans les dangers, endurcis aux travaux, braves soldats, ils ne peuvent avoir un capitaine plus brave, ni plus expérimenté.

Etienne d'Amboise en conduit cinq mille que Tours & Blois ont vu naître. Quoique tout couverts d'un acier brillant, leurs corps sans vigueur cedent aux premieres fatigues. Nés sous un climat riant & voluptueux, ils en ont la mollesse & la langueur. Ils sont impétueux au premier choc, mais bientôt leur ardeur s'affoiblit & s'éteint.

Alcaste vient ensuite, le regard menaçant, la démarche altiere : tel on vit Capanée sous les murs de Thébes. Six mille Helvétiens sont descendus avec lui du som-

met des Alpes : ce peuple audacieux & fier a donné des formes nouvelles & un plus noble emploi au fer qui traçoit des fillons & déchiroit le fein de la terre. D'une main accoutumée à conduire de vils troupeaux, il va défier les Rois.

A la tête de la derniere troupe, flotte l'étendard où font peints la thiare & les clés. Sous le brave Camille marchent fept mille foldats couverts d'armes éclatantes. Camille, fier de l'honneur de les commander, fe flatte de faire revivre la gloire de fes aïeux, & de montrer à l'univers que la valeur romaine n'eft point éclipfée, ou du moins qu'il ne lui manque que la difcipline.

Godefroi fatisfait, appelle les chefs, & leur découvre le fecret de fes projets : demain, leur dit-il, aux premiers rayons de l'aurore, que l'armée fe mette en marche, & que la Cité Sainte foit inveftie avant que l'ennemi nous attende. Allez, généreux guerriers, courez aux combats, ou plutôt à la victoire. A ce difcours hardi d'un héros plein de fageffe, tout s'agite, tous les courages

s'enflamment, & leurs vœux impatiens hâtent le retour de l'aurore.

Cependant le vigilant Bouillon n'eſt pas ſans crainte ; mais il la cache au fond de ſon cœur. Des avis trop certains lui ont appris que l'Egyptien marche vers Gaza, & qu'avec des forces redoutables il menace d'entrer dans la Syrie. Il connoît ce Prince audacieux. Nourri dans les combats, il ne peut croire qu'il languiſſe aujourd'hui dans une molle oiſiveté. Trop sûr de trouver en lui un ennemi opiniâtre, il parle ainſi à Henri ſon meſſager fidele.

,, Monte ſur une barque légere, & paſſe ,, en Grece ; une main qui ne m'a jamais ,, trompé m'écrit, qu'un jeune héros, un ,, rejetton des Rois y arrive pour s'aſſocier ,, à nos armes. C'eſt le Prince des Danois ; ,, il amene à ſa ſuite des peuples qui habi- ,, tent les climats glacés de l'ourſe.

,, Peut-être le Grec artificieux & fourbe ,, tentera de le faire retourner ſur ſes pas, ,, ou de porter ſes efforts & ſon audace dans ,, des contrées éloignées de nous. Toi, mi-

,, niſtre fidele de mes volontés, toi, l'organe ,, de la vérité, fixe ce Prince au parti que ,, lui dicte ſon intérêt & le nôtre. Dis-lui de ,, ma part, qu'il vienne; que tout délai ,, flétriroit ſa gloire.

,, N'accompagne point ſes pas : demeure ,, auprès du Roi des Grecs pour hâter le ſe- ,, cours tant promis; ce ſecours que les ,, traités nous autoriſent à exiger de lui ,,. Muni de ces inſtructions & des lettres du héros, Henri part. Bouillon, plus calme, commence à goûter le repos.

Cependant l'aurore ouvre au ſoleil les portes de l'Orient : on entend, tout-à-coup, le ſon des tambours & les éclats de la trompette guerriere : tout s'émeut, tout s'ébranle. Le tonnerre qui promet une pluie bienfaiſante à la terre altérée, n'eſt point auſſi agréable aux mortels que le fut à ces guerriers avides de combats, le ſon des inſtrumens belliqueux.

Dans l'ardeur qui les preſſe, tous s'aſ-ſemblent, tous vont ſe ranger ſous leurs chefs. Déja l'armée eſt en ordre; les en-

feignes fe déploient, & au milieu d'elles paroît avec éclat l'enfeigne de la croix, le gage de la victoire.

Le foleil a déja mefuré une partie de fa carriere; fes rayons frappent les armes des foldats, & en font jaillir des étincelles qui éblouiffent au loin. L'air eft tout en feu. Le choc des armes, & le henniffement des chevaux, retentiffent dans la plaine.

Par les ordres du Général, dont la fageffe a tout prévu, des cavaliers fe font répandus dans la campagne & vont reconnoître le pays : des Pionniers applaniffent la route, comblent les foffés & ouvrent les paffages.

Il n'eft, ni force ennemie, ni remparts, ni torrent, ni forêt, qui puiffe arrêter la courfe impétueufe des Chrétiens. Tel on voit le Roi des fleuves, lorfque fon onde, en courroux, s'enfle & s'éleve, franchir fes rives & porter le ravage dans la plaine : il n'eft plus de digue, plus de barriere qui s'oppofe à fon débordement.

Le Roi de Tripoli avoit feul à leur oppofer des murs, des troupes, des tréfors &

des armes : ſeul il pouvoit leur préſenter des obſtacles ; mais il n'oſe affronter la tempête : renfermé dans ſes murailles, il offre des préſens & demande la paix. Arbitre de tout, au milieu de ſes états, Godefroi lui donne des loix & reçoit ſes hommages.

Du ſommet du Séir, de cette montagne qui, du côté de l'Orient, domine la Cité Sainte, deſcendit dans la plaine une multitude de Chrétiens ; hommes, femmes, enfans, ils apportent des dons au vainqueur. Ils contemplent avec joie leurs libérateurs & leurs freres ; ils admirent des armes inconnues ; guides fideles & sûrs, ils dirigent la marche de Godefroi.

Jamais il ne perd de vue le rivage de la mer. Il fait qu'une flotte amie en cotoie les bords & luy aſſure l'abondance & des ſecours. Au moyen de cette flotte, c'eſt pour lui ſeul que les moiſſons jauniſſent dans les îles de la Grece ; c'eſt pour lui ſeul que Chio & la Crete voient mûrir leurs raiſins.

La mer gémit au loin ſous le poids des vaiſſeaux : l'onde écume ſous la rame des

barques légeres. La Méditerranée n'offre plus d'asyle au Sarrasin : il ne trouve par-tout que l'esclavage ou la mort. Venise, Gênes, la France, l'Angleterre, la Hollande & la Sicile, ont couvert les ondes de leurs pavillons.

Un même esprit fait mouvoir toutes ces flottes, un même nœud les enchaîne au succès de la grande entreprise. Elles portent à l'armée des provisions qu'elles ont prises sur différens rivages. Cependant Godefroy a franchi les frontieres de l'infidele & d'une course rapide, il avance vers les lieux arrosés du sang d'un Dieu.

Mais la messagere indifférente du mensonge & de la vérité, la renommée, a répandu que les Chrétiens victorieux se sont rassemblés; que déja ils sont en marche, & que rien ne les arrête. Elle détaille leurs forces, elle nomme les guerriers les plus distingués; elle raconte leurs exploits, & sa voix menaçante présage à l'usurpateur de Sion les plus sinistres destins.

La crainte du mal, plus cruelle que la

mal même, s'empare de tous les cœurs. L'oreille avide, inquiette, recueille les bruits les plus incertains, les rumeurs les plus frivoles, & porte le trouble dans les ames. Un murmure confus se répand dans la ville, dans les champs, & revient plus terrible augmenter les douleurs & les alarmes.

Cependant le tyran, à l'approche des périls qui menacent sa vieillesse, roule dans son cœur agité les projets les plus barbares. Aladin est son nom : nouvellement assis sur un trône usurpé, il y vit entouré de craintes & de soucis. Il est né cruel; mais l'âge avoit adouci son farouche caractere. A la vue des Latins qui vont l'attaquer, de nouveaux soupçons ajoutent à ses vieilles inquiétudes : il craint les ennemis; il redoute ses sujets.

Dans une même ville habitent confondus deux peuples divisés par leur croyance : le moins nombreux & le plus foible est soumis à Jésus-Christ. L'autre est sectateur de Mahomet. Quand Aladin, maître de Solime, eut résolu d'y établir le siége de son

empire, ſa politique diminua, pour l'infidelle, le poids des impôts, & en rejetta la ſurcharge ſur les Chrétiens malheureux.

Trop sûr de leur haîne, ſa férocité, glacée par le froid des ans, ſe réveille plus terrible & plus aigrie. Jamais elle ne fut plus ardente & plus altérée de ſang. Ainſi le ſerpent engourdi par les frimats, revit, plus dangereux, au printems. Ainſi le lion qui ſemble apprivoiſé, redevient, quand on l'offenſe, terrible & furieux.

Je vois, dit le tyran, je vois dans ces infideles, les ſignes trop certains de la joie qui les poſſede; ils ſe repaiſſent de nos malheurs; ils ſourient à nos larmes. Peut-être ils trament ſourdement des trahiſons & des perfidies; peut-être ils conſpirent contre ma vie, ou cherchent à introduire dans nos murs ce peuple ennemi, qu'ils appellent leurs freres.

Non: je ferai avorter leurs complots: j'éteindrai mon courroux dans leur ſang. J'en inonderai Solime. J'égorgerai les enfans dans le ſein de leur mere; je brûlerai leurs

maiſons : de leurs temples, je ferai leurs bûchers ; & ſur cette tombe qu'ils adorent, au milieu de leurs ſacrifices & de leurs vœux, je prendrai leurs Prêtres pour mes premieres victimes.

Telles étoient les menaces du tyran : cependant il n'obéit pas à la fureur qui le domine ; mais s'il pardonne à l'innocence, ce n'eſt point pitié, c'eſt lâcheté. La crainte irrite ſa fureur : une crainte plus puiſſante la dompte & l'arrête. Il tremble de fermer toute eſpérance aux traités, & d'aigrir, ſans retour, un ennemi victorieux.

Ainſi le barbare modere les accès de ſa rage inſenſée, ou plutôt il lui cherche d'autres alimens. Il déſole les campagnes ; il renverſe les chaumieres des laboureurs ; la flamme étend par-tout ſes ravages ; rien n'échappe à la deſtruction. Sa cruelle prévoyance trouble les fontaines & les ruiſſeaux, & mêle aux ondes pures de mortels poiſons.

Cependant il fortifie Jéruſalem. Déja bien défendue de trois côtés, elle offroit

ſeulement du côté du nord des remparts moins aſſurés. Au premier ſoupçon du danger qui le menaçoit, le tyran a élevé de nouvelles murailles & raſſemblé dans l'enceinte une foule de guerriers que lui fourniſſent ſes Etats, & d'autres dont ſon or a payé les ſervices.





CHANT II.

PENDANT que le tyran ſe prépare à la guerre, Iſmen ſeul, un jour ſe préſente à ſa vue : Iſmen qui peut du fond des tombeaux rappeller une cendre inanimée & lui rendre le ſentiment & la vie ; Iſmen dont les ſombres & magiques accens font pâlir juſque ſur ſon trône le Roi des Enfers ; Iſmen qui commande aux Démons, les fait ſervir en eſclaves à ſes noirs projets, les délie ou les enchaîne à ſon gré.

Adorateur de Mahomet, il fut jadis Chrétien. Mais encore tout plein du culte qu'il a quitté, ſon art impie & ſacrilége en profane les Rits & confond deux loix que jamais il n'a bien connues. Aujourd'hui, du ſéjour ténébreux, où il exerce une ſcience ignorée, il vient, au bruit du danger commun, offrir à un Roi méchant, un conſeiller encore plus ſiniſtre.

„ Prince, lui dit-il, un vainqueur redouté

„ vient

,, vient fondre sur nous ; mais faisons ,, notre devoir : le Ciel secondera notre ,, courage ; l'univers nous donnera des se- ,, cours. Tu es le modele des Rois & ,, l'exemple des guerriers ; ta sagesse a ,, tout prévu ; si tes sujets sont dignes de ,, toi, cette terre sera le tombeau de tes ,, ennemis.

,, Pour moi, je t'offre ce que je puis ; ,, je viens partager tes travaux & tes dan- ,, gers. Je te promets, & les conseils d'une ,, vieillesse expérimentée & toutes les res- ,, sources de mon art : je forcerai l'Enfer ,, même de combattre pour toi. Mais ,, écoute, Prince, les secrets que je vais ,, te révéler.

,, Dans le temple des Chrétiens, au fond ,, d'un souterrain inconnu, s'éleve un ,, autel ; sur cet autel est l'image de celle ,, que ce peuple imbécile révere comme ,, une Déesse & comme la mere d'un Dieu ,, mort & enséveli : une lampe toujours ,, allumée brûle devant elle ; un voile la ,, couvre ; autour sont suspendues les nom-

„ breuſes offrandes qu'y conſacra une cré-
„ dule dévotion.

„ Cette image, il faut que toi-même, „ de ta propre main, tu l'arraches de ce „ temple, que toi-même tu la places „ dans ta moſquée. Moi, j'emploierai „ des charmes ſi puiſſans, qu'elle deviendra „ pour nos murs une garde sûre & fidele: „ elle ſera, dans tes mains, le gage de la „ victoire & de la sûreté de ton empire. „

Il dit, & il perſuade. Le Tyran impatient vole à l'aſyle des Chrétiens : il écarte les Prêtres. D'une main ſacrilége, il arrache l'image, il la porte dans ce temple où ſouvent d'un culte coupable & inſenſé on outrage le Ciel. Dans ce lieu profane, ſur cette image ſacrée, l'Enchanteur murmure ſourdement ſes blaſphêmes.

Mais au retour de l'aurore, le Gardien de ce temple impie, cherche de ſes premiers regards ce précieux dépôt ; il le cherche en vain : l'image a diſparu. Il court vers le tyran que ſon récit irrite & enflamme. Sans doute, s'écrie-t-il, une

main inconnue l'a furtivement enlevée ; & cette main ne peut être que celle d'un Chrétien.

Fût-ce en effet l'ouvrage d'un zele induſtrieux ? ou faut-il croire que le Ciel indigné du ſacrilége, ſauva de cet outrage cette image révérée. Nous l'ignorons encore : mais quel mortel eût oſé tenter une pareille entrepriſe ? Oui, ſans doute, ce fut le miracle d'une céleſte puiſſance.

Bientôt des ſatellites ſe répandent dans les temples, dans les maiſons des Chrétiens. D'un œil avide, curieux, ils en parcourent les recoins les plus ſecrets. On invite les délateurs par des récompenſes : on effraie par les menaces les plus terribles ceux qui oſeroient recéler le vol ou le coupable. L'Enchanteur lui-même interroge ſon art & emploie toutes ſes reſſources : vaines recherches, charmes inutiles ! le Ciel trompe ſes efforts & lui cache la vérité.

Le barbare Aladin, toujours prévenu contre les Chrétiens, honteux de ne pou-

voir les convaincre, s'abandonne à toute ſa haine. Enflammé de colere, poſſédé d'une rage furieuſe, inſenſée, il veut ſe venger; il veut, à quelque prix que ce ſoit, éteindre ſon courroux. " Il périra, dit-il, ,, oui il périra ce coupable inconnu dans ,, la perte commune de toute ſa ſecte.

,, De peur qu'il n'échappe à mes coups, ,, que le juſte, que l'innocent périſſe. Le ,, juſte ! l'innocent ! ah tous ſont coupa- ,, bles ! jamais un ſeul parmi eux ne fut ,, ami de notre nom. S'il en eſt un qui ,, n'ait point trempé dans ce nouveau ,, crime, un crime ancien le rend digne ,, de la mort. Allons fideles ſujets, allons, ,, prenez la flamme, prenez le fer. Brûlez, ,, égorgez ! ,,

Ainſi parla le Tyran : ſes ordres barbares bientôt connus, portent l'épouvante parmi les Chrétiens : abattus, conſternés, la mort eſt déja préſente à leurs yeux; ils n'oſent ni fuir ni ſe défendre : ils ne tentent ni l'excuſe ni la priere. Timides, irréſolus, ils s'abandonnent; mais tout à coup ils trou-

vent leur salut où ils l'attendoient le moins.

Parmi eux étoit une jeune fille d'une ame élevée & d'un cœur digne d'une couronne. Elle est belle, mais elle néglige sa beauté, ou du moins elle ne s'en sert que pour relever encore l'éclat de sa vertu. Solitaire, elle cache dans un asyle impénétrable son mérite & ses appas : elle se dérobe aux yeux, aux louanges & aux empressemens des mortels.

Mais il n'est point d'obscurité qui puisse cacher toujours cette beauté céleste & ravissante. Amour tu ne le permis pas ! tu découvris sa retraite aux yeux d'un jeune homme qu'enflammerent ses attraits. Amour, tantôt aveugle, tu marches le bandeau sur les yeux ; tantôt Argus, rien n'échappe à ta vue, & à travers mille barrieres, au fond de l'asyle le plus mystérieux, tu montres à un mortel l'objet de son hommage.

Sophronie, Olinde, nés dans les mêmes murs, adorent le même Dieu : aussi modeste amant que sa maîtresse est belle, Olinde a

des desirs, mais peu d'espérance, & il ne demande rien : il ne sait, ou plutôt il n'ose découvrir sa flamme. Elle, de son côté, ne le voit point, ou ne distingue point ses feux, ou les méprise. Ainsi vit le malheureux Olinde, en proie à un amour qu'ignore ou connoît mal ou dédaigne celle qui en est l'objet.

Cependant l'arrêt du tyran & le malheur des Chrétiens vont troubler l'asyle de Sophronie : à cette nouvelle, son ame généreuse conçoit une grande idée ; elle veut sauver ses freres : son courage la presse, sa pudeur la retient : enfin le courage l'emporte, ou plutôt, par un heureux accord, elle unit la pudeur & l'audace.

Seule, au milieu de la foule, cette jeune beauté s'avance ; elle ne cache point, elle ne montre point ses attraits : les yeux baissés, la tête couverte d'un voile, elle marche d'un air modeste & assuré. L'œil incertain ne peut distinguer si elle est parée, si elle ne l'est pas ; si c'est à l'art ou bien au hasard qu'elle doit l'éclat de ses charmes. Cette

heureuſe négligence eſt l'ouvrage de la nature, de l'amour, & du Ciel qui la favoriſe.

Objet de tous les regards, elle ne daigne regarder perſonne: admiſe devant le Tyran, elle ne recule point à la vue du courroux qui l'enflamme; intrépide, elle ſoutient ſon farouche aſpect. ,, Suſpends, lui dit-,, elle, ta vengeance & arrête ton peuple. ,, Je viens te découvrir le coupable qui t'a ,, offenſé, je viens livrer, dans tes mains, ,, la victime que demande ta colere. ,,

A cette noble hardieſſe, à l'éclat inattendu de cette beauté fiere & impoſante, Aladin, preſque confus, preſque ſubjugué, réprime ſon courroux & adoucit ſes ſiniſtres regards: ſi ſon cœur eût été moins dur, ſi Sophronie eût été moins ſévere, il en devenoit l'amant. Mais à une ame ſans deſirs, il faut des charmes qui cherchent à les faire naître; & l'eſpérance eſt le premier aliment de l'amour.

S'il ne ſentit point de l'amour, le barbare ſentit du moins de l'étonnement, de la

curiofité, du plaifir. ,, Parle, dit-il, je ,, défends qu'on attente à la vie de tes ,, Chrétiens. —— Le coupable, Seigneur, ,, tu le vois devant toi : cet enlévement eft ,, le crime de ma main. C'eft moi qui t'ai ,, ravi l'image, c'eft moi que tu cherches, ,, moi que tu dois punir. ,,

Ainfi la jeune héroïne dévoue fes jours au danger commun, & veut le raffembler tout entier fur fa tête. Généreux menfonge! quand la vérité eut-elle plus de droits à mes hommages? Le Tyran balance fufpendu, & pour la premiere fois fon courroux eft lent à s'enflammer : ,, Je veux que tu me ,, découvres, dit-il, qui t'a donné le con- ,, feil, quel a été ton complice ?

,, —— N'affocie perfonne à une gloire ,, qui m'appartient toute entiere. Je n'eus ,, que moi feule pour confeil, moi feule ,, pour complice, moi feule j'ai tout exé- ,, cuté. —— Ainfi donc fur toi feule tom- ,, bera ma colere & ma vengeance. —— ,, Ton arrêt eft jufte : l'honneur eft à moi ,, feule ; feule je dois être punie. ,,

Le courroux du Tyran s'allume. — ,, Où ,, as-tu caché cette image ? — Je ne l'ai ,, point cachée, je l'ai livrée aux flammes; ,, je l'ai dû pour la ſauver des profanations ,, & des ſacriléges de l'impiété : Seigneur, ,, ou tu demandes le coupable, ou tu de- ,, mandes l'image enlevée ? L'image, tu ,, ne la reverras jamais ; le coupable tu le ,, vois.

,, J'ai dit le coupable ; non, je ne le ſuis ,, point : j'ai pu reſaiſir le tréſor que nous ,, avoit arraché ton injuſtice. ,, A ces mots, le Tyran frémit d'un ton qui porte la menace, & ſa colere n'a plus de frein. Vertueuſe Sophronie, ta beauté, ta pudeur, ton courage, rien ne pourra le fléchir : envain l'amour pour la défendre de ſa fureur, lui fait un bouclier de ſes charmes.

On la ſaiſit, & le barbare la condamne à périr dans les flammes. Déja ſon voile, déja ſes chaſtes vêtemens lui ſont arrachés ; des liens cruels ſerrent ſes mains délicates : elle ſe tait : ſon courage n'eſt point abattu ; mais ſon ame eſt émue ; ſans pâlir, ſon

teint ſe décolore, & n'a que plus de blancheur.

Cet événement s'eſt bientôt répandu dans la ville : tout le peuple accourt ; Olinde accourt auſſi. L'action eſt certaine ; l'héroïne eſt encore inconnue : peut-être, hélas ! ce ſera ſon Amante. Il arrive, il la voit l'innocence ſur le front, mais déja condamnée, déja livrée aux miniſtres du Tyran ardens à hâter ſon ſupplice : il s'élance, il ſe précipite à travers la foule.

„ Non, Seigneur, non ce n'eſt point „ elle, c'eſt folie à elle de s'en vanter. Elle „ n'y penſa jamais ; jamais elle ne l'oſa. „ Seule, ſans expérience, une femme n'a pu „ faire une action ſi hardie. Comment a-t- „ elle trompé les gardes ? Si elle l'a fait, „ qu'elle le diſe. C'eſt moi, Seigneur, c'eſt „ moi qui l'ai enlevée. „ Tant il aimoit hélas l'inſenſible objet de ſon amour !

„ La nuit j'ai monté au ſommet de ta „ Moſquée, & par l'ouverture qui reçoit la „ clarté du jour, je me ſuis fait une route „ inconnue à tout autre : c'eſt à moi que

„ l'honneur appartient ; c'eſt à moi que la „ mort eſt due. Qu'elle n'uſurpe point mon „ ſupplice : ces fers ſont à moi. C'eſt pour „ moi que la flamme s'allume, pour moi „ que le bûcher s'apprête. „

Sophronie leve les yeux & jette ſur Olinde un regard plein de douceur & de pitié. —— „ Que prétens-tu malheureux „ innocent ? Quel deſſein, ou quelle fu- „ reur te guide ou t'entraîne ? Ne ſuis-je „ pas capable, ſans toi, de ſoutenir tout „ ce que peut la colere d'un mortel ? Ce „ cœur ſaura ſeul braver la mort, & n'a „ pas beſoin d'un compagnon qui la par- „ tage. „

Son diſcours inutile ne peut fléchir un amant obſtiné. Spectacle héroïque où la vertu la plus généreuſe lutte avec l'amour le plus tendre ; où la mort eſt le prix du vainqueur, où la vie ſera la peine du vaincu. A la vue de ce couple conſtant à s'accuſer eux-mêmes, le Tyran ſent redoubler ſa fureur.

Il ſe croit avili par leur audace ; il croit

que le mépris du ſupplice eſt un outrage pour lui-même. ,, Je les en crois tous deux, dit-,, il, tous deux auront la victoire & la ,, palme qu'ils demandent. ,, Les bourreaux, dociles à ſes ordres, chargent Olinde de chaînes; les deux amans ſont liés au même poteau : mais attachés dos à dos ils ne peuvent ſe voir.

Le bûcher s'éleve autour d'eux; déja la flamme pétille : le malheureux Olinde adreſſe à la compagne de ſon ſupplice ces tendres plaintes qu'entrecoupent ſes ſanglots : ,, Les ,, voilà donc ces liens qui devoient unir ma ,, deſtinée à la tienne? le voilà ce feu qui ,, devoit embrâſer nos ames d'une égale ar-,, deur?

,, Amour m'avoit promis d'autres flam-,, mes & d'autres nœuds: & voilà ceux que ,, le ſort barbare nous réſervoit! ſon in-,, juſtice, hélas! n'a que trop bien ſu nous ,, ſéparer pendant la vie; plus cruel il nous ,, réunit à la mort. Du moins puiſque tu de-,, vois périr d'une maniere ſi funeſte, mon ,, bonheur ſera de partager ton tombeau, ſi

,, je

,, je n'ai pu partager ton lit. Je plains ta ,, deſtinée ; la mienne eſt digne d'envie, ,, puiſque je meurs à tes côtés.

,, O mort trop heureuſe en effet, ſupplice ,, délicieux ; ſi ma bouche collée à ta ,, bouche pouvoit, avec mon dernier ,, ſoupir, te donner mon ame & rece- ,, voir la tienne. ,, Ainſi Olinde déploroit ſon infortune : —— Sophronie répond avec douceur.

,, Ce moment, ami, demande d'autres ,, penſées & d'autres pleurs : occupe-toi de ,, tes fautes, ſouviens-toi de la noble ré- ,, compenſe que le Ciel promet à la vertu ; ,, offre à Dieu ton ſupplice ; il n'aura plus ,, que des douceurs : aſpire au ſéjour éternel ,, où le bonheur t'attend. Regarde ce beau ,, Ciel, regarde ce ſoleil qui nous appelle & ,, qui nous conſole. ,,

Le Payen attendri pouſſe des cris de douleur : le Fidele gémit & ſoupire. Je ne ſais quelle impreſſion nouvelle, inconnue, paſſe dans l'ame inflexible du Tyran : il le ſent, il s'en indigne, & de peur de ſe laiſſer flé-

chir, il détourne les yeux & se retire. Seule, ô Sophronie! tu ne partages point le deuil commun : objet de tant de larmes, tu n'en verses aucune.

Cependant un guerrier paroît : il a un air imposant & altier. Son armure, ses habits étrangers annoncent qu'il arrive d'une région lointaine. Un tigre est sur son casque & attire tous les regards. A cette illustre marque, on croit reconnoître Clorinde ; & c'est Clorinde elle-même.

Dès ses plus jeunes ans cette belle guerriere a méprisé les amusemens & les occupations de son sexe. Sa main superbe a dédaigné de s'abaisser à de vils travaux & de manier l'aiguille ou le fuseau. Elle a fui la mollesse des villes & ces retraites, asyles d'une vertu qui se conserve au sein même de la liberté. Elle arma son front d'orgueil ; elle se plut à mettre de la rudesse dans ses traits ; mais, malgré cette rudesse, ses traits plaisent toujours.

Encore enfant, sa foible main apprit à dompter un coursier ; elle mania la lance &

l'épée ; elle endurcit ſes membres à la lutte, & déploya ſon agilité dans la courſe. A travers les forêts, à travers les montagnes, elle ſuivit les bêtes les plus farouches. Dans les combats, c'étoit un lion ; dans les bois, un chaſſeur infatigable.

Elle vient du fond de la Perſe chercher & combattre les Chrétiens : ils ont déja connu ſon bras. Plus d'une fois, elle a ſemé leurs membres dans les plaines, & rougi les eaux de leur ſang. Ses premiers regards rencontrent l'appareil de la mort : curieuſe, elle preſſe les flancs de ſon courſier, elle veut ſavoir quel crime condamne ces malheureux au ſupplice.

La foule recule à ſon aſpect : elle s'approche du bûcher ; elle obſerve le ſilence de Sophronie, les gémiſſemens d'Olinde, & un courage plus marqué dans le ſexe le plus foible. Mais les larmes d'Olinde ſont des larmes de pitié : s'il gémit, ce n'eſt point ſur lui-même. Sophronie en ſilence, les yeux fixés au Ciel, même avant que de mourir ne tient déja plus à la terre.

Clorinde s'attendrit : elle les plaint tous deux, elle leur donne à tous deux des pleurs ; mais un ſentiment plus vif l'intéreſſe à celle qui ne paroît point affligée. Elle eſt émue de ſon ſilence plus que des larmes de ſon Amant. Quels ſont ces malheureux, dit-elle auſſi-tôt à un vieillard qui eſt à ſes côtés ? ,, Quel ſort ou quel crime les a con- ,, duits au ſupplice ,, ?

Elle dit, & en peu de mots il ſatisfait à ſa demande. Etonnée de ſon récit, elle ſent bientôt que tous deux ſont également innocens. ,, Ils ne mourront point, ou mes ,, prieres, ou mes armes ſeront impuiſ- ,, ſantes. ,, Elle vole au bûcher, fait éteindre la flamme & adreſſe ce diſcours aux Bourreaux.

,, Qu'aucun de vous n'oſe remplir ſon ,, cruel miniſtere juſqu'à ce que j'aie ,, parlé à votre maître : il n'accuſera ,, point votre lenteur, c'eſt moi qui vous ,, en réponds. ,, Son aſpect, ſon diſcours les émeut, & ils obéiſſent. Elle s'avance vers Aladin, qui lui-même porte ſes pas à ſa rencontre.

,, Je ſuis Clorinde. Peut-être mon nom ,, t'eſt connu. Je viens défendre tes états ,, & venger avec toi notre croyance com- ,, mune : ordonne, je ſuis prête à tenter ,, tous les haſards. Les plus hautes entre- ,, priſes n'étonneront point mon audace, ,, & je ne dédaigne point les plus aiſées. ,, Dans la plaine, au ſein de tes remparts, ,, tu trouveras par-tout le ſecours de mon ,, bras. ,,

Elle dit. Aladin lui répond : ,, Géné- ,, reuſe héroïne, eſt-il une région ſi recu- ,, lée, un pays ſi barbare, qui ne ſoit plein ,, de ton nom & de ta gloire? Sûr de com- ,, battre avec toi, je défie les alarmes, & ,, je compte ſur la victoire. Non, quand ,, une armée entiere ſe feroit réunie à mes ,, forces, je n'aurois pas un eſpoir plus ,, certain & plus conſolant.

,, Déja, déja Godefroi tarde trop au gré ,, de mon impatience. Tu demandes que ,, j'emploie ton bras : je ne connois que les ,, grandes, les difficiles entrepriſes qui ,, ſoient dignes de ton courage ; je veux

,, que mes guerriers t'obéiſſent, & que tes ,, ordres ſoient leur loi. ,, Clorinde répond avec modeſtie à un diſcours qui la flatte.

,, Tu feras étonné, ſans doute, ajouta-,, t-elle, de me voir réclamer le prix de ,, ſervices que je ne t'ai pas encore rendus. ,, Mais, pleine de confiance en ta bonté, ,, j'oſe te demander la vie de ces malheu-,, reux, pour ma récompenſe. J'implore ta ,, clémence, & cependant ſi le crime eſt in-,, certain, je ne devrois implorer que ta ,, juſtice. Mais je ne veux point les juſti-,, fier; je ne veux point faire valoir ici les ,, preuves multipliées qui me démontrent ,, leur innocence.

,, Les Chrétiens, dites-vous, ont enlevé ,, l'image que vous cherchez; cet enléve-,, ment n'eſt point leur ouvrage, j'en ſuis ,, convaincue : & ma conviction eſt légi-,, time. L'imagination de ton Enchanteur ,, étoit un crime, un ſacrilége : c'en eſt un ,, pour nous d'admettre des idoles dans nos ,, temples, & ſur-tout des idoles étran-,, geres.

,, J'aime à reporter à Mahomet lui-même ,, la gloire de ce miracle. Oui, c'eſt l'œuvre ,, de ſa puiſſance. Il rejette la profanation ,, loin de ſon temple, & nous défend de ,, ſouiller ſon culte par un mélange impur. ,, Qu'Iſmen emploie les enchantemens, ce ,, ſont-là ſes armes : mais nous, guerriers, ,, manions le fer; voilà notre ſeule ſcience, ,, notre ſeule reſſource.,,

Elle dit. Le cœur inſenſible d'Aladin réſiſte toujours à la pitié, mais il cede aux deſirs de Clorinde. La raiſon, l'autorité de ſes prieres le perſuade & le ſubjugue. ,, Je ,, leur donne, dit-il, la vie & la liberté. ,, Juſtice ou clémence; innocens, je les ab- ,, ſous; coupables, je leur fais grace.,,

On détache leurs fers. Mais, ô prodige! l'amour d'Olinde a enflammé un cœur inſenſible. Déja il eſt amant aimé; bientôt heureux époux, la flamme du bûcher devient pour lui le flambeau de l'hymen. Il voulut mourir avec Sophronie; & par un généreux retour, Sophronie conſent qu'il vive avec elle.

Mais le Tyran ſoupçonneux craint pour ſes états une vertu ſi rare. Tous deux, par ſes ordres, vont chercher loin de la Paleſtine un exil honorable. Il pourſuit cependant le cours de ſes cruautés : nombre de Chrétiens ſont jettés dans les fers ; d'autres ſont bannis. Déſeſpérés, ils s'arrachent des bras de leurs peres expirans, & de leurs compagnes éplorées.

Séparation cruelle ! Aladin ne frappe que ſur ceux dont la vigueur & l'audace ſont à craindre. Les femmes, les enfans, les vieillards, troupe foible & ſans courage, ſont dans ſes mains le gage de la fidélité des époux, des fils & des peres. Ces malheureux, errans, diſperſés, quelques-uns prennent les armes : le déſeſpoir étouffe en eux les craintes & les ſentimens de la nature. Ils vont ſe joindre à l'armée qui s'avance, & ils la rencontrent ſous les murs d'Emmaüs.

Emmaüs, ton territoire touche au territoire de Solime. Ah combien, à ton aſpect, les Chrétiens ſentent de joie! ah quelle impatience preſſe & tranſporte leur courage!

mais le ſoleil a parcouru plus de la moitié de ſa route ; & Godefroi ſe refuſe à l'ardeur qui les anime.

Déja, par ſes ordres, les tentes étoient dreſſées ; déja le jour alloit ſe perdre dans l'Océan, quand on voit arriver deux Seigneurs, dont l'habit eſt inconnu & la démarche étrangere. Tout de leur part, annonce la paix & l'amitié. C'étoient les Ambaſſadeurs du Monarque Egyptien : un noble & brillant cortége accompagnoit leurs pas.

L'un d'eux eſt Alete. Du ſein de la fange, ſans aïeux & ſans nom, il s'eſt élevé juſqu'au pied du trône. Eloquent, flatteur, inſinuant, ſouple, changeant à chaque inſtant de mœurs & de caractere, il mêle adroitement l'artifice & la feinte. Grand artiſan de calomnie, il accuſe quand il ne paroît que louer.

L'autre, c'eſt Argant le circaſſien : aventurier inconnu à la cour d'Egypte, il s'y eſt aſſis au rang des Satrapes. Sa valeur l'a porté aux premiers honneurs de la guerre.

Impatient, inexorable, farouche, infatigable, invincible dans les combats, contempteur de tous les Dieux, ſon épée eſt ſa raiſon & ſa loi.

Ils demandent audience, & ſont admis devant Godefroi. Simple dans ſon air & dans ſes vêtemens, Godefroi étoit aſſis au milieu des chefs de l'armée : mais la vraie valeur brillante de ſon propre éclat n'a pas beſoin d'ornement étranger : Argant le regarde avec l'indifférence de la grandeur, & le ſalue à peine.

Mais Alete, la main ſur la poitrine, les yeux baiſſés, incline profondément ſa tête & lui rend tous les hommages que l'Egyptien paie à ſes maîtres. Une éloquence plus douce que le miel coule de ſa bouche ; & les Chrétiens écoutent en ſilence ſon diſcours.

„ Généreux guerrier, dit-il, ſeul digne „ de commander à tant de fameux héros, „ qui doivent à ta valeur & à ta ſageſſe „ les états qu'ils ont conquis & les palmes „ qu'ils ont cueillies même avant qu'ils

,, fussent réunis sous tes ordres : ta gloire ne ,, finit point aux colonnes d'Hercule ; déja ,, elle a retenti parmi nous, & la renommée ,, a rempli l'Egypte du récit de tes exploits.

,, Mais ces merveilles, dont nous sommes ,, étonnés, donnent à notre Maître moins ,, encore de surprise que de plaisir. Il se ,, plaît à les raconter ; il aime en toi ce qui ,, inspire à d'autres de la jalousie & des ,, alarmes. Il aime ta valeur ; & divisés dé ,, croyance, il veut au moins que vous ,, soyez unis par le sentiment.

,, Poussé par ce noble desir, il te de- ,, mande la paix & ton amitié. Le lien qui ,, vous attachera l'un à l'autre, ce sera la ,, vertu, si ce n'est peut-être la religion. ,, Mais instruit que tu as pris les armes ,, pour détrôner son allié, son ami, il a ,, voulu, avant que tu aies frappé les pre- ,, miers coups, te découvrir par nous le ,, secret de son ame.

,, Si content des conquêtes que tu as ,, faites, tu consens à laisser en paix la Pa- ,, lestine, & les états qui sont sous la pro-

,, tection de fon fceptre, lui de fon côté te ,, promet de foutenir ta puiffance encore ,, chancelante. Unis enfemble, quelle force ,, ofera vous attaquer ? Quand le Turc & le ,, Perfan pourront-ils efpérer de réparer ,, leurs défaftres ?

,, Seigneur, la grandeur & la rapidité ,, de tes conquêtes, iront étonner les fiecles ,, les plus reculés. On vantera des armées ,, vaincues, des cités détruites, tant d'obf- ,, tacles furmontés, tant de routes incon- ,, nues ouvertes à ta valeur; les provinces ,, les plus lointaines abattues, confternées ,, au feul bruit de ta marche. Après tant ,, d'exploits, peut-être, tu peux encore ,, aggrandir tes états; mais envain efpére- ,, rois-tu d'acquérir une nouvelle gloire.

,, La tienne eft à fon comble, & tu ne ,, dois plus l'expofer aux hafards d'une ,, guerre incertaine. Vainqueur, tu ajouteras ,, à tes poffeffions fans ajouter à ta gloire : ,, vaincu, tu perds, & tes états & l'hon- ,, neur même. Ce feroit une audace im- ,, prudente de donner tout au caprice de ,, la

„ la fortune, quand la fortune ne peut
„ presque plus rien pour toi.

„ Peut-être de secrets ennemis, jaloux
„ de ta grandeur & de ta puissance, nour-
„ riront par leurs conseils cette ardeur qui
„ t'entraîne : peut-être flatté toi-même de
„ l'espoir de vaincre encore, parce que
„ tu as toujours vaincu, subjugué par ce
„ desir si naturel & si puissant sur les grandes
„ ames, de commander à des nations tri-
„ butaires & asservies, tu fuiras la paix.

„ On te dira qu'il faut suivre cette route
„ heureuse que t'ont ouverte les destins,
„ qu'il ne faut point quitter cette épée fa-
„ meuse qui te répond de la victoire, jusqu'à
„ ce que Mahomet tombe avec son culte ;
„ jusqu'à ce que tu aies fait de l'Asie un
„ vaste désert. Douces flatteries, charmantes
„ illusions, qui te conduiront peut-être à
„ ta perte.

„ Mais si la haine ne t'aveugle point,
„ si elle n'éteint point le flambeau de ta
„ raison, tu verras que, dans la guerre,
„ tu n'as rien à espérer & tout à craindre,

,, que la fortune inconſtante & mobile ,
,, verſe tour à tour les ſuccès & les revers :
,, & que ſouvent du vol le plus élevé , on
,, tombe dans le plus affreux précipice.

,, Dis-moi , ſi l'opulente , la puiſſante ,
,, la redoutable Egypte s'arme pour ta
,, perte ; ſi le Turc , le Perſe , le fils de
,, Caſſan ſe réuniſſent pour te combattre ,
,, quelles digues appoſeras-tu à leur débor-
,, dement ? Où trouveras-tu du ſecours dans
,, tes dangers ? Peut-être tu comptes ſur le
,, Grec jaloux & ſur la foi qu'il t'a jurée.

,, La foi du Grec ! hé ! qui ne le connoît
,, pas ? trahi déja une fois , ou plutôt trahi
,, mille fois par cette nation avare & per-
,, fide , apprends à la redouter : elle t'a
,, refuſé le paſſage dans ſes états , & tu crois
,, qu'elle te donnera & ſon ſang & ſa
,, vie ?

,, Peut-être tout ton eſpoir ſe fonde ſur
,, ces troupes qui t'environnent ? ceux que
,, tu as vaincus ſéparés , tu te flattes peut-
,, être de les vaincre encore unis & ligués !
,, mais tu as vu la guerre & les maladies

,, moiſſonner une partie de tes ſoldats ? ,, mais un nouvel ennemi, l'Egyptien, ſe ,, joint aux Turcs & aux Perſans que tu as ,, défaits.

,, Les deſtins t'ont promis que tu ſerois ,, invincible dans les combats & toi-même ,, tu l'as lu dans les décrets du Ciel ! Je ,, veux le croire avec toi : mais la famine ,, t'attend. Quel refuge, quel aſyle te dé- ,, fendra de ce fléau ? arme toi contre elle ,, de ta lance, de ton épée & rêve encore ,, la victoire,

,, La flamme a tout ravagé ; une ſage ,, prévoyance a tout détruit ; avant ton ,, arrivée, toutes les productions de la terre ,, ont été renfermées dans Solime & dans ,, ſes tours : toi que ton audace a conduit ,, juſqu'ici, où trouveras-tu des vivres pour ,, tes ſoldats, des fourages pour tes che- ,, vaux ? Une flotte, dis-tu, t'en donnera ; ,, ainſi donc eſclave des vents, ta ſubſiſ- ,, tance dépend de leur inconſtante haleine.

,, Peut-être auſſi ta fortune commande ,, aux vents, les délie, les enchaîne à

,, ſon gré ? Peut-être cette mer ſourde à ,, nos prieres & à nos cris, courbe ſous toi ,, ſeul ſes vagues obéiſſantes ? Peut-être ,, encore tu te flattes, que jamais l'Egypte, ,, la Perſe & la Turquie conjurées ne pourront oppoſer à ta flotte une flotte auſſi ,, redoutable ?

,, Il faut, Seigneur, une double victoire ,, pour aſſurer le ſuccès de ton entrepriſe : ,, une ſeule manquée entraîne ta honte & ,, ta perte. Ta flotte battue te livre à ,, toutes les horreurs de la famine; ſi toi-même tu es défait, en vain tes vaiſſeaux ,, feront victorieux.

,, Si, malgré de ſi puiſſans motifs, tu te ,, refuſes encore à la paix que te propoſe ,, le puiſſant Monarque d'Egypte; Seigneur, pardonne à ma franchiſe; je ,, crois à tes vertus, mais je ne crois plus ,, à ta ſageſſe. Daigne le Ciel t'inſpirer & ,, te fixer à des conſeils de paix. Puiſſes-tu ,, rendre enfin le calme à l'Aſie; & toi-même après tant de combats jouir du ,, fruit de ta victoire.

,, Et vous, Compagnons de ses travaux
,, & de ses conquêtes, illustres Guerriers,
,, n'allez pas, trompés par les faveurs in-
,, constantes de la fortune, vous précipiter
,, dans de nouvelles guerres & armer contre
,, vous de nouveaux ennemis. Tels que le
,, nocher échappé aux dangers d'une mer
,, infidele, reposez-vous enfin dans le port,
,, & ne vous abandonnez plus au caprice
,, des flots. ,,

Alete se tut. Les Héros répondent à son discours par un sombre murmure : l'indignation éclate dans leur geste & dans leur maintien. Godefroi, d'un œil attentif observe leurs mouvemens. Enfin, sûr de leur aveu, il reporte ses regards sur Alete, & lui parle en ces termes.

,, Ministre du Roi d'Egypte, tu as, avec
,, adresse, mêlé la flatterie aux menaces.
,, Si ton Roi m'aime, s'il loue nos exploits,
,, je saurai répondre à ses sentimens. Quant
,, à cette ligue que tu nous annonces, je
,, te parlerai librement & avec ma franchise
,, accoutumée.

,, Apprends que nous n'avons bravé les ,, dangers de la terre & de la mer & l'intempérie des ſaiſons, que pour nous ,, frayer un chemin juſqu'aux murs de la ,, Cité Sainte, & pour affranchir Solime ,, du triſte eſclavage qui l'accable. Pleins ,, de ce grand projet, jaloux de mériter ,, la faveur du Dieu qui nous guide, nous ,, ne craindrons point d'expoſer une vaine ,, gloire, nos états & notre vie.

,, Ce n'eſt point l'avare ſoif de l'or, ni ,, l'ambition des conquêtes qui ont formé ,, cette entrepriſe. Que le Ciel arrache de ,, nos cœurs le germe de ces funeſtes poi- ,, ſons ! Qu'il ne ſouffre pas que ce germe ,, impur infecte nos ſentimens & détruiſe ,, nos vertus : c'eſt ſa main qui nous a ,, conduits ; cette main qui pénetre, amollit ,, les cœurs, les échauffe & les embraſe.

,, A travers mille périls & mille obſta- ,, cles elle a guidé nos pas ; c'eſt elle qui ,, applanit les montagnes, qui deſſéche les ,, fleuves, qui tempere l'ardeur des étés & ,, fond la glace des hyvers, qui appaiſe

„ les flots en courroux & retient ou dé„ chaîne les vents. C'eſt elle qui foudroie „ les remparts, qui abat & diſperſe les „ armées.

„ Elle inſpire notre audace, elle fonde „ tout notre eſpoir : jamais nous ne met„ trons notre confiance dans des armes „ fragiles, impuiſſantes, dans des flottes, „ dans les forces réunies de la Grece & de „ l'Europe : Sûrs d'un bras tout-puiſſant, „ nous ne craignons point que d'autres „ appuis nous manquent. Qui ſait com„ ment Dieu protége, comment il frappe, „ ne cherche point d'autre aſyle dans ſes „ dangers.

„ Mais quand nos erreurs, ou ſes juge„ mens impénétrables, nous priveroient „ de ſon ſecours; eh ! qui d'entre nous ne „ ſe croiroit heureux de trouver ſon tom„ beau près du tombeau d'un Dieu ? Nous „ mourrons & nous ne porterons point „ d'envie à ceux qui nous ſurvivront. Nous „ mourrons, mais nous ne mourrons pas „ ſans vengeance. L'Aſie ne rira point de

,, notre fort, & nous n'aurons point à en
,, gémir.

,, Ne crois pas cependant qu'avides de
,, combats, nous fuyons, nous redoutions
,, la paix : nous ne dédaignons point l'ami-
,, tié de ton Roi, nous ne rejettons point
,, son alliance : mais tu sais si la Judée est
,, soumise à son empire : pourquoi donc
,, est-elle aussi l'objet de ses soins ? qu'il
,, ne nous défende point de conquérir des
,, royaumes étrangers, & que tranquille au
,, sein de ses états il les gouverne dans une
,, heureuse paix. ,,

Il dit : & sa réponse porte dans le cœur l'Argant le dépit & la rage ; il ne peut les contenir : l'œil étincelant, il s'approche de Bouillon. ,, Tu ne veux pas la paix, dit-il, ,, tu auras la guerre : tu la desires, puisque ,, tu te refuses aux conditions que te pro- ,, pose notre Souverain. ,,

Il prend un pan de sa robe, il y forme un pli, & d'un ton plus insultant & plus farouche : ,, O toi, dit-il, qui braves les ,, hasards les plus douteux, je t'apporte

,, ou la paix ou la guerre ; choiſis, mais ,, choiſis à l'inſtant. ,,

A ce diſcours, à ce geſte outrageant, tous les Héros Chrétiens ſe levent : tous, ſans attendre la réponſe de Bouillon, s'écrient, la guerre, la guerre. Le barbare déploie ſa robe, & la ſecoue. Je vous la déclare, dit-il, & je vous la déclare mortelle. A ſon air audacieux, terrible, on l'auroit pris pour un Romain ouvrant le temple de Janus.

Il ſemble que de ſon ſein ſortent la fureur inſenſée & la diſcorde impie : ſes yeux paroiſſent allumés du flambeau des furies. Tel étoit ſans doute ce mortel orgueilleux qui éleva contre le Ciel la tour d'erreur & de confuſion : tel le vit Babel lever ſa tête altiere & menacer les étoiles.

,, Nous acceptons, dit Godefroi, la ,, guerre que vous nous déclarez : dites à ,, votre Maître, qu'il vienne, qu'il ſe hâte, ,, ou que du moins il nous attende ſur les ,, bords de ſon Nil. ,, Enſuite d'un air doux il les accompagne & leur fait d'honorables

préſens ; il donne à Alete un caſque précieux, pris à la conquête de Nicée.

Argant reçoit une épée dont la poignée d'or étoit enrichie de pierreries ; l'art de l'ouvrier y brille encore plus que la matiere même : le barbare d'un œil diſtrait en regarde la richeſſe & les ornemens : „ Tu „ verras bientôt, dit-il à Bouillon, l'uſage „ que je fais de tes dons. „

Ils partent. „ Séparons-nous, dit Argant : „ moi j'entrerai avec la nuit dans Jéruſa- „ lem. Toi, au retour du ſoleil, tu repren- „ dras la route de l'Egypte. Ma préſence „ ou mes lettres ſont inutiles à la cour. „ Porte à notre Maître la réponſe des Chré- „ tiens : moi, je ne puis quitter le théatre de „ la guerre. „

Ainſi d'ambaſſadeur il devient ennemi : ſans examiner, ſans s'inquiéter ſi ſa démarche eſt réguliere ou déplacée, ſi elle bleſſe ou ne bleſſe pas l'uſage antique & le droit des nations ; ſans attendre la réponſe d'Alete, impatient il marche à la faveur du ſilence & à la lueur des étoiles vers les rem-

parts de Solime, & laiſſe ſon compagnon non moins impatient que lui.

La nuit avoit enveloppé l'univers de ſes ſombres voiles; le calme régnoit dans les airs & ſur les flots. Les animaux fatigués, les habitans des lacs & des mers, les hôtes farouches des antres & des forêts, les oiſeaux & tous les êtres, livrés à un doux ſommeil, oublioient leurs travaux, leurs plaiſirs & leurs peines.

Mais les Chrétiens & leur Chef ne ferment point la paupiere & ne goûtent point le repos. Leur impatience attend le retour de l'aurore qui doit éclairer leur route & les conduire à leur terme. D'un œil inquiet, attentif ils examinent le Ciel & cherchent à ſurprendre les premiers rayons qui viendront éclaircir les ombres.





CHANT III.

DÉJA souffle un vent plus frais, avant-coureur de l'aurore : elle se leve & mêle des roses célestes à l'or de ses rayons. Tous les Chrétiens sont sous les armes. Le camp retentit de leurs cris. Ils appellent les trompettes, qui bientôt par des sons plus vifs & plus éclatans expriment la commune allégresse.

Bouillon, d'une main sage & prudente gouverne leur ardeur qu'il ne peut retenir : avec moins d'efforts on arrêteroit l'onde qui se précipite dans l'abyme de Caribde, ou l'impétueux Borée lorsqu'il ébranle le sommet de l'Apennin & submerge les vaisseaux. Godefroi ordonne la marche : elle est rapide, mais dans sa rapidité elle obéit toujours au son qui la regle & la mesure.

Tous volent & leur vol n'est pas encore assez prompt au gré de leurs desirs; il leur semble

femble que la terre difparoît trop lentement fous leurs pas. Enfin le foleil plus élevé, darde des feux plus ardens & brûle les campagnes. Tout-à-coup Jérufalem paroît : tous fe montrent Jérufalem ; mille voix confondues répetent Jérufalem, Jérufalem.

Tels on voit de hardis navigateurs qui, fur une mer ignorée, fous une pôle inconnu, vont chercher de nouveaux rivages : ils ont erré long-tems à la merci d'une onde trompeufe & des vents infideles ; enfin ils découvrent la terre defirée ; de loin, ils la faluent avec des cris d'allégreffe, ils fe la montrent les uns aux autres, & à cet afpect, ils oublient leurs ennuis, leurs travaux & leurs peines.

A la joie qu'infpira cette premiere vue, fuccede tout-à-coup une trifteffe profonde, mêlée de crainte & de refpect. A peine ils ofent lever les yeux vers cette cité qu'un Dieu choifit pour fon féjour, où il mourut, où il fut enfeveli, où triomphant, il reprit fa dépouille mortelle.

De foibles accens, des paroles fourdes,

entrecoupées de ſanglots, de ſoupirs & de larmes, expriment la douleur & la joie mêlées & confondues. L'air frémit & murmure. Ainſi, dans l'épaiſſeur des forêts, le vent ſouffle & réſonne à travers le feuillage : ainſi battue par les rochers, briſée ſur le rivage, l'onde ſiffle, gronde & mugit.

Les pieds nuds, à l'exemple de leurs chefs, ils s'avancent vers Solime : tous ont dépouillé l'or & la ſoie ; tous ont quitté leurs caſques & leurs panaches ; leurs cœurs humiliés, anéantis, ont banni l'orgueil & les vaines penſées. Les joues baignées des pleurs que la piété leur fait répandre, ils s'accuſent encore de ne pas en verſer.

„ Les voilà donc, ſe dit chaque guerrier, „ les voilà donc, ô mon Dieu, ces lieux „ inondés de ton ſang ; & mes yeux à „ leur aſpect ne deviennent pas deux fon- „ taines de larmes ; & mon cœur tout de „ glace ne ſe fond pas encore ! Cœur dur, „ cœur inſenſible, tu n'es pas briſé, tu n'es „ pas déchiré ! ah ! tu mérites de pleurer

,, éternellement, si tu ne pleures pas aujourd'hui. ,,

Cependant un soldat qui du haut d'une tour observe & la plaine & les montagnes, apperçoit de loin un tourbillon de poussiere. Bientôt c'est une nue qui roule étincelante, enflammée, & qui semble porter dans son sein, la foudre & les éclairs. Enfin, il distingue des armes éclatantes, des hommes & des chevaux.

,, Ciel! s'écrie-t-il, quel tourbillon de ,, poussiere obscurcit les airs?.... comme ,, il s'allume!.... Allons citoyens, aux ,, armes!.... au combat!.... montez ,, sur les remparts... l'ennemi s'approche... ,, hâtez-vous... accourez... le voilà!... ,, Voyez cet horrible nuage, dont le Ciel ,, est enveloppé " ?

Les enfans, les vieillards, troupe foible & sans défense, le vulgaire des femmes qui ne savent, ni frapper ni combattre, alloient porter dans les mosquées leurs prieres & leurs larmes. Les habitans les plus vigoureux & les plus braves ont déja pris les

armes : on court aux portes, on vole aux remparts. Aladin eſt préſent par-tout ; il voit tout ; il étend à tout ſes ſoins.

Ses ordres ſont donnés : il va ſe placer ſur une tour élevée, d'où ſa vue commande à la plaine & aux montagnes. Delà il peut obſerver tout & ſe porter où ſa préſence eſt néceſſaire. Herminie eſt avec lui : la belle Herminie qui, après la mort de ſon pere, & la riſe d'Antioche, a trouvé dans ſa cour un aſyle honorable.

Cependant Clorinde cherche les Chrétiens : nombre de guerriers veulent partager ſa gloire. Elle les dévance tous. Argant, caché dans un poſte ſecret, ſe tient prêt à la ſoutenir. Par ſes diſcours, & plus encore par ſon air intrépide, la guerriere anime l'audace de ſes compagnons. » Allons, » dit-elle, par un début héroïque, fonder » l'eſpérance de l'Aſie ».

Pendant qu'elle parle, un gros de Chrétiens qu'a entraîné l'appas du butin, va rejoindre l'armée, avec les trouppeaux qu'ils ont enlevés : Clorinde fond ſur eux ; leur

chef qui l'apperçoit fond lui-même fur elle. C'eſt Gardon brave guerrier, mais rival encore trop foible pour lui réſiſter.

Ils fe rencontrent ; & du choc, Gardon renverfé va mefurer la terre, aux yeux des ſiens, aux yeux des Payens qui tous jettent des cris de joie ; & de ce premier ſuccès, tirent, pour le reſte de la guerre, un heureux mais vain augure. Elle enfonce l'ennemi : ſa main fe multiplie & frappe cent coups à la fois. Ses guerriers la ſuivent dans le chemin qu'applaniſſent fes efforts & qu'a ouvert fon épée.

Elle reſaiſit le butin : les Chrétiens plient & fe retirent à pas lents, fur une hauteur où ils fe rallient & fe foutiennent. Alors, tel qu'un éclair qui s'élance du fein de la nue, le brave Tancrede, par les ordres de Godefroi, vole à leur fecours,

A fon air audacieux & terrible, à ſa noble contenance, Aladin juge qu'il eſt un des plus diſtingués parmi les héros Chrétiens : „ Princeſſe, dit-il à Herminie, qui „ déja ſent palpiter ſon cœur, une longue

,, guerre a dû vous apprendre à connoître ,, ces guerriers, ſous l'armure qui les couvre.

,, Quel eſt celui dont la mine eſt ſi fiere, ,, & la démarche ſi hautaine ,,? Elle veut répondre; le ſoupir eſt ſur ſes levres & les larmes dans ſes yeux : elle retient cependant & ſes ſoupirs & ſes larmes : mais ſes prunelles humides & brillantes, & ſes levres qui frémiſſent, trompent ſes efforts & trahiſſent ſon cœur.

Enſuite cachant ſous le voile de la haine un ſentiment plus doux; ,, hélas ! je le ,, connois trop bien; trop de raiſons, Sei- ,, gneur, ont gravé ſes traits dans mon ,, ame, & m'ont appris à le diſtinguer. ,, Souvent je l'ai vu inonder les plaines du ,, ſang de mes ſujets, & de leurs cadavres ,, combler nos foſſés. Ciel ! quels coups ,, frappe le cruel ! il n'eſt point d'herbes, ,, il n'eſt point de ſecrets qui guériſſent les ,, bleſſures qu'il a faites.

,, C'eſt Tancrede : ah ! s'il étoit un jour ,, mon priſonnier : non je ne voudrois point ,, qu'il pérît dans les combats; je le vou-

„ drois vivant ; je voudrois qu'une douce „ vengeance calmât le rranſport qui m'a- „ gite. „ Elle dit : avec ſes dèrnieres paroles, s'échappe un ſoupir, qu'envain elle veut étouffer. Aladin croit à la haine, quand Herminie n'exprime que l'amour.

Cependant Clorinde court à Tancrede qui fond ſur elle ; tous deux ils s'atteignent à la viſiere : leurs lances volent en éclats, mais les liens qui attachent le caſque de Clorinde ſont briſés du coup : elle demeure la tête nue & déſarmée : ſes cheveux d'or flottent au gré des vents, & un guerrier redoutable devient une céleſte beauté.

Ses yeux étincellent, ſes regards ſont des éclairs ; mais doux même dans la colere ; que feroit-ce, animés par les ris ? Tancrede, où s'égarent tes penſées ? où s'arrête ta vue ? Ne reconnois-tu point ce viſage adoré ? Les voilà ces traits qui ont enflammé ton ame ! ton cœur, où ſon image eſt gravée, te dira : Voilà cette beauté qui vint chercher l'ombre & le frais à cette fontaine ſolitaire.

Il ne l'a reconnue, ni à ſon caſque, ni à

ſon bouclier chargé de trophées. Enfin il la voit; il devient immobile à ſa vue. Clorinde ſe couvre la tête, & pourſuit Tancrede qui cede & ſe détourne. Il charge d'autres guerriers : il promene dans la foule ſa foudroyante épée : mais toujours attachée à ſes pas, Clorinde le pourſuit. D'une voix menaçante elle crie : viens, arrête, & lui préſente deux morts à la fois.

Le guerrier frappé, ne frappe point à ſon tour. Moins occupé de ſa défenſe, que de ces yeux d'où l'amour lance d'inévitables traits : les coups que portent ton bras, diſoit-il en lui-même, ſe perdent dans les airs ! mais ceux qui partent de ce beau viſage, ne tombent jamais envain, & vont percer le cœur.

Enfin quoique ſans eſpoir & réſolu de mourir, il ne veut pas du moins emporter au tombeau le ſecret de ſon amour. Clorinde ſaura qu'elle va frapper un captif enchaîné, ſuppliant, tremblant à ſes genoux. „ O toi, dit-il, qui, au milieu de tant „ d'ennemis, ſembles n'avoir d'ennemi que

„ moi, viens, sortons de la mêlée, seuls, „ à l'écart, nous pourrons nous éprouver „ & nous connoître.

„ On verra mieux si ma valeur égale la „ tienne. „ Elle accepte le défi, sans songer à son casque qu'elle n'a plus. Elle s'avance avec audace : Tancrede la suit, morne & abattu. Déja elle étoit sous les armes, déja elle l'attaquoit : „ Arrête, „ lui dit-il ; avant le combat faisons-en les „ conditions. „

Elle s'arrête : un amour désespéré rend Tancrede plus hardi. — „ Puisque tu ne „ veux point de paix avec moi, lui dit-il, „ les conditions seront, que tu m'arraches „ le cœur ! ce cœur qui n'est plus à moi de- „ mande la mort, si sa vie te déplaît. De- „ puis long-temps il est à toi : prends-le ; je „ n'ai pas le droit de le défendre.

„ Voilà mon sein ; que ne frappes-tu ! „ faut-il du secours à ton bras ? faut-il offrir „ à tes coups ma poitrine nue & sans dé- „ fense ? ma main ôtera ma cuirasse. „ Le malheureux amant alloit exprimer plus vive-

ment encore ses douleurs : mais tout-à-coup les Payens se replient sur eux-mêmes, & la troupe de Tancrede les poursuit.

Terreur ou feinte, les Infideles fuyoient devant les Chrétiens : un de ces derniers, un barbare, voit les cheveux de Clorinde voltiger, épars au gré des vents : il leve le bras ; il va la frapper par derriere : Tancrede pousse un cri ; Tancrede accourt & oppose son épée à l'épée meurtriere.

Le coup n'est pas sans effet ; Clorinde est atteinte d'une légere blessure : quelques gouttes de sang teignent l'ivoire de son col, & mêlent leur pourpre à l'or de ses cheveux. Tel on voit sous la main d'un habile ouvrier l'or étinceler du feu des rubis. Tancrede furieux, le fer nud, se précipite sur ce vil assassin.

Le lâche s'éloigne : Tancrede plus irrité le poursuit : tous deux volent comme le trait dans les airs. Clorinde, étonnée, immobile, a long-temps le regard attaché sur eux, & ne pense point à les suivre : enfin elle se retire avec sa troupe qui fuit : mais

ſouvent elle préſente le front aux Chrétiens; ſouvent elle les attaque : elle ſe tourne, ſe retourne; fuit & pourſuit tour à tour : ce n'eſt ni une fuite ni une victoire.

Tel dans un vaſte cirque on voit un fier taureau combattre contre des chiens: s'il leur préſente ſes cornes, ils ſe retirent; s'il fuit, tous reviennent ſur lui plus hardis & le pourſuivent. Clorinde, dans ſa fuite, couvre ſa tête de ſon bouclier, & repouſſe encore les coups qu'on lui porte. Tel on voit le More, dans ſes jeux, ſe garantir, même en fuyant, des balles qu'on lui lance.

Déja, & Sarraſins & Chrétiens étoient ſous les remparts de Solime : tout-à-coup les Infideles pouſſent d'horribles cris, font un grand circuit, reviennent ſur l'ennemi & le preſſent par derriere. Argant lui-même, avec ſa troupe, s'ébranle & l'attaque en tête.

Le farouche Circaſſien ſort des rangs, impatient de frapper le premier coup. Déja un guerrier, renverſé ſous ſon cheval, a

mordu la pouſſiere, nombre d'autres tombent à ſes côtés : mais ſa lance terrible ſe briſe & vole en éclats. Argant prend ſon épée, enfonce les Chrétiens, tue, abat, ou bleſſe tous ceux qu'il atteint.

Clorinde, ſon émule, a tranché les jours du brave Ardelion. Ce guerrier, dans un âge avancé, conſervoit une vigueur indomptée : il avoit deux fils, appuis de ſa vieilleſſe. Mais appuis inutiles dans ce fatal inſtant. Alcandre l'aîné, atteint d'une bleſſure cruelle, ne peut veiller ſur une tête ſi chere. Poliferne qui combattoit encore à ſes côtés, ſe ſauve à peine lui-même.

Cependant Tancrede qui n'a pu atteindre le barbare monté ſur un courſier plus agile que le ſien, reporte ſes regards en arriere : il voit qu'une audace imprudente a emporté les Chrétiens ; il les voit enveloppés. Soudain il accourt : une troupe de guerriers, troupe qui vole par-tout où le danger l'appelle, ſe précipite après lui.

Ce ſont les Aventuriers : ces héros brillans, l'élite & la fleur de l'armée. Renaud

le

le plus courageux & le plus aimable, devance les autres de bien loin. L'éclair eſt moins rapide. Herminie l'a bientôt reconnu à ſa démarche fiere, à l'aigle qu'il porte ſur un champ d'azur.

,, Voilà, dit-elle au Roi qui a les yeux ,, attachés ſur lui, voilà de tous les guer- ,, riers, le guerrier les plus intrépide.

,, Il n'a peut-être pas dans l'univers un ,, ſeul rival digne de lui, & ce n'eſt en- ,, core qu'un enfant. Si l'armée ennemie ,, comptoit ſix guerriers auſſi terribles, déja ,, l'Aſie vaincue gémiroit dans les fers des ,, Chrétiens. Déja les peuples du midi & les ,, peuples de l'aurore trembleroient ſous ,, leurs loix, & peut-être le Nil caché dans ,, ſa ſource inconnue, ne ſauveroit pas ſa ,, tête de leur joug.

,, Renaud eſt ſon nom. Son bras irrité eſt ,, plus redoutable pour nos murailles, que ,, les machines les plus terribles. Portez ,, plus loin vos regards : voyez ce guerrier ,, dont la cotte d'armes eſt or & vert. C'eſt ,, Dudon. Illuſtre par ſa naiſſance, illuſtrè

„ par ſes exploits, il guide les Aventuriers: „ il eſt leur égal en valeur, & ſon âge l'a „ mis à leur tête.

„ Cet autre dont la démarche eſt ſi al„ tiere, & dont les armes ſont brunes, c'eſt „ Gernand, frere du Roi de Norwege. La „ terre ne porte point de mortel plus or„ gueilleux, & ce vice eſt le ſeul qui flé„ triſſe l'éclat de ſes actions. Ces deux „ guerriers qui portent une armure blanche „ & des ornemens tout blancs, c'eſt Gil„ dippe & Odoard, amans, époux, fameux „ par leur valeur, fameux par leur ten„ dreſſe & leur fidélité. „

Cependant le carnage s'anime; le ſang ruiſſele: Tancrede & Renaud ont enfoncé la troupe qui les environne. Dudon & ſes héros arrivent encore & multiplient les coups & la mort. Argant, Argant lui-même, ſous les efforts de Renaud, chancelle, eſt abattu & ſe releve à peine.

Peut-être le barbare eût péri; mais dans ce moment le courſier de Renaud tombe, l'embarraſſe, l'entraîne dans ſa chûte. Pen-

dant qu'on dégage le héros, les Payens en désordre se réforment & fuient vers Solime. Argant & Clorinde résistent seuls, & seuls ils font une digue au torrent débordé.

Ils marchent les derniers, l'effort des Chrétiens s'arrête sur eux, ou plutôt se ralentit. A l'ombre de leur bras, les Payens échappent au danger qui les presse. Cependant Dudon, ardent, poursuit la victoire; il pousse son coursier sur Tigrane, le renverse, & de son épée lui tranche la tête.

Algazar est vainement défendu par sa cuirasse. Le robuste Corban ne trouve aucune ressource dans son casque. Amurat perd, sous les coups du héros, une vie qu'il regrette. Méhemet & le cruel Almanzor ont mordu la poussiere. Le fier Argant lui-même ne peut plus marcher en sûreté.

Il frémit: quelquefois il s'arrête & se retourne; puis il cede encore: enfin tout-à-coup il revient sur Dudon, & d'un revers il lui ouvre, dans le flanc, une profonde & mortelle blessure. Le guerrier tombe:

un cruel, un dernier ſommeil preſſe ſes paupieres appéſanties.

Trois fois il ouvre les yeux, & cherche la lumiere. Trois fois, ſur un bras, il eſſaie de ſe ſoulever; trois fois il retombe; trois fois un voile épais s'étend ſur ſes paupieres, qui enfin s'abaiſſent & ſe ferment. Une ſueur froide ſe répand ſur ſes membres immobiles, & la main de la mort les roidit & les glace. Le farouche Argant ne s'arrête point ſur ce corps inanimé; il continue ſa marche.

Cependant il ſe retourne vers les Chrétiens, & leur crie : „ Guerriers, cette épée „ ſanglante eſt celle qu'hier me donna votre „ Général; allez lui dire quel uſage j'en ai „ fait aujourd'hui : une pareille nouvelle le „ flattera ſans doute. Il doit apprendre „ avec plaiſir que la bonté de ſon préſent „ en égale la richeſſe.

„ Dites-lui que lui-même bientôt il en „ fera l'expérience; que s'il differe encore „ de nous attaquer, j'irai le ſurprendre

„ jusques sous sa tente. „ A ce discours audacieux tous les Chrétiens irrités s'ébranloient pour fondre sur lui : mais déja d'une course rapide il a rejoint sa troupe, & il trouve avec elle un asyle assuré sous les murs de Solime.

Du haut de ces murs, les assiégés font pleuvoir des pierres : une nuée de fleches obscurcit les airs. Les Chrétiens sont forcés de se retirer, & les Sarrasins rentrent dans la ville. Mais Renaud paroît.

Il vient enflammé de courroux venger la mort de Dudon sur son barbare meurtrier. „ Qui vous arrête encore, crie-t-il à ses „ compagnons ; qu'attendez-vous ? Puisque „ nous avons perdu le héros qui nous con„ duisoit, que ne courons-nous le venger ? „ Quoi, dans la juste colere qui nous anime, „ un fragile rempart sera une barriere pour „ nous ?

„ Non ; cette muraille fût-elle d'un acier „ & d'un diamant impénétrables, jamais „ dans son enceinte le farouche Argant ne „ trouveroit un asyle contre vos coups ;

,, allons à l'aſſaut,, ! Il dit ; & lui-même y vole le premier. A l'abri de ſon caſque, ſa tête ne craint, ni les pierres qu'on lui lance, ni la grêle de traits dont on l'accable.

Sur ſon front élevé reſpirent l'audace & la terreur : ſa vue juſqu'au ſein des remparts porte l'épouvante & l'effroi. Il encourage les Chrétiens, il menace les Sarraſins : mais tout-à-coup on vient donner un frein à ſon ardeur. C'eſt le ſage Sigier, le miniſtre ſévere des ordres de Godefroi.

Il gourmande, au nom du chef, leur indiſcrette ardeur ; il leur commande de retourner auſſi-tôt ſur leurs pas : » Retirez-,, vous, dit-il ; ce n'eſt point ici, ce n'eſt ,, point dans ce moment que vous devez ,, vous abandonner à votre courroux. ,, Obéiſſez, Godefroi vous l'ordonne. ,, A ces mots, Renaud s'arrête ; mais il en frémit, & ſon dépit, qu'il ne peut cacher, éclate dans ſon air & dans ſes diſcours.

Les Chrétiens ſe retirent, & le Payen, témoin de leur retraite, n'oſe la troubler. Le

corps du généreux Dudon ne reste point privé des honneurs suprêmes : ses fideles amis, les yeux baignés de larmes, portent, sur leur bras, ses dépouilles honorées & chéries. Cependant Bouillon, sur une hauteur, examine & la situation & les fortifications de Solime.

Solime est assise sur deux collines opposées & de hauteur inégale ; un vallon les sépare & partage la ville : elle a de trois côtés un accès difficile. Le quatrieme s'éleve d'une maniere douce & presque insensible ; c'est le côté du nord : des fossés profonds & de hautes murailles l'environnent & la défendent.

Au-dedans sont des citernes & des sources d'eau vive : les dehors n'offrent qu'une terre aride & nue : aucune fontaine, aucun ruisseau ne l'arrosent : jamais on n'y vit éclore des fleurs ; jamais arbre, de son superbe ombrage, n'y forma un asyle contre les rayons du soleil. Seulement, à plus de six mille de distance, s'élève un bois dont

l'ombre funeste répand l'horreur & la tristesse.

Du côté que le soleil éclaire de ses premiers rayons, le Jourdain roule ses ondes illustres & fortunées. A l'occident, la mer Méditéranée mugit sur le sable qui l'arrête & la captive. Au nord est Bethel qui éleva des autels au veau d'or, & l'infidele Samarie. Bethléem, le berceau d'un Dieu est du côté qu'attristent les pluies & les orages.

Pendant que Godefroi considere, & la ville & sa situation & ses environs; pendant que de l'œil il mesure l'assiette de son camp, & qu'il détermine le côté qu'il peut attaquer avec le plus d'avantage, Herminie l'apperçoit, & le montrant au Roi, ,, Ce guerrier, dit-elle, que tu vois couvert d'un manteau de pourpre, dont ,, l'air est si auguste & si majestueux, c'est ,, Godefroi.

,, Vraiment né pour l'Empire, il sait & ,, régner & commander; grand Général,

,, vaillant Chevalier, il combat comme il ,, ordonne : parmi cette foule de Chrétiens ,, je ne puis te montrer un guerrier plus ,, intrépide, ni un homme plus ſage. Il ,, n'a de rivaux, que Raymond au conſeil, ,, Renaud & Tancrede dans les batailles.

,, Je le connois, dit Aladin : je l'ai vu ,, jadis en France, dans cette cour ſuperbe, ,, où j'étois ambaſſadeur du roi d'Egypte. ,, Je l'ai vu manier la lance dans les tour- ,, nois; il étoit à peine ſorti de l'enfance : ,, mais déja, ſon air, ſes diſcours, ſes ,, exploits lui préſageoient les plus hautes ,, deſtinées.

,, Préſage, hélas! trop véritable,,! A ces mots, Aladin ſe trouble & baiſſe les yeux : mais reprenant un air plus calme : ,, Quel eſt, dit-il, ce Guerrier qui ſemble ,, marcher ſon egal? il eſt d'une taille ,, moins haute, mais que ſes traits reſſem- ,, blent aux ſiens! —— C'eſt Baudoin : ſa ,, figure annonce qu'il eſt ſon frere & ſes ,, exploits encore mieux.

,, Cet autre qui eſt à côté de Godefroi ,, & qui ſemble lui donner des conſeils, ,, c'eſt ce Raymond dont je t'ai vanté la ,, ſageſſe. Ce vieillard a blanchi dans la ,, guerre : parmi tous les Chrétiens, nul ,, ne ſait mieux que lui ourdir un ſtratagême. Celui que tu vois plus loin, dont ,, le caſque brille de l'or qui le couvre, ,, c'eſt Guillaume, le fils du roi d'Angleterre.

,, Voilà Guelfe, digne rival des héros : ,, illuſtre par ſon rang, illuſtre par ſa naiſſance. Je le reconnois à ſes larges épaules ,, & à ſa large poitrine. Mais mon cruel ,, ennemi, l'homicide Bohemond, le deſtructeur de ma famille, mes yeux ne le ,, rencontrent point parmi tous ces guerriers. ,,

Cependant Godefroi, après avoir tout reconnu, tout examiné, va rejoindre les ſiens : il ſait qu'envain il attaqueroit Solime par les côtés eſcarpés & d'un difficile abord. Il fait dreſſer les tentes vis-à-vis la

porte feptentrionale & dans la plaine qu'elle regarde : delà il les prolonge jufqu'au deffous de la tour angulaire.

Dans cet efpace, il renferme prefque le tiers de la ville. Jamais il n'auroit pu en embraffer toute l'enceinte : mais il ferme tout accès aux fecours & fait occuper tous les paffages.

Pour garantir fon camp des forties des habitans & des attaques de l'étranger, il le couvre par des tranchées ; il fait creufer des foffés larges & profonds. Après avoir fatisfait à ces foins importans, il va rendre aux reftes du généreux Dudon de pieux & triftes devoirs. Une troupe, gémiffante, éplorée, entouroit le corps de ce héros.

Il repofoit fur un lit que fes fideles amis avoient orné avec une pompe guerriere : à la vue de Godefroi, leurs regrets s'exhalent par des fons plus lugubres & plus lamentables. Bouillon ne paroît, ni ferein, ni abattu : toute fa douleur eft dans fon ame. Recueilli en lui-même, les yeux fixés fur le corps de Dudon, il garde quelque-tems

le ſilence : enfin il lui adreſſe ce diſcours.
,, Généreux guerrier, ce n'eſt point à ,, toi que nous devons des regrets & des ,, larmes ; tu n'es mort ici bas que pour ,, renaître dans le ſéjour de la félicité. Ces ,, lieux où tu as laiſſé ta dépouille mor- ,, telle, ſont tout pleins de ta gloire & ,, de tes vertus. Tu as vécu, tu es mort ,, en Héros & en Chrétien. Heureux au ,, ſein du Dieu qui couronne tes travaux, ,, nageant dans ſon immenſité, tu t'enivres ,, d'éternelles voluptés.

,, C'eſt notre ſort, non, ce n'eſt pas le ,, tien qui demande nos larmes. En te per- ,, dant, nous perdons la plus belle partie ,, de nous-mêmes. Mais ſi cet accident ,, que le vulgaire appelle la mort, nous ,, enleve le ſecours de ton bras, tu peux ,, du ſéjour des élus nous obtenir le ſecours ,, de Dieu même.

,, Mortel, nous t'avons vu combattre ,, pour nous : immortel aujourd'hui, tu ,, ſeconderas nos armes avec des armes ,, inviſibles & céleſtes. Accoutume-toi à

,, recevoir

„ recevoir nos hommages ; ſois notre re„ fuge, notre aſyle dans nos dangers. „ Victorieux un jour, & triomphans, nous „ irons acquitter, dans les temples, les „ vœux que nous t'aurons faits. „

Ainſi parla Bouillon : déja la nuit obſcure avoit éteint le flambeau du jour. Le ſommeil vient charmer les ennuis & ſuſpendre la douleur & les larmes des Chrétiens : mais leur chef tout plein du ſiége de Solime, ſonge à conſtruire des machines & ne ſe livre qu'un moment aux douceurs du repos.

Il ſe leve avec le ſoleil, & lui-même il veut accompagner la pompe funebre. A la vue du camp, au pied d'une colline, on a fait à Dudon un cercueil de cyprès ; un palmier ſuperbe le couvre de ſes rameaux : on y dépoſe le corps du guerrier : les Prêtres par des chants & par des ſacrifices implorent la clémence céleſte.

Aux branches du palmier ſont ſuſpendus des trophées & des armes que jadis, dans des combats plus heureux, Dudon

avoit conquiſes ſur les Syriens & ſur les Perſans. Au tronc ſont attachés ſa cuiraſſe & ſon armure. On y grave enſuite ces mots : *Ci gît Dudon. Paſſant, honore les cendres d'un Héros.*

Bouillon, après avoir rempli ce triſte & pieux devoir, envoie tous les travailleurs, ſous une eſcorte sûre, dans une forêt voiſine : elle eſt cachée dans des vallons : un Syrien l'avoit fait connoître aux François. C'eſt-là que vont ſe préparer les inſtrumens de la perte de Solime.

Animés d'un zele égal, ils font gémir les arbres ſous les coups redoublés de la coignée. Tous font à cette antique forêt des outrages qu'elle n'avoit point encore éprouvés. Le palmier ſacré, le frene ſauvage, le funebre cyprès, les ſapins & les hêtres tombent ſous l'acier tranchant. L'orme expire avec la vigne qui l'embraſſe.

On abbat & les ifs & les chênes qui virent mille fois renouveller le printems & leur feuillage, qui mille fois réſiſterent immobiles à l'effort des vents conjurés. Les

chariots gémissent, les essieux crient sous les fardeaux dont ils sont chargés. Au bruit des armes, aux cris confus des Chrétiens, les bêtes sauvages désertent leurs retraites, & les oiseaux abandonnent leurs asyles.





CHANT IV.

PENDANT que tout conſpire à hâter les inſtrumens deſtructeurs de Solime, l'éternel ennemi des humains, lance ſur l'armée chrétienne des regards allumés du ſombre feu de l'envie : à la vue du zele qui l'anime, ſa rage s'enflamme ; lui-même il ſe déchire de ſes propres morſures ; & tel qu'un taureau frappé du coup mortel, il exhale ſa douleur par des ſoupirs & par des mugiſſemens.

Bientôt il ne ſonge plus qu'à réunir ſur la tête des Chrétiens les plus cruels fléaux : il ordonne que dans ſon noir palais, ſon horrible ſénat s'aſſemble : inſenſé ! qui croit que ſa fureur peut balancer les décrets de l'Etre-ſuprême ; qui oſe s'égaler à lui & qui oublie quels foudres, quels carreaux lance le bras d'un Dieu vengeur.

D'un ſon lugubre & rauque, l'infernale trompette appelle les habitans des ombres

éternelles : le Tartare eſt ébranlé dans ſes gouffres noirs & profonds : l'air ténébreux répond par de longs frémiſſemens. Tel, & moins bruyant encore, le tonnerre gronde, éclate & tombe : de moins terribles ſecouſſes font trembler la terre quand les vapeurs amoncelées dans ſon ſein, s'agitent, s'allument & s'embraſent.

Soudain les puiſſances de l'abyme accourent à pas précipités : ciel ! quels ſpectres, étranges, horribles, épouvantables ! la terreur & la mort habitent dans leurs yeux : quelques - uns, avec une figure humaine, ont des pieds de bêtes farouches ; leurs cheveux ſont entrelacés de ſerpens : leur croupe immenſe & fourchue ſe recourbe en replis tortueux.

On voit d'immondes harpies, des centaures, des ſphinx, des gorgones, des ſcylles qui abboient & dévorent ; des hydres, des pythons, des chimeres, qui vomiſſent des torrens de flamme & de fumée : des Polyphêmes, des Gérions, mille monſtres nouveaux, mille formes plus biſarres, que

jamais n'en rêva l'imagination, mêlées & confondues enſemble.

Ils ſe placent, les uns à la gauche, les autres à la droite de leur ſombre Monarque. Aſſis au milieu d'eux, il tient d'une main un ſceptre rude & peſant : ſon front ſuperbe armé de cornes menaçantes ſurpaſſe en hauteur le roc le plus élevé, l'écueil le plus ſourcilleux ; Calpé, l'immenſe Atlas lui-même ne feroient auprès de lui que d'humbles collines.

Une horrible majeſté empreinte ſur ſon farouche aſpect, accroît la terreur & redouble ſon orgueil : ſon regard, tel qu'une funeſte comette, brille de l'éclat des poiſons dont ſes yeux ſont abreuvés. Une barbe longue, épaiſſe, hideuſe, enveloppe ſon menton & deſcend ſur ſa poitrine velue : ſa bouche dégouttante d'un ſang impur s'ouvre comme un vaſte abyme.

De cette bouche empeſtée s'exhalent un ſouffle empoiſonné & des tourbillons de flamme & de fumée. Ainſi l'Ethna, de ſes flancs embraſés, vomit, avec un bruit

affreux, de noirs torrens de ſoufre & de bitume. Au ſon de ſa voix terrible, Cerbere ſe taît épouvanté; l'Hydre eſt muette; le Cocyte s'arrête immobile, l'abyme tremble, & ſes gouffres ténébreux répetent ces ſiniſtres accens.

„ Divinités de l'enfer, vous qui méritiez „ mieux d'être aſſis au-deſſus du ſoleil, „ dans ces régions d'où vous tirez votre „ origine; vous que la grande révolution „ précipita jadis avec moi du ſéjour du „ bonheur dans ces horribles cachots, je „ ne vous rappellerai point les ſoupçons „ jaloux & les cruels dédains du tyran qui „ nous opprime; ni notre glorieuſe & trop „ funeſte entrepriſe. Arbitre de tout, il „ regne aujourd'hui ſur les étoiles; & nous, „ l'événement a décidé que nous étions des „ rebelles.

„ Au lieu de ce jour pur & ſerein, au „ lieu de ce ſoleil, au lieu de ces globes „ lumineux, qu'autrefois nous habitions, „ le barbare nous a renfermés dans cet „ abyme obſcur; il ne nous permet plus

,, d'aſpirer à nos premiers honneurs, à ,, notre félicité premiere. Et encore, ah ,, cruel ſouvenir ! ſouvenir affreux qui ,, aigrit mes peines & mes ſupplices, dans ,, cet immortel ſéjour ſa haine appella ,, l'homme, l'homme, ſa créature, cet ,, inſecte auſſi vil que la fange dont il eſt ,, né !

,, C'étoit trop peu pour ſa vengeance : ,, afin de mieux nous punir, il a livré en ,, proie à la mort ſon fils même. Il eſt ,, venu ce fils ; il a briſé les barrieres du ,, tartare ; il a oſé porter ſes pas dans notre ,, empire, & nous arracher des ames que ,, le ſort nous avoit dévouées. Riche de ,, nos dépouilles, il eſt retourné dans les ,, cieux, & l'enfer vaincu a ſervi d'orne- ,, ment à ſon triomphe.

,, Mais pourquoi renouveller encore nos ,, profondes douleurs ? qui ne connoît pas ,, & ſes injures & les affronts qu'il nous a ,, faits ? en quel tems, en quel lieu le bar- ,, bare a-t-il ſuſpendu le cours de ſes ou- ,, trages ? mais oublions d'anciens reſſenti-

„ mens ; de nouvelles offenſes doivent „ enflammer notre courroux. Eh ! Ne voyez-„ vous pas comme il tente de rappeller „ toutes les nations à ſon culte ?

„ Et nous, engourdis par nos malheurs, „ nous traînerons dans l'inaction des mo-„ mens inutiles ! un généreux courroux „ n'enflammera pas votre courage ? & „ nous ſouffrirons que chaque jour le peuple „ ſoumis à ſes loix s'aggrandiſſe dans „ l'Aſie, qu'il ſubjugue la Paleſtine, que „ le culte, que la gloire de notre oppreſſeur „ s'étende encore, que ſon nom retentiſſe „ dans de nouvelles langues, qu'il ſoit „ chanté dans de nouvelles hymnes, qu'on „ le grave ſur des nouveaux bronzes & ſur „ des marbres nouveaux ?

„ Nous ſouffrirons que nos idoles tom-„ bent anéanties : que nos autels deviennent „ ſes autels, qu'à lui ſeul on adreſſe des „ vœux, que pour lui ſeul l'encens brûle, „ qu'à lui ſeul on offre de l'or & des par-„ fums ? & nous, pour qui jamais temple „ ne fut impénétrable, nous n'aurons plus

,, un asyle sur là terre ; & privé du tribut ,, accoutumé, errant au milieu d'un empire solitaire, votre Roi regnera sur des ,, déserts !

,, Non. J'en jure par cette antique valeur ,, qui respire & qui vit encore en nous. Ne ,, sommes-nous pas tels que nous étions, ,, lorsque armés du fer & de la flamme, ,, nous disputâmes l'empire des cieux ? nous ,, succombâmes, je l'avoue, dans ce combat ; mais le courage ne manqua point ,, à nos projets : la palme fut au plus heureux ; il nous resta la gloire d'avoir tout ,, osé, & de n'avoir pas été accablés par ,, notre infortune.

,, Mais pourquoi vous arrêtai-je encore ? ,, Allez, ô mes fideles compagnons, ma ,, force & mon appui ! Allez, volez, anéantissez dans son berceau une puissance ennemie : éteignez cette flamme naissante ,, avant qu'elle ait embrassé la Palestine : ,, mêlez-vous parmi eux, & pour les perdre, ,, employez tour à tour, & la ruse & la ,, force.

,, Que ma volonté ſoit le deſtin. Que les ,, uns errent diſperſés ; que les autres tombent ſous vos coups : que d'autres, idolâtres d'un doux regard, eſclaves d'un ſourire, languiſſent plongés dans la molleſſe & dans de honteuſes amours, que rebelles & diviſés, Chrétiens contre Chrétiens, eux-mêmes ils ſe déchirent & s'égorgent. Que tout le camp périſſe exterminé, & que les derniers veſtiges en diſparoiſſent. ,,

Il parloit encore ; & déja les eſprits infernaux ſe ſont élancés avec furie du ſein de la nuit profonde vers le ſéjour de la lumiere. Ainſi les vents mutinés & les bruyantes tempêtes s'échappent de leurs priſons, vont obſcurcir le ciel & portent ſur la terre & ſur la mer le ravage & la deſtruction.

Bientôt, les ailes déployées, ils ſe diſperſent dans les différentes parties du monde; & par de nouvelles ruſes, par de nouveaux artifices, ils commencent à ſignaler leur funeſte adreſſe. O Muſe ! redis-moi quels

furent les premiers fléaux dont ils frapperent les Chrétiens ; quelles mains servirent leur fureur ? tu le sais : la renommée l'a publié ; mais à peine ses derniers accens ont retenti jusqu'à nous.

Sur le trône de Damas étoit assis le fameux Hidraot, magicien célebre : dès l'âge le plus tendre, Hidraot s'étoit adonné à l'art des devins ; & ce goût funeste étoit devenu sa passion. Mais que lui sert une science trompeuse, s'il ne peut prévoir l'issue d'une guerre incertaine ? ni l'aspect des étoiles fixes ou errantes, ni l'enfer même, n'ont pû lui découvrir la vérité.

O chimere ! ô profonde ignorance des mortels ! que leurs jugemens sont vains ! que de ténebres dans leurs clartés! Hidraot a prédit que le ciel préparoit, dans l'orient, la destruction & la mort à l'invincible armée des Chrétiens. Il voit l'Egyptien couronné par la victoire, & dans son erreur, il veut que son peuple partage ses lauriers & ses conquêtes.

Mais la valeur trop connue des Chrétiens

tiens lui fait craindre une victoire funeste & sanglante. Il forme le dessein de les affoiblir & de les livrer à demi vaincus aux forces de l'Egypte & aux siennes. Pendant qu'il roule ces pensées, un ange de ténebres vient verser dans son sein de nouvelles noirceurs & de nouveaux poisons.

Lui-même il l'inspire ; lui-même lui fournit les moyens de consommer ses projets. Hidraot a une niece à laquelle tout l'Orient donne la palme de la beauté : elle a tous les attraits, tout l'art de son sexe ; elle connoît tous les secrets de la magie. Hidraot l'appelle, lui confie ses desseins, & veut qu'elle-même les conduise & les exécute.

,, Objet de ma tendresse, lui dit-il, toi ,, qui sous une blonde chevelure, sous les ,, traits les plus enchanteurs, caches le cou-,, rage le plus mâle & la prudence de l'âge ,, le plus mûr ; toi qui déja m'effaces dans ,, l'art dont je te donnai les premieres le-,, çons, je roule dans ma pensée un projet ,, important : si tu me secondes, le succès ,, est assuré. Que ta main fidele & hardie

,, acheve une trame qu'a ourdi ma vieil-
,, lesse.

,, Va dans le camp de nos ennemis ; ,, emploie, pour les séduire, tout l'art de ,, ton sexe & tous les secrets de l'amour. ,, Les yeux baignés de larmes, laisse tomber ,, d'humbles prieres : que des soupirs se ,, confondent avec tes paroles & les entre-,, coupent. Beauté gémissante, éplorée, ,, fléchis les cœurs les plus obstinés. Que le ,, voile de la pudeur couvre l'audace de ,, tes desirs ; que dans tes mains, le men-,, songe se peigne des couleurs de la vérité.

,, Séduis, s'il se peut, Godefroi le pre-,, mier. Qu'épris de tes regards, enivré de ,, tes discours, il oublie, auprès de toi, la ,, gloire & les conquêtes & ne respire plus ,, que l'amour. S'il t'échappe, enchaîne du ,, moins les guerriers les plus distingués ; ,, entraîne-les à ta suite dans des lieux ,, d'où ils ne reviennent jamais. ,, Il entre ensuite dans des détails plus étendus : ,, Enfin, ajoute-t-il, pour ta religion, ,, pour ta patrie, ose tout : une si belle ,, cause rend tout légitime. ,,

Armide, fiere de ſa beauté, des avantages de ſon ſexe & de ſon âge, ſe dévoue à l'entrepriſe. Dès que la nuit a répandu ſes premieres ombres, elle part & marche par des ſentiers inconnus & ſecrets. En habits de femme, ſans armes que ſes attraits, elle ſe croit déja sûre de la victoire, & voit à ſes pieds des Héros indomptés. Une adroite politique donne à ſon départ des motifs chimériques, & amuſe le peuple par de vaines rumeurs.

Bientôt Armide eſt dans les lieux où les Chrétiens ont dreſſé leurs tentes Au premier aſpect de cette beauté s'éleve un murmure confus ; tous les regards ſe fixent ſur elle. Telle une comete, ou un aſtre inconnu, attire les yeux des mortels étonnés de ſon éclat. On s'empreſſe autour d'elle ; on ſe demande quelle eſt cette belle étrangere & quel motif l'amene.

Jamais Argos, jamais Chypre ou Délos, ne virent une figure ſi parfaite, des traits ſi touchans. L'or de ſa chevelure tantôt brille au travers du voile tranſparent qui la couvre,

tantôt se dérobe au voile même & répand un plus vif éclat. Ainsi, quand le ciel devient plus pur & plus serein, le soleil, du sein de la nue qui le captive, lance des rayons encore pâles; mais bientôt dégagé de sa prison, il darde tous ses feux & redouble la clarté.

Ses cheveux flottent en ondes sur ses épaules, & le zéphyr, en se jouant, y forme des ondes nouvelles. Son œil avare des trésors de l'amour & des siens, les cache sous sa paupiere abaissée. Sur son teint, l'incarnat de la rose se mêle & se confond avec l'ivoire; mais, sur sa bouche, qui respire un souffle amoureux, brille le seul incarnat de la rose.

Sa gorge à demi-nue étale la blancheur de l'albâtre le plus pur : c'est-là que l'amour repose; c'est de-là qu'il lance & ses traits & ses feux : deux globes arrondis par la main des graces, s'élevent & s'abaissent tour à tour : l'œil en découvre une partie; l'autre est cachée par une robe envieuse & jalouse : impuissante barriere qui résiste aux regards

& ne peut arrêter la penſée. Moins enchantée de ce qu'on voit, qu'avide de ce qu'on ne voit pas, l'imagination s'élance & pénetre les appas les plus ſecrets.

Tel qu'un rayon de lumiere paſſe à travers l'onde ou le cryſtal, ſans les diviſer; telle l'imagination perce les voiles les plus ſombres & les plus épais : elle erre au milieu des merveilles les plus cachées; les contemple à loiſir, & les peint enſuite au deſir qui brûle & s'enflamme encore davantage. Armide s'avance au milieu d'une foule empreſſée qui la loue & qui la dévore des yeux. Elle apperçoit l'impreſſion que fait ſa beauté & ſemble ne pas l'appercevoir; mais elle ſourit dans ſon cœur, & deja elle compte ſes ſuccès & ſes victoires. Elle s'arrête un moment & demande à paroître devant Bouillon. Euſtache accourt; Euſtache le plus jeune des freres de Godefroi.

A l'éclat de cette beauté divine, le guerrier imprudent ſe précipite; ſemblable à cet inſecte ailé qui va chercher la lumiere & la mort; il veut contempler de plus près

ces yeux qu'une douce pudeur ſemble abaiſſer. Il les voit ; un feu ſoudain s'en échappe & l'embraſe : plein de la hardiſſe que ſon âge & l'amour lui inſpirent.

,, Madame, lui dit-il, ſi pourtant je ,, dois vous appeller de ce nom, car vous ,, n'avez rien de mortel : non, jamais le ciel ,, ne répandit ſur une foible créature tant ,, de graces & tant d'éclat : que cherchez-,, vous? d'où venez-vous ? Quel bonheur, ,, ou quelle infortune vous conduit en ces ,, lieux? Dites-moi qui vous êtes ? faites ,, que je vous rende les hommages, ou plu-,, tôt le culte qui vous eſt dû.

,, —— Vous louez trop, Seigneur, une ,, triſte & malheureuſe beauté : ce n'eſt déja ,, plus une mortelle que vous voyez ; c'eſt ,, une infortunée, morte aux plaiſirs, & ,, qui ne vit que pour la douleur : étrangere, ,, fugitive, ſans autre bien que ma vertu, ,, je viens, dans ces lieux, chercher un ,, aſyle : je viens mettre aux pieds de Gode-,, froi mes malheurs & une confiance que ſa ,, bonté connue a fait naître.

,, O vous, ſi vous êtes en effet généreux ,, & ſenſible, daignez m'ouvrir un accès ,, facile auprès de ce Héros. Il eſt juſte, ,, répond Euſtache, que le frere de Gode- ,, froi ſoit auprès de lui votre introducteur ,, & votre appui : non, beauté charmante, ,, vos vœux ne seront point trompés : je ,, vous réponds d'un frere qui m'aime & me ,, conſidere ; diſpoſez & de ſon pouvoir & ,, de mon bras. ,,

Il dit, & guide ſes pas dans l'aſyle ſecret où le pieux Bouillon ſeul avec des guerriers choiſis ſe dérobe aux regards d'une foule importune. Elle s'incline avec reſpect, & le front couvert d'une modeſte rougeur, elle garde le ſilence : le Héros calme ſes craintes, raſſure ſes eſprits & la conſole : enfin d'un ſon de voix dont la douceur enchante les ſens, elle adreſſe à Godefroi ce perfide diſcours.

,, Prince invincible, dont le nom vole ,, avec tant de gloire dans tout l'univers ; ,, vainqueur de tant de Rois & de tant de ,, nations qui s'honorent de tes fers & de ,, leur défaite, par-tout on connoît ta vertu,

,, tes ennemis mêmes l'eſtiment & la louent ;
,, elle fait naître leur confiance & les in-
,, vite à implorer tes bontés & ton appui.

,, Quoique née au ſein d'une religion que
,, tu as abaiſſée & qu'aujourd'hui tu veux
,, anéantir, j'oſe te redemander le trône &
,, le ſceptre de mes aïeux : j'eſpere l'obtenir
,, de ta valeur & de ta généroſité. D'autres
,, implorent le bras de leurs amis contre la
,, fureur d'un étranger, & moi c'eſt un fer
,, ennemi que j'invoque contre mon propre
,, ſang, contre ce ſang qui a juré ma
,, perte.

,, Oui, c'eſt toi que j'implore ; c'eſt en
,, toi que j'eſpere ; ſeul tu peux me replacer
,, au rang d'où j'ai été précipitée. Ce bras
,, funeſte à tes ennemis, doit être auſſi ſe-
,, courable aux malheureux. On ne vantera
,, pas moins ta bienfaiſance que tes triom-
,, phes. Parmi tant de trônes abattus, on
,, comptera encore pour ta gloire, mon trône
,, relevé par tes mains.

,, Peut-être une croyance qui n'eſt pas la
,, tienne, ſera-t-elle un titre à tes yeux pour

,, dédaigner mes prieres & mes larmes !
,, mais si je ne crois pas à ta loi, je crois à
,, tes vertus : ma confiance me donne des
,, droits sur ton cœur, & ces droits ne sauroient
,, être vains : j'atteste le Dieu suprême,
,, ce Dieu que j'adore comme toi,
,, jamais cause plus juste n'obtint le secours
,, de ton bras. Mais pour mieux t'en convaincre,
,, entends l'histoire de mes malheurs
,, & des crimes qui les ont produits.

,, Je suis fille d'Arbilan, qui régna sur
,, Damas : né loin du trône, la belle Chariclée
,, l'y fit monter en lui donnant sa
,, main. Hélas ! mes yeux n'ont jamais vu
,, cette vertueuse mere. Les siens se fermerent
,, quand les miens s'ouvrirent à la lumiere ;
,, & le jour funeste qui éclaira sa
,, mort éclaira ma naissance.

,, A peine un lustre s'étoit écoulé depuis
,, qu'elle eut quitté sa dépouille mortelle,
,, mon malheureux pere succomba lui-même
,, à son sort, & laissa mon enfance & les
,, rênes de l'état entre les mains d'un frere
,, qu'il chérissoit de l'amitié la plus tendre :

,, ſon attachement & ſes bienfaits devoient ,, lui aſſurer ſa foi, ſi la vertu & la recon- ,, noiſſance habitoient dans le cœur d'un ,, mortel.

,, Chargé de ce double dépôt, il ne ,, ſembla d'abord occupé que de mon bon- ,, heur : tout l'Orient vantoit ſa fidélité in- ,, corruptible, ſa tendreſſe, ſon amour ,, vraiment paternel. Peut-être déja ſous un ,, maſque impoſteur, le cruel cachoit ſes ,, ténébreux deſſeins : peut-être auſſi que ,, deſtinant à ſon fils mes états & ma main, ,, ſon cœur n'étoit pas encore ouvert au ,, crime.

,, Je croiſſois ; ſon fils croiſſoit avec ,, moi : enfant indocile dont l'ame épaiſſe ,, & groſſiere ne put être façonnée par l'édu- ,, cation. Sous l'aſpect le plus hideux, il ,, cache le cœur le plus vil ; il a la baſſeſſe ,, de l'avarice & les hauteurs de l'orgueil, ,, ſauvage dans ſes manieres, corrompu ,, dans ſes mœurs, c'eſt un compoſé monſ- ,, trueux de vices que ne rachetent aucunes ,, vertus.

,, Et c'étoit-là l'époux que me réſervoit ,, mon fidele tuteur ! plus d'une fois il m'an- ,, nonça qu'il falloit avec lui partager & ,, mon lit & mon trône : diſcours ſéduiſans, ,, ruſe, adreſſe, il employa tout pour m'y ,, faire conſentir : mais jamais il ne put ,, m'arracher la fatale promeſſe ; jamais il ,, n'obtint de moi que le ſilence ou le refus.

,, Enfin un jour il me quitte d'un air ,, ſombre & ténébreux, miroit trop fidele ,, de ſon cœur agité : je crus bien alors lire ,, ſur ſon front l'hiſtoire de mes malheurs. ,, Pendant l'horreur des nuits, des ſonges ,, effrayans, des ſpectres hideux, vinrent ,, troubler mon ſommeil : une fatale horreur ,, imprima, dans mon ame, le funeſte ,, préſage de mes infortunes.

,, Souvent l'ombre de ma mere s'offroit à ,, ma vue, pâle, défigurée & couverte d'un ,, nuage de douleur. Hélas, qu'elle étoit ,, changée ! qu'elle reſſembloit peu à ce ,, que je l'avois vue dans ſes portraits ! ,, fuis, ma fille, fuis, me diſoit-elle, la ,, mort affreuſe qui te menace. Pars, déja

,, je vois le poiſon, déja je vois le fer dans ,, la main d'un perfide prêt à t'égorger.

,, Que ſervoient, hélas ! ces préſages du ,, péril qui s'approchoit. Tremblante, ir- ,, réſolue, ma timide jeuneſſe ne trouvoit ,, ni conſeils ni ſecours. Sortir ſeule de mes ,, états, aller mendier la pitié dans une ,, terre étrangere, c'étoit pour moi un ,, ſort plus affreux que la mort même. Oui, ,, j'aimois mieux perdre la vie dans les ,, lieux qui m'avoient vu naître.

,, Malheureuſe, je craignois la mort & ,, je n'oſois la fuir ! je craignois de déceler ,, mes craintes mêmes & de hâter l'heure ,, marquée pour ma perte. Ainſi toujours ,, inquiette & troublée, je traînois dans un ,, long ſupplice le reſte de mes déplorables ,, jours. Semblable à un infortuné qui croit ,, voir à chaque inſtant tomber le glaive ,, fatal ſuſpendu ſur ſa tête.

,, Enfin un jour, dois-je en rendre ,, graces au deſtin, ou le ſort me réſervoit- ,, il à de plus affreux revers ; un jour l'un ,, des miniſtres dont mon pere avoit élevé

,, l'enfance,

,, l'enfance, ſe préſente à ma vue, m'an-,, nonce que le tyran a juré ma perte, que le ,, terme s'approche, que lui-même il a ,, promis au barbare de m'apporter, dans ,, le jour, la coupe empoiſonnée.

,, Il m'ajoute que la fuite ſeule peut dé-,, rober ma tête au coup qui la menace : ,, lui-même il m'offre ſon ſecours, me raſ-,, ſure & m'encourage. Je me livre à ſes ,, conſeils, & je me détermine à fuir au ,, milieu des ténebres, loin du tyran & ,, loin de ma patrie.

,, La nuit ſe leve plus noire & plus obſ-,, cure, & couvre notre entrepriſe du ſecret ,, de ſon ombre. Je pars avec deux de mes ,, femmes que j'avois choiſies pour compa-,, gnes de mon infortune : mais toujours ,, mes yeux ſe reportent ſur les lieux où je ,, commençai de reſpirer le jour ; ils s'y at-,, tachent, & ne peuvent ſe raſſaſier d'une ,, vue ſi chere.

,, Mes regards & ma penſée m'y rappel-,, lent ſans ceſſe, & mes pas m'en éloignent ,, malgré moi. Tels des matelots qu'une

,, tempête ſoudaine arrache à un rivage ,, chéri, luttent contre les flots qui les entraînent, & cherchent encore des yeux ,, cette terre qui ſe dérobe & s'enfuit. Toute ,, la nuit & tout le jour qui lui ſuccéda, ,, nous errâmes dans des lieux où jamais ,, mortel n'imprima ſes pas. Enfin nous arrivâmes à un château aſſis ſur les frontieres ,, de mon royaume.

,, C'étoit le château d'Aronte ; le fidele ,, Aronte qui m'avoit ſauvée & qui avoit ,, accompagné ma fuite. Cependant le ,, traître qui voit que ſa victime échappe au ,, coup mortel, entre dans des tranſports ,, de fureur & de rage ; il rejette ſur nous ,, ſes propres forfaits, & nous accuſe, ,, Aronte & moi, du crime qu'il a voulu ,, commettre.

,, Il publie qu'Aronte, ſéduit par mes ,, préſens, lui préparoit un breuvage empoiſonné ; que j'ai voulu ſa mort pour ,, me délivrer d'un cenſeur importun, qui ,, éclaire ma conduite & retient mes coupables penchans : qu'entraînée enfin par

„ une paſſion infâme, je vais livrer à mille „ amans ma jeuneſſe & mes appas. Honneur „ ſacré que j'adore, ah plutôt que d'être „ infidele à tes loix, puiſſe la foudre me „ frapper & m'anéantir !

„ Qu'affamé de mes tréſors, altéré de „ mon ſang innocent, le barbare ait juré „ ma perte, ce n'eſt qu'un malheur ; mais „ que d'un ſouffle impur il oſe flétrir ma „ vertu ; ah ! c'eſt le plus cruel, le plus „ ſenſible des outrages. L'impie qui craint „ le reſſentiment de mes ſujets, les abuſe „ par des menſonges adroitement tiſſus ; & „ leur bras, prêt à venger mon innocence, „ s'arrête dans la crainte de protéger le „ crime.

„ Aſſis ſur mon trône, le front orné de „ mon diadême, le cruel ne met point „ encore de terme à l'infortune & à l'op- „ probe dont il veut m'accabler. Furieux, „ il menace de brûler Aronte dans ſon châ- „ teau, ſi de lui-même il ne vient lui de- „ mander des fers : & à moi, malheu- „ reuſe ! & aux compagnes de mon ſort,

,, ce n'eſt plus la guerre qu'il nous annonce,
,, c'eſt la mort & l'échaffaud.

,, Il veut, dit-il, laver dans mon ſang la
,, honte que j'ai imprimée ſur ſon front, &
,, rendre à mon rang & à ma famille l'hon-
,, neur & l'éclat que je leur ai fait perdre.
,, Mais il ne craint en effet que de ſe voir
,, enlever le ſceptre qui m'appartient, & ce
,, n'eſt que ſur mes débris qu'il croit pou-
,, voir affermir ſon trône.

,, Hélas! il ne réuſſira que trop dans ſes
,, coupables deſſeins. Oui, Seigneur, ſi ton
,, bras ne me protége, mon ſang éteindra
,, ſa colere que n'ont pu éteindre mes larmes.
,, Malheureuſe, innocente, ſans reſſource,
,, ſans appui, je me jette à tes pieds, j'em-
,, braſſe tes genoux, je te demande & l'hon-
,, neur & la vie.

,, Je t'en conjure par ce bras qui anéantit
,, l'orgueil & l'impiété; par ce bras ven-
,, geur de la juſtice, par tes victoires, par
,, ces temples que tu as relevés & que tu vas
,, ſecourir; daigne te laiſſer fléchir à mes
,, prieres: que ta pitié me conſerve à la fois

„ & le fceptre & la vie. Ta pitié ! non Sei-
„ gneur, je n'implore que ta raifon & ton
„ équité.

» Le ciel t'a donné de vouloir être
» jufte, & le deftin, de pouvoir ce que
» tu veux : en me fauvant, tu peux ac-
» quérir des états qui ne feront foumis à
» mes loix que pour obéir aux tiennes. De
» tant de héros, permets que dix feulement
» m'accompagnent. Seuls ils fuffiront pour
» me rétablir fur un trône où me rappel-
» lent l'attachement des grands & la
» fidélité du peuple.

» Un des habitans les plus diftingués de
» Damas, chargé de la garde d'une porte
» fecrete, me promet de me la livrer &
» de m'introduire la nuit dans le palais
» même : il me garantit le fuccès fi j'obtiens
» quelques fecours de toi, fi foible qu'il
» foit, il y comptera plus que fur une
» armée qui viendroit d'ailleurs, tant il
» eftime le nom & la valeur des Chrétiens.

A ces mots, elle fe tait, & attend la
réponfe de Godefroi. Mais fon attitude &

ſon ſilence même parlent encore, & ont l'énergie de la priere la plus touchante. Godefroi balance incertain & ne ſait à quel parti s'arrêter; il craint les artifices des Sarraſins; il ſent, qu'infidele à Dieu, l'homme eſt toujours près de l'être à l'homme : mais une ſenſibilité impérieuſe, la vertu des grandes ames, le preſſe & le domine.

D'autres motifs encore l'intéreſſent aux infortunes d'une Reine qui l'implore. Il ſent combien il importe à ſes projets de placer ſur le trône de Damas une Princeſſe qui, liée par ſes bienfaits, lui ouvre les chemins, ſeconde ſes deſſeins & lui fourniſſe contre l'Egypte & ſes alliés, des troupes, des armes & des tréſors.

Pendant qu'il flotte irréſolu, & que les yeux baiſſés il peſe les motifs qui doivent le déterminer, Armide, les regards attachés ſur lui, attend en ſuſpens l'arrêt de ſa bouche : elle l'obſerve & l'étudie : la réponſe tarde déja trop au gré de ſes deſirs; elle s'en alarme, elle en ſoupire; enfin le

héros prononce un refus dont ses expressions adoucissent la rigueur.

» Madame, si une entreprise pour laquelle » le ciel même nous a choisis ne deman- » doit pas ici nos bras & nos épées, vous » pourriez fonder sur nous l'espoir le plus » certain : ce ne seroit pas une stérile pitié, » ce seroient des secours prompts & efficaces » que nous vous offririons. Mais notre pre- » mier devoir est d'affranchir le Peuple de » Dieu & de rendre à ces murs sacrés leur » liberté premiere. Ce seroit un crime pour » nous d'affoiblir notre armée & de rallen- » tir le cours de nos victoires.

» Mais je vous promets, recevez pour » gage de ma promesse une foi qui jamais » ne fut donnée en vain, je vous promets » que si jamais nous arrachons, à un joug » odieux, ces murs révérés, ces murs chéris » des cieux, nous suivrons l'impulsion de » notre pitié, & nous vous rendrons le » trône que vous avez perdu. Aujourd'hui » si je cédois à vos larmes, je serois un

» impie, & ma ſenſibilité ſeroit un par-
» jure ».

A ces mots, Armide s'incline, & les yeux collés contre terre, elle reſte un moment immobile : bientôt elle leve vers le ciel ſes regards affligés & toute baignée de larmes, dans l'attitude de la douleur la plus profonde : » Malheureuſe ! s'écrie-t-elle ; eh !
» quelle deſtinée fut jamais auſſi conſtam-
» ment déplorable que la mienne ? pour
» que mon ſort affreux ne change point,
» il faut que tout change dans la nature.

» Il n'eſt plus d'eſpoir pour moi : envain
» je gémis & je pleure ; la priere ne peut
» plus rien ſur le cœur des mortels. Je
» dois peut-être eſpérer que ma douleur
» qui n'a pu te fléchir, fléchira le barbare
» qui m'opprime ? Je ne t'accuſerai point
» d'inclémence ; je n'accuſe que le ciel,
» auteur de mes diſgraces : il endurcit ta
» ſenſibilité, il rend ta pitié même inexo-
» rable.

» Non, Seigneur, non, ce n'eſt point

» toi, c'eſt mon deſtin qui me refuſe le
» ſecours que j'implore. Deſtin cruel, fu-
» neſte deſtin, arrache-moi encore les reſtes
» d'une odieuſe vie! hélas! c'étoit trop peu
» de m'avoir enlevé mes parens au printems
» de leurs jours, il faut que tu me précipites
» de mon trône & que tu enfonces le poi-
» gnard dans le ſein de ta victime!

» Partons, quittons des lieux où l'hon-
» neur ne me permet plus de m'arrêter.
» Mais où fuir? où cacher mon infortune?
» Quel aſyle me reſte contre le tyran qui
» me pourſuit? Il n'eſt point dans l'univers
,, de retraite inacceſſible à ſa fureur. Mais
,, pourquoi balancer? Je vois la mort, je
,, ne puis la fuir, allons, ma main pré-
,, viendra ſes coups ,,!

Elle ſe tait: un noble & généreux dépit ſe peint dans ſes regards. D'un air triſte, indigné, elle ſe détourne & feint de s'éloigner. Ses larmes, des larmes de colere & de douleur coulent en abondance & ſemblent, aux rayons du ſoleil, des perles qui tombent de ſes yeux.

Ses joues en ſont inondées : tel paroît un lys lorſqu'aux premiers feux du jour le zéphir épanouit ſon ſein tout brillant des pleurs de l'aurore, & d'un ſouffle amoureux le flatte & le careſſe.

Mais de ces larmes naît un feu ſecret qui s'inſinue dans les cœurs, s'y attache & les embraſe. Amour ! tout reconnoît ta puiſſance, tout ſert à nourrir tes flammes; mais, en faveur d'Armide, tu redoubles encore tes miracles.

Ses feintes douleurs arrachent de véritables pleurs & déchirent les cœurs les plus inſenſibles : tous s'affligent avec elle ; tous ſe diſent à eux-mêmes, ſi elle ne trouve pas grace aux yeux de Godefroi, il faut qu'en naiſſant, il ait ſuccé le lait d'une tigreſſe, que les Alpes l'aient enfanté au ſein du rocher le plus affreux, ou que la mer en courroux l'ait vomi ſur une rive ſauvage ; le cruel ! qui peut affliger d'un refus une beauté ſi touchante ?

Pendant qu'ils murmurent & n'oſent parler, le jeune Euſtache tout brûlant

d'amour & de pitié, s'avance & adreſſe à Godefroi ce diſcours hardi : ,, Mon frere, ,, vous ſeriez trop dur & trop inſenſible, ,, ſi vous ne cédiez pas enfin à nos vœux, ,, à nos deſirs & à nos prieres.

,, Sans doute il ne faut pas que les Chefs ,, abandonnent le ſiége, leurs troupes & ,, leurs emplois : mais nous, guerriers iſolés, ,, qui ne recevons la loi que de notre cou- ,, rage & qui ne commandons à perſonne, ,, nous pouvons fournir à votre choix dix ,, defenſeurs d'une ſi juſte cauſe.

,, Venger l'innocence & la beauté, c'eſt ,, toujours combattre pour le ciel ; & les ,, dépouilles d'un injuſte uſurpateur, ſont ,, le plus noble trophée qu'on puiſſe con- ,, ſacrer à l'Etre-ſuprême. Quand un in- ,, térêt certain ne m'entraîneroit pas à cette ,, illuſtre entrepriſe, je m'y dévouerois par ,, devoir : j'ai juré de protéger un ſexe ,, foible & ſans défenſe, & je remplirai ,, mes ſermens.

,, Ciel ! ſi jamais en France & dans ces ,, heureux climats où regne la courtoiſie,

„ on difoit que pour une caufe fi belle &
„ fi légitime, nous avons craint de braver
„ les dangers & les fatigues : ah ! j'aime
„ mieux dépofer ici mon cafque & ma cui-
„ raffe ! allons guerriers fans courage,
„ chevaliers fans honneur, quittons des
„ armes avilies dans nos mains, & n'ufur-
„ pons plus un titre que notre lâcheté def-
„ honore. „

Il dit, & tous fes compagnons, d'une voix unanime applaudiffent à fon difcours; tous approuvent fon confeil & en vantent l'utilité : ils environnent Godefroi, ils le preffent, ils le conjurent : „ Je cede, dit-il,
„ je me rends à tant de vœux réunis. Vous
„ le voulez ; la Princeffe tiendra de vous
„ feuls un fecours que ma raifon ne peut
„ lui accorder.

„ Mais fi vous en croyez Godefroi, mo-
„ dérez le zele qui vous tranfporte. „ Il dit : chacun croit qu'il autorife ce qu'il ne fait que fouffrir & brûle d'être un de ceux que favorifera fon choix. Que ne peuvent les larmes de la beauté ? que ne peuvent des

difcours

difcours qu'une belle bouche prononce ? Il femble que des levres d'Armide pend une chaîne invifible qui lie & attache toutes les volontés à la fienne.

Euftache la rappelle : » Sufpendez, dit-» il, ô beauté divine, le cours de vos » douleurs, bientôt vous aurez un fecours » qui calmera vos alarmes. » A ces mots fon front s'éclaircit ; le fourire de la joie eft fur fes levres ; de fon voile elle féche fes yeux humides, & fes regards plus fereins femblent embellir la Nature.

Enfuite, du ton le plus doux & le plus touchant, elle leur parle de fa reconnoiffance & de leurs bienfaits : » Ils vivront » éternellement, dit-elle, dans mon cœur, » & les fiecles en conferveront la mémoire. » Une éloquence muette, des geftes énergiques, rendent ce que ne peut exprimer fa langue. Enfin fous un mafque impofteur, elle cache fi bien fes deffeins, qu'ils échappent à l'œil le plus foupçonneux.

Fiere de fon premier fuccès, elle fe livre à la fortune qui fourit à fes artifices

& se hâte d'achever son criminel ouvrage. Par ses regards, par ses attraits, elle prétend effacer tout ce que firent jamais Médée & Circé avec leurs enchantemens. D'une voix de syrene elle se flatte d'endormir la prudence des plus sages guerriers.

Pour envelopper de nouveaux amans dans ses filets, elle emploie tous ses secrets & tous ses charmes. Sa figure inconstante & mobile, varie & se décompose à son gré. Elle change à chaque instant & d'air & de maintien : tantôt la pudeur est sur son front & tient ses yeux baissés ; tantôt elle promene ses regards avides : & tour-à-tour armée du frein ou de l'aiguillon, elle presse l'amant timide, ou retient l'amant indiscret.

Quand un guerrier modeste n'ose écouter ses desirs & cherche à éteindre ses feux, un doux sourire l'encourage : d'un œil satisfait & serein, Armide ranime son amour & dans son cœur glacé rallume la flamme & l'espérance.

Réservée dans ses discours, avare d'un

coup-d'œil, elle arrête l'audacieux au moment où il va s'oublier & lui imprime la crainte & le respect. Mais à travers les dédains dont son front est chargé, elle fait luire encore un rayon de pitié : l'amour est alarmé ; mais il n'éprouve point le désespoir & il s'accroît par les rigueurs mêmes.

Quelquefois elle se tient à l'écart, compose son visage & son attitude, & paroît absorbée dans la douleur. Des larmes naissent dans ses yeux & s'évanouissent ; ses amans trompés pleurent autour d'elle, & l'amour qui se déguise en pitié leur enfonce encore des traits plus cruels & plus perçans.

Soudain ce voile de douleur se déchire ; l'espérance renaît sur son front, elle revient à ses amans, elle leur parle ; son teint s'anime du feu de la gaité ; ses yeux en étincellent ; un ris céleste dissipe le nuage épais dont sa tristesse avoit enveloppé le cœur de ces guerriers.

Sa douce voix, son doux sourire, enivrent leurs sens ; leur ame succombe à tant

de plaisirs & semble prête à les abandonner. Amour, cruel amour, tes amertumes & tes douceurs sont également funestes, & les mortels périssent toujours, ou de tes maux, ou de tes remedes!

Ainsi brûlés & glacés tour à tour, passant à chaque instant, du plaisir à la douleur, de la crainte à l'espérance, ces infortunés servent de jouet à la beauté qui les trompe. Si d'une voix foible & tremblante, ils osent murmurer leurs peines, simple & novice en amour, elle feint de ne pas les entendre.

Ou bien les yeux baissés, elle colore ses joues du rouge de la pudeur : les lys disparoissent sous les roses qui les effacent. Telle paroît l'aurore lorsqu'elle embellit le ciel de ses premiers rayons. Des nuances plus fortes expriment le dédain qui se mêle & se confond avec la pudeur.

Si elle surprend les premiers indices d'un feu prêt à éclater, elle fuit & se dérobe à l'amant interdit; puis reparoît, & tour à tour lui offre & lui reprend l'occasion d'a-

vouer ſa flamme. Ainſi, tout le jour, elle l'abuſe, le fatigue par de vaines erreurs, & enfin lui ôte juſqu'à l'eſpérance : le malheureux ſoupire, ſemblable au chaſſeur qui, ſurpris par la nuit, perd la trace de la proie qu'il a pourſuivie.

Tels furent les liens ſecrets dont Armide enchaîna mille & mille héros ; ou plutôt telles furent les armes qu'elle employa pour les dompter & les aſſervir à l'amour. Amour! faut-il s'étonner ſi le fier Achille, Hercule, Théſée, céderent à ta puiſſance, quand des Chrétiens armés pour venger la querelle d'un Dieu, ſont eux-mêmes arrêtés dans tes fers ?





CHANT V.

PENDANT que la perfide remplit les cœurs d'une funeste ivresse, & que ne se bornant plus au nombre de guerriers qui lui ont été promis, elle se flatte d'en entraîner beaucoup d'autres sur ses pas; Godefroi songe à qui il confiera l'exécution de cette hasardeuse entreprise. Entre tant de héros qui tous méritent & tous désirent de le fixer, son choix balance suspendu.

Enfin sa prudence décide qu'eux-mêmes ils donneront, au généreux Dudon, un successeur qui prendra sur lui ce choix difficile; du moins personne ne pourra lui reprocher une injurieuse préférence : & il aura marqué, à cette troupe brillante, tous les égards & toute l'estime qu'il lui doit.

Il les appelle, & leur adresse ce discours: „ Braves Guerriers, mes sentimens vous „ sont connus; je n'ai point prétendu re-

,, fuser à la Princesse le secours qu'elle de-
,, mande, mais j'ai voulu attendre, pour
,, le lui accorder, le moment favorable.
,, Cet avis, je vous le propose encore &
,, vous pouvez l'adopter : dans ce monde
,, changeant & mobile, c'est souvent
,, constance de varier dans ses desseins.

,, Mais si vous croyez toujours qu'il soit
,, indigne de vous de ne pas courir au dan-
,, ger, si votre généreuse audace dédaigne
,, un conseil que dicte ma prudence peut-
,, être trop timide à vos yeux, il ne sera
,, pas dit que, malgré vous, j'aie arrêté
,, vos pas. Jamais ma main n'appésantira
,, sur vous un pouvoir que je dois à vos
,, suffrages.

,, Pesez vous-mêmes les raisons & décidez
,, à votre gré : mais avant tout, je veux que
,, vous donniez un successeur à l'infortuné
,, Dudon, & un chef à votre troupe : lui-
,, même choisira parmi vous dix guerriers ;
,, il n'en choisira que dix ; soumis dans ce
,, seul point à mes ordres suprêmes, je ne

,, marque d'ailleurs aucunes bornes à son ,, pouvoir. ,,

Il dit. Eustache, de l'aveu de ses compagnons, répond à son discours : ,, Seigneur, ,, cette vertu lente dont les regards se portent dans l'avenir, doit être la tienne; le ,, courage & l'audace, voilà les nôtres. Ce ,, sang-froid qui toujours marche d'un pas ,, réfléchi, prudence dans un Général, ne ,, seroit en nous que lâcheté.

,, D'ailleurs le danger auquel nous expose ,, cette entreprise, balance-t-il les avan-,, tages qu'elle nous procure? Dix guerriers ,, iront donc, puisque tu le permets, tenter ,, cette illustre aventure. ,, Ainsi du voile de l'intérêt public, il couvre la passion qui l'entraîne; & comme lui, ses compagnons cachent les désirs de l'amour sous le désir apparent de la gloire.

Cependant le jeune Bouillon regarde d'un œil jaloux le fils de la belle Sophie; il admire en lui, mais il envie encore davantage cette valeur que rehaussent les dons de la nature :

il craint auprès d'Armide ce dangereux rival, & sa jalousie inspire à son cœur les moyens de l'éloigner. Il l'appelle à l'écart, & par ce discours adroit il cherche à séduire sa vanité.

,, Toi qui effaces la gloire de ton illustre ,, pere, & qui jeune encore égales déja les ,, guerriers les plus renommés, Renaud, ,, dis-moi qui sera digne de nous comman- ,, der ? moi qui soumis, à regret, au fa- ,, meux Dudon, ne lui cédai qu'en faveur ,, de sa vieillesse, moi frere de Bouillon, à ,, qui dois-je désormais obéir ? je ne con- ,, nois que toi.

,, Egal de tous les guerriers par ta nais- ,, sance, toi seul par ta gloire & par tes ex- ,, ploits tu mérites de m'être préféré : je n'en ,, rougis point, Godefroi lui-même rendroit ,, hommage à ta valeur & te céderoit la ,, palme : c'est donc toi que je veux recon- ,, noître pour mon chef, si tu n'aimes mieux ,, être le vengeur de la Princesse. Mais sans ,, doute une gloire obscure & des exploits ,, nocturnes ne flatteront pas ton courage.

,, Ici tu fauras, avec plus d'éclat, em-,, ployer ton bras & ta valeur. Si tu avoues ,, mon zele, j'engagerai mes compagnons à ,, te décerner le rang fuprême : pour moi, ,, incertain encore, & irréfolu, je te de-,, mande de me laiffer le maître, ou de ,, fuivre Armide, ou de combattre à tes ,, côtés. ,,

A ces derniers mots, une rougeur involontaire couvre fes joues; Renaud lit fur fon front le fecret qu'il veut cacher, & il en fourit *: pour lui, les traits d'amour plus lents n'ont fait qu'effleurer fon cœur; & peu jaloux de fuivre Armide, il fouffre fans peine un rival.

Il eft encore tout plein de la mort du généreux Dudon : il fe croit avili fi l'audacieux Argant furvit encore long-temps à ce héros : il aime à entendre la voix de l'honneur qui l'appelle, & fon jeune courage s'agite & s'anime au fon de la véritable louange.

,, Je fuis moins flatté, répond-il, d'ob-,, tenir les premiers rangs que de les mériter. ,, Les fceptres & les dignités ne furent ja-

,, mais, à mes yeux, le prix de mes vertus,
,, ni l'objet de mon ambition : mais ſi tu
,, m'appelles à cet honneur, ſi tu penſes
,, que je doive y prétendre, je n'aurai point
,, la foibleſſe de m'en croire indigne, &
,, j'eſtimerai une valeur que vous jugerez de-
,, voir récompenſer d'un ſi beau titre.

,, Je ne brigue point, je ne refuſe point
,, ce haut rang ; & ſi je ſuis ton chef, tu
,, dois compter ſur mon choix. ,, Euſtache le quitte & va plier à ſes deſſeins la fierté de ſes compagnons. Mais Gernand prétend lui-même à la premiere place. Son cœur eſt bleſſé des traits d'Armide ; mais ce cœur altier ne balance point entre l'amour & la gloire.

Gernand deſcend de ces Rois de Norwege qui commanderent à de nombreuſes provinces : tant de couronnes entaſſées dans ſa maiſon, les ſceptres de ſon pere & de ſes aïeux, nourriſſent ſon orgueil. Renaud eſt né d'ancêtres, qui depuis plus de cinq ſiecles ſe ſont illuſtrés, & dans la paix & dans la guerre ; mais fier de ſes propres ex-

ploits, il n'emprunte point l'éclat d'un mérite étranger.

Gernand, qui pese tout au poids de l'or, qui ne mesure que l'étendue des possessions, & ne voit qu'obscurité par-tout où ne brille pas une couronne ; Gernand ne peut souffrir qu'un simple Chevalier ose être son rival ; il s'en indigne : la colere & le dépit qui le transportent ne connoissent plus de bornes ni de frein.

Un Ange de ténebres qui voit la blessure profonde dont son cœur est atteint, s'insinue secrtétement dans son sein, s'empare de ses pensées, les agite & les trouble. Il aigrit le courroux qui l'anime & la haîne qui le dévore : sans cesse il fait retentir, au fond de son cœur, ces sinistres accens.

,, Renaud ton rival! lui lutter contre toi
,, & t'opposer ses chimériques aïeux ? qu'il
,, compte, ce téméraire qui veut marcher
,, ton égal, qu'il compte les peuples soumis
,, à ses loix & les nations tributaires de son
,, sceptre ? Que sur les cendres de ses an-
,, cêtres, il montre autant de couronnes

,, qu'en

,, qu'en portent aujourd'hui tes parens ?
,, Quelle audace dans le petit tyran d'un
,, petit état ; dans un homme né en Italie au
,, sein de la servitude ?

,, Qu'il triomphe, ou qu'il succombe ;
,, qu'importe ? c'est déja une victoire pour
,, lui d'être devenu ton rival. Que dira
,, l'univers ? Que Renaud a concouru avec
,, Gernand ! Le rang qu'occupoit Dudon
,, pouvoit te donner autant de gloire &
,, d'éclat qu'il en eût reçu de toi ; mais il
,, est avili depuis que Renaud a commencé
,, d'y prétendre.

,, Ah ! si du séjour des immortels le gé-
,, néreux Dudon abaisse encore ses regards
,, sur la terre ; quel noble courroux doit
,, l'enflammer quand il considere ce jeune
,, téméraire, quand il songe à son orgueil
,, & à son audace, quand il voit un enfant
,, sans expérience se mesurer avec lui & as-
,, pirer au prix qu'avoient obtenu son âge &
,, ses exploits.

,, Il y aspire, il le demande, & au lieu
,, du châtiment qui lui est dû, il remporte,

„ & de l'honneur & des louanges. O honte ! „ ô bassesse ! on encourage son ambition, „ on applaudit à sa témérité. Mais si Bouillon le voit, si Bouillon permet qu'il obtienne „ le rang qui t'appartient, ne le souffre pas : „ non tu ne dois pas le souffrir ; tu dois montrer, & ce que tu es, & ce que tu peux. „

Au son de cette voix inconnue, son dépit s'allume & s'enflamme : déja son cœur gonflé ne peut plus le contenir : il sort par ses regards, il s'exhale dans ses discours. Si quelque défaut se mêle aux vertus de son rival, il l'exagere, il le grossit : sa fierté n'est qu'orgueil ; son courage que témérité, démence & fureur.

Il flétrit ses sentimens ; il obscurcit l'éclat de ses exploits. Sa bouche distille sur-tout le fiel & le poison de l'envie. Ses plaintes retentissent aux oreilles même de Renaud : rien ne peut arrêter sa colere & le mouvement aveugle qui l'entraîne à la mort.

L'esprit ténébreux qui l'anime, qui fait mouvoir sa langue & dicte ses discours, sans cesse renouvelle ses injustes outrages &

fournit de nouveaux alimens à ſa haine. Dans le camp eſt une vaſte enceinte où ſe raſſemble l'élite des héros : là, dans les tournois & les joûtes, ils exercent leur force & leur adreſſe.

C'eſt au milieu d'eux qu'entraîné par ſa deſtinée, Gernand va publiquement outrager Renaud. Sa langue abreuvée du poiſon de l'enfer, telle qu'un trait acéré bleſſe ſon ennemi & ſe tourne dans ſa plaie : Renaud le voit, il l'entend, la fureur ſe rend maîtreſſe de ſes ſens : tu mens ! s'écrie-t-il, & ſoudain le fer nud il ſe précipite ſur lui.

Sa voix eſt un tonnerre ; ſon épée brille comme l'éclair avant-coureur de la foudre. Gernand tremble ; il voit la mort préſente, il ne peut la fuir, rien ne peut le dérober à ſes coups : mais l'aſpect de tout un camp qui le regarde, lui fait retrouver un reſte d'audace & d'intrépidité : le fer à la main il attend ſon ennemi & ſemble prêt à ſe défendre.

Au même inſtant mille épées brillent &

étincellent ; mille guerriers accourent, ſe heurtent & ſe preſſent autour d'eux : des voix incertaines, des accens confus, ſe mêlent à l'air qui frémit & réſonne. Tel, au rivage des mers, le murmure des vents ſe confond avec les mugiſſemens de l'onde.

Mais rien ne peut rallentir l'impétueuſe colere du guerrier outragé : tout plein de ſa vengeance, il mépriſe les cris & les barrieres qu'on lui oppoſe. Il ſe précipite au milieu des hommes, au milieu des armes ; il promene dans la foule ſa foudroyante épée, enfin il s'ouvre un large chemin, & ſeul il affronte Gernand malgré mille bras levés pour le défendre.

Toujours maître de lui-même malgré la colere qui l'anime, il dirige ſes coups vers ſon rival. Il les porte au cœur, à la tête, à la droite, à la gauche ; ſa main, rapide, impétueuſe, trompe l'œil qui la ſuit & va percer l'endroit où elle eſt le moins attendue.

Enfin il enfonce le fer dans le ſein de ſon ennemi, l'en retire & l'y plonge une ſeconde fois. Le malheureux tombe, & par

une double blessure son ame s'écoule avec son sang. Le vainqueur remet son épée encore toute sanglante, dépouille sa colere & sa vengeance, & se retire.

Cependant Godefroi arrive attiré par le tumulte & les cris : un spectacle cruel, inattendu frappe ses regards. Il voit Gernand couché sur la poussiere, les cheveux souillés de sang, le visage pâle, défiguré, couvert des ombres de la mort. Il entend les soupirs, les gémissemens & les plaintes des guerriers qui l'entourent. Interdit, étonné : ,, Quel est, dit-il, l'audacieux qui a ,, bravé mes défenses & commis ce for- ,, fait ? ,,

Arnaud, un des plus chers favoris de l'infortuné Prince de Norwege, lui expose les circonstances de ce malheureux événement, & en les exposant les aggrave : ,, C'est Re- ,, naud qui l'a tué ; c'est lui qu'une fureur ,, insensée, allumée par le plus léger mo- ,, tif, a poussé à une action si atroce : le ,, fer qu'il avoit ceint pour venger Dieu, ,, il l'a tourné contre le vengeur de Dieu

,, même ; il a méprisé ton autorité ; il a
,, bravé des loix publiques & connues.

,, Les loix veulent sa mort ; la mort lui
,, est due : son crime la demande, son
,, crime & le lieu où il l'a commis. Eh! s'il
,, obtient grace, son exemple encouragera
,, l'audace : quiconque aura été offensé
,, voudra prendre lui-même une vengeance
,, qu'il doit attendre de la justice.

,, Bientôt tout sera livré aux querelles &
,, à la discorde. ,, Il rappelle ensuite les exploits & les vertus du Prince ; il dit tout ce qui peut exciter l'indignation ou la pitié. Mais Tancrede paroît & entreprend de justifier Renaud. Godefroi l'écoute ; son regard sévere inspire plus de crainte que d'espérance.

,, Seigneur, ajoute Tancrede, songe quel
,, est Renaud, songe ce qu'on doit à son
,, mérite, à l'éclat de son sang, à Guelfe
,, son oncle. L'autorité ne doit pas s'appé-
,, santir également sur tous les coupables.
,, La différence des rangs met de la diffé-
,, rence dans les crimes, & l'égalité dans

,, les peines n'eſt une juſtice que quand il y ,, a égalité dans les perſonnes.

,, C'eſt aux plus élevés, dit Godefroi, ,, à donner aux autres l'exemple de l'o- ,, béiſſance. Tancrede, tes conſeils ſont fu- ,, neſtes ſi tu veux que j'abandonne les ,, Grands à la licence : eh ! quelle eſt donc ,, mon autorité ſi je ne commande qu'à une ,, vile populace ? Sceptre impuiſſant, hon- ,, teux empire ! je n'en ſuis plus jaloux, ,, s'il faut les tenir à ce prix.

,, Le pouvoir me fut donné ſans limites ,, & ſans bornes, je ne ſouffrirai point qu'il ,, s'aviliſſe dans mes mains. Je ſais quand ,, il faut varier les récompenſes & les pei- ,, nes ; je ſais auſſi quand il faut faire ,, plier, & les grands & les petits ſous la ,, loi d'une parfaite égalité. ,, Il dit : Tancrede que le reſpect enchaîne, garde le ſilence.

Rigoureux imitateur de l'antique ſévérité, Raymond applaudit au diſcours de Godefroi : ,, C'eſt ainſi, dit-il, que l'au- ,, torité ſe fait reſpecter. Il n'y a plus de

„ diſcipline quand le coupable échappe au „ châtiment, & la clémence eſt une vertu „ funeſte quand elle fait diſparoître la „ crainte. „

Tancrede frappé de ces ſiniſtres paroles, ſe retire, & ſur un courſier qui paroît avoir des ailes, il vole vers Renaud. Tranquille & déſarmé, Renaud, étoit alors ſous ſa tente. Tancrede l'aborde & lui raconte en peu de mots tout ce qui s'eſt paſſé.

„ Les dehors de l'homme, ajoute-t-il, „ ne ſont pas toujours l'expreſſion fidele „ de ſes ſentimens, & le cœur des mor- „ tels eſt un abîme : cependant, ſi j'en crois „ les regards de Bouillon, ſi j'en crois „ ſes diſcours, il veut te confondre avec „ le vulgaire des coupables, & te ſoumettre „ à toute la rigueur des loix. „

Renaud, avec un ſourire au travers duquel éclate ſon indignation : „ Que l'eſclave, „ dit-il, ou celui qui mérite de l'être ſe „ juſtifie dans les fers : moi je ſuis né libre, „ j'ai vécu libre, je mourrai libre, & „ jamais je ne verrai ces bras chargés d'in-

,, dignes chaînes. Cette main sait manier ,, le fer & cueillir des lauriers, mais elle ,, se refuse à des liens qui l'aviliroient.

,, Si Godefroi n'a que des fers à me ,, donner pour récompense, s'il veut me ,, jetter dans un cachot comme un cri- ,, minel obscur, s'il croit me conduire ,, enchaîné dans une prison vulgaire, qu'il ,, envoie les ministres de ses ordres, qu'il ,, vienne lui-même, je l'attends; la force ,, & les armes jugeront entre lui & moi : ,, il apprête à nos ennemis le spectacle d'une ,, sanglante tragédie. ,,

A ces mots, il demande son armure. Bientôt il est tout couvert de fer : il charge son bras de son pesant bouclier; sa fatale épée pend à son côté; ses regards étincellent, ses armes brillent comme l'éclair. Tel jadis on te peignoit, ô Dieu des combats, descendant de l'Olympe, couvert de fer, d'épouvante & d'horreur.

Cependant Tancrede tente d'amollir son farouche courage : ,, Guerrier indompté, ,, lui dit-il, je sais que rien ne peut résister

,, à ton bras, je ſais que c'eſt au milieu ,, des armes, au ſein de la terreur que ,, ta haute vaillance triomphe avec plus d'é- ,, clat, mais à Dieu ne plaiſe qu'aujour- ,, d'hui elle ſe déploie ſi cruellement pour ,, notre malheur.

,, Dis-moi, quels ſont tes deſſeins? veux- ,, tu dònc tremper tes mains dans le ſang ,, de tes amis & de tes freres? Veux-tu, ,, en immolant indignement des Chré- ,, tiens, percer le Dieu même dont ils ſont ,, les membres? Un honneur paſſager, de ,, vains égards pour une opinion qui ſem- ,, blable aux flots de la mer, paroît & ,, s'évanouit, pourront-ils plus ſur toi, ,, que la foi, que l'amour d'une gloire qui ,, nous immortaliſe dans le ciel?

,, Ah! je t'en conjure au nom de notre ,, Dieu, triomphe de toi-même; dépouille ,, ta fierté, ton orgueil: cede à l'orage. ,, Non ce ne ſera point une lâcheté: ce ,, ſera le ſublime effort d'une vertu qui ,, t'aſſure la palme de la victoire. Si ma ,, jeuneſſe méritoit de ſervir aux autres

„ d'exemple, je te dirois que moi auſſi „ j'ai été offenſé : mais je n'ai point armé „ mon bras contre des Chrétiens ; j'ai ſu „ dompter mon reſſentiment.

„ Vainqueur de la Cilicie, j'y avois „ arboré l'enſeigne de la croix : Baudouin „ arrive ; il cache ſon ambition ſous le „ voile de l'amitié, me trompe & s'em„ pare lâchement de ma conquête. Je pou„ vois peut-être m'en reſaiſir par la force „ des armes : j'eus le courage de ne point „ le tenter.

„ Ton ame s'indigne contre l'idée de la „ priſon ; tu rougirois de voir tes bras „ chargés de fers honteux : tu veux ſuivre „ les loix & les uſages que le vulgaire a „ conſacrés ſous le nom de l'honneur. „ Laiſſe-moi ici pour te défendre auprès de „ Godefroi ; toi, va dans Antioche deman„ der un aſyle à Bohemond. Il vaut mieux „ te dérober aujourd'hui à un arrêt qu'un „ premier mouvement rendroit peut-être „ injuſte.

» Bientôt ſi l'Egypte ou quelque autre

» puissance infidele s'arme contre nous, » nous regretterons le secours de ton bras : » cette éclipse d'un moment donnera plus » d'éclat à ta valeur ; & privé de toi, le » camp ne paroîtra plus qu'un corps ani- » nimé, sans vigueur & sans vie ». Guelfe qui survient applaudit à ce discours & veut que Renaud parte sans différer.

Enfin l'audacieux guerrier cede & plie sous des conseils contre lesquels son cœur se révolte en secret. Il ne refuse plus de s'éloigner : une foule d'amis accourt à sa tente & tous veulent accompagner sa fuite. Il rend grace à leur zele, & seul avec deux fideles écuyers ; il monte sur son agile coursier.

Il part : son cœur est plein du desir d'une gloire immortelle & pure. Il brûle de courir à de hautes entreprises & de signaler son bras par de nouveaux mirales. Il veut, pour venger son Dieu, se précipiter au milieu des ennemis & s'y couvrir de palmes ou de cyprès : il veut parcourir l'Egypte

l'Egypte & pénétrer jusqu'aux lieux où le Nil cache sa source inconnue.

Guelfe, après avoir reçu les adieux du jeune héros, court vers Godefroi, d'un pas précipité. Le Général l'apperçoit & lui crie : » Guelfe, c'est toi que je demande : déja, » par mes ordres, mes hérauts ont été te » chercher dans les différens quartiers. „

Il ordonne qu'on s'éloigne, & baissant la voix, il continue son discours. „ Guelfe, „ il faut l'avouer, ton neveu obéit trop aux „ premiers transports de sa colere : com- „ ment excuser le crime qu'il vient de „ commettre ? Que ne peut-on le justifier „ à mes yeux ! mais Godefroi commande „ à tous & doit à tous une égale justice.

„ Gardien sévere des loix & de l'équité, „ j'en défendrai toujours les droits, & „ jamais dans mes jugemens je ne plierai „ sous la tyrannie des passions. Si en effet, „ comme on le prétend, Renaud s'est vu „ forcé de violer mes défenses & de briser „ le lien de la discipline, qu'il vienne „ plaider sa cause, & qu'il humilie son

,, orgueil devant le tribunal qui doit le
,, juger.

,, Qu'il y vienne libre : en faveur de ſon
,, mérite je lui fais grace des fers ; c'eſt
,, tout ce que je puis. Mais s'il balance, ſi
,, ſon audace indomptée qui ne m'eſt que
,, trop connue refuſe de ſe ſoumettre, c'eſt
,, à toi de l'amener, c'eſt à toi d'empêcher
,, qu'il ne force un chef doux & modéré à
,, devenir le juſte & ſévere vengeur des loix
,, & de l'autorité bleſſées.

Il dit : & Guelfe lui répond : ,, Seigneur,
,, une ame qui s'indigne contre l'idée de
,, l'infamie n'a pu ſouffrir les mépris & les
,, affronts : Renaud, ſenſible à l'outrage, a
,, été forcé de le repouſſer ; s'il a immolé
,, l'aggreſſeur, eh ! quel autre à ſa place eût
,, mis des bornes à une juſte vengeance ?
,, quel autre eût compté ſes coups, & dans
,, le feu du combat, meſuré l'offenſe à la
,, réparation ?

,, Vous demandez qu'il vienne ſe ſou-
,, mettre à votre autorité ſuprême : il ne le
,, peut plus ; déja d'une courſe rapide il

„ s'eſt éloigné du camp : mais avec ce bras „ j'offre de prouver à ſon lâche accuſateur, „ & à quiconque oſera comme lui le calomnier, qu'il a tiré une vengeance légitime d'un injuſte outrage.

„ Oui, Seigneur, il a dû punir l'orgueil „ du ſuperbe Gernand. S'il eſt coupable, „ ſon ſeul crime a été d'oublier votre déſenſe : j'en gémis & ne puis approuver „ ſon action. Qu'il aille, dit Godefroi, „ porter ailleurs la diſcorde ; je ne veux „ point qu'on jette ici la ſemence de nouvelles haines. Etouffons, je t'en conjure „ les dernieres étincelles d'un feu ſi dangereux. „

Cependant l'infidelle beauté preſſe toujours le ſecours qu'on lui a promis : le jour, elle emploie l'adreſſe & la priere, les reſſources de l'art & le pouvoir de ſes charmes : quand la nuit étend ſes voiles obſcurs, & ferme au ſoleil les portes de l'Occident, ſeule avec ſes deux femmes & ſes deux écuyers, elle ſe retire ſous une tente.

Mais, ni toutes les ressources de son art, ni ses discours séduisans, ni son air plus séduisant encore, ni cette beauté que jamais rien n'égala dans l'univers, cette beauté qui enchaîne les guerriers les plus redoutés, rien ne peut attacher le pieux Bouillon, rien ne peut allumer dans son cœur le feu d'un coupable amour.

En vain elle essaie de le charmer; en vain elle veut faire couler dans ses sens un doux & funeste poison, le héros rassasié d'un monde qu'il méprise, détourne ses yeux des appas qu'elle lui présente. Le ciel seul a ses vœux & ses desirs. Il échappe à tous les piéges & trompe tous les efforts de la beauté.

Aucun obstacle ne peut écarter ses pas du sentier que Dieu lui a tracé. Armide le poursuit; nouveau Protée, elle se montre à lui sous mille formes différentes: son air & ses regards eussent allumé l'amour dans le cœur le plus glacé. Mais un céleste bouclier repousse tous ses traits loin de Godefroi, & lasse enfin sa constance.

√ Cette beauté qui d'un coup-d'œil croyoit embraser les cœurs les plus purs, honteuse & désespérée voit échouer ses attraits impuissans. Pleine d'étonnement & de dépit, elle se réserve à de plus faciles conquêtes. Tel un Général habile abandonne un siége qui épuise inutilement ses forces & porte ailleurs ses efforts & son audace.

Tancrede aussi oppose à ses charmes une résistance invincible : un autre amour brûle dans son cœur & le ferme à une ardeur nouvelle. Ainsi contre les poisons, Mithridate s'arma du poison même. Mais Bouillon & Tancrede sont les seuls qui résistent; tous les autres sont échauffés ou consumés du feu qu'allument ses regards.

Un triomphe imparfait humilie son orgueil & l'afflige; mais elle se console à la vue de tant de héros enchaînés dans ses fers. Avant qu'on ait percé le voile qui couvre ses desseins, elle songe à les conduire dans des lieux plus sûrs où elle leur donnera d'autres fers & d'autres liens.

Le moment marqué par Godefroi pour

le secours qui lui a été promis est enfin arrivé : d'un air respectueux elle aborde le héros : ,, Seigneur, lui dit-elle, le jour où ,, tu devois acquitter ta promesse est expiré ? ,, Si le tyran apprend que j'ai imploré ton ,, appui, il armera lui-même pour sa dé- ,, fense & préparera des obstacles à notre ,, entreprise.

,, Avant que la voix incertaine de la ,, renommée ait porté cette nouvelle jusqu'à ,, lui, ou qu'il en ait été instruit par des ,, espions fideles, daigne choisir mes illustres ,, vengeurs, & ordonne qu'ils partent avec ,, moi. Si le ciel protege encore l'innocence, ,, s'il n'est point insensible aux vertus des ,, mortels, je serai replacée sur mon trône, ,, & docile à tes loix, je suivrai ta destinée ,, dans la paix & dans la guerre. ,,

Elle dit : Godefroi cede à des prieres qu'il ne peut plus rejetter. L'impatience de la Princesse le force à se charger du choix fatal qu'il voulut éviter. Mais tous briguent la préférence, & leur émulation dégénere en importunité.

Armide qui les voit & les pénetre, allume encore le desir qui les transporte : elle met dans leur cœur l'aiguillon de la crainte & de la jalousie. Elle fait que l'amour tranquille languit & s'endört. Semblable au coursier qui ne s'anime qu'au bruit d'un autre coursier qui le fuit ou le devance.

Elle distribue, avec adresse, de tendres discours, de tendres regards, un doux sourire ; il n'est point d'amant qui n'envie le sort d'un autre amant : toujours la crainte se mêle à l'espérance. Cette foule insensée qu'agite un coup-d'œil, court sans pudeur & sans frein : vainement Godefroi les gourmande & tente de les arrêter.

Jaloux de les satisfaire tous, Godefroi ne penche pour aucun : il est honteux de leur erreur & s'indigne de leur folie : mais désespérant de vaincre leur obstination, il leur propose enfin un moyen de les accorder. Que vos noms, dit-il, soient écrits sur des billets, qu'ils soient mêlés dans un vase & que le sort en décide.

Soudain les noms sont écrits : on les jette

dans une urne ; on les remue, on les agite : le premier qui paroît c'eſt Artemidore, Comte de Pembrok. Gerard vient enſuite : Venceſlas les ſuit ; Venceſlas jadis l'exemple des ſages, aujourd'hui en cheveux blancs, il ſoupire de ridicules amours.

Quelle joie ſe déploie ſur le front de ces trois guerriers ! leurs yeux ſont tout brillans du plaiſir dont leur ame eſt inondée. Ceux dont l'urne cache encore les noms ſentent palpiter leur cœur : la ſombre jalouſie eſt dans leurs regards : incertains & tremblans ils attendent l'arrêt du ſort.

Gaſton eſt le quatrieme ; Rodolphe lui ſuccede, Olderic à Rodolphe : le ſeptieme, c'eſt Guillaume de Rouſſillon que ſuivent le Bavarois Everard, & le François Henri. Raimbaud eſt le dernier : Raimbaud qui depuis vaincu par l'amour abjura ſa croyance & fut l'ennemi du Dieu dont il avoit été le vengeur.

Enflammés de jalouſie, d'envie & de rage, les autres accuſent l'injuſtice de la fortune. Ils t'accuſent, amour, d'avoir

remis leur sort & son pouvoir dans ses aveugles mains. En proie à des désirs qu'irrite la défense, plusieurs, en dépit du sort, veulent suivre les pas d'Armide, & n'attendent que les ombres de la nuit.

Ils jurent de demeurer attachés à sa fortune; de braver, pour elle, les dangers & la mort. Par des paroles, par des soupirs qui lui échappent, elle excite leur ardeur: elle se plaint, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, d'être forcée de partir sans eux. Cependant les dix guerriers se sont armés, & vont prendre les derniers ordres de Godefroi.

Le sage leur prodigue ses leçons & ses avis: il les avertit de se défier d'un peuple infidele, inconstant & léger; il leur enseigne par quel art ils pourront éviter les piéges & se dérober aux malheurs. Mais ses discours inutiles sont emportés par les vents, & l'amour rit de ses conseils. Enfin Godefroi reçoit leurs adieux. L'impatiente Armide n'attend point le retour de l'aurore.

Elle part victorieuse, & traîne à sa suite ces rivaux enchaînés, ornement de son

triomphe. La foule de ses autres amans demeure en proie aux maux les plus cruels. Mais dès que la nuit parut & amena sous ses ailes le silence & les songes légers, la plupart entraînés par l'amour se dérobent en secret & suivent ses traces. ¶

Eustache est le premier : à peine peut-il attendre la nuit & les ombres : impatient, il s'échappe & marche dans l'obscurité sur les pas de l'aveugle guide qui le conduit. Il erre toute la nuit : enfin aux premiers rayons du jour, il apperçoit Armide & ses guerriers dans un bourg qui leur a servi d'asyle.

Il se précipite vers elle : Raimbaud l'a bientôt reconnu à son armure : » Qui t'a-» mene en ces lieux? Qu'y viens-tu cher-» cher? —— Armide. Si elle ne dédaigne » point mon bras & mes hommages, elle » n'aura, ni défenseur plus intrépide, ni » esclave plus fidele. —— Qui t'appelle à » cet honneur insigne? —— L'amour.

» J'ai été choisi par l'amour, & roi par » la fortune. A ton avis, qui des deux a le » droit le plus légitime? —— Ton vain

» titre ne te servira de rien : sans mission & » sans droit, inutilement tu tenteras de te » mêler avec les vengeurs avoués de la Prin- » cesse. — Eh ! qui osera me le disputer ?

» Moi ». A ce mot Raimbaud s'avance l'épée à la main : avec un dédain égal, avec une égale audace, Eustache s'avance à son tour. Mais Armide étend son bras, & d'un coup-d'œil qui maîtrise les ames, elle arrête leur impétueux mouvement : » De grace, » dit-elle à Raimbaud, souffre un compa- » gnon qui me donne un vengeur de plus.

» Si mon salut, si ma vie t'intéresse, » pourquoi me priver d'un nouvel appui » dans un si pressant besoin ? Je rends » graces au destin qui t'amene, dit-elle à » Eustache, pour défendre mes jours & » venger mon honneur. Je serois aveugle, » insensée, si je dédaignois un compagnon » si généreux & un si noble appui ». Pendant qu'elle parle, elle voit accourir de nouveaux défenseurs.

√ Ils arrivent par des chemins différens ; tous se regardent d'un œil mécontent &

jaloux : Armide les accueille, leur sourit, & chacun croit lire sur son front qu'elle distingue ses sentimens & sa valeur. Cependant les ombres s'éclaircissent : déja Godefroi s'est apperçu de la désertion de ces guerriers. De sinistres pressentimens du malheur qui les attend, portent dans son ame le trouble & l'inquiétude.

Pendant qu'il en est tout occupé, arrive un courrier haletant & couvert de poussiere. Ses regards sombres, la douleur empreinte sur son front, annoncent qu'il est chargé de tristes nouvelles : » Bientôt, dit-il à » Godefroi, la flotte Egyptienne couvrira » les mers : Guillaume qui commande aux » vaisseaux génois, m'a ordonné de t'ap- » porter cet avis ».

Il ajoute qu'un convoi considérable, que la flotte envoyoit au camp, a été arrêté au milieu de la route. Qu'une horde d'Arabes a tout-à-coup, dans le fond d'un vallon, attaqué l'escorte qui le conduisoit, en a égorgé une partie & chargé les autres de

fers ;

fers : que perſonne n'a pu échapper à ces brigands.

Que l'audace & la licence de ces barbares errans ne connoît plus de bornes : qu'ils ſe répandent, tels qu'un déluge, dans toute la campagne, & ne trouvent aucune digue qui les arrête. Que pour leur inſpirer de la terreur & aſſurer les chemins, qui de la mer de Paleſtine conduiſent au camp, il eſt néceſſaire d'envoyer contre eux des détachemens.

En un moment ces funeſtes nouvelles volent dans toute l'armée : le vulgaire des ſoldats redoute la famine & la voit avec toutes ſes horreurs. Le ſage Bouillon, qui ne retrouve plus leur courage & leur audace accoutumée, d'un air calme & tranquille cherche à les raſſurer, & les conſole par ſes diſcours.

» O vous, leur dit-il, qui à travers mille » obſtacles, à travers mille dangers, avez » franchi, avec moi, tant de climats di» vers, Guerriers, qui naquîtes pour ven-

» ger la querelle du ciel & réparer les pertes
» d'une religion sainte ; vous qui avez
» triomphé des forces de la Perse & de la
» perfidie des Grecs, des monts & des
» mers, de l'hiver & de ses tempêtes, de la
» soif & de la faim, vous connoissez donc
» enfin la crainte ?

» Ce Dieu qui dirige nos pas & qui nous
» fait mouvoir, ce Dieu éprouvé tant de
» fois dans de plus grands périls, ne peut
» donc vous rassurer aujourd'hui ? Croyez-
» vous qu'il ait retiré son bras & détourné
» ses regards ? Un jour, & ce jour n'est pas
» loin, vous acquitterez les vœux que vous
» lui avez faits, & vous aimerez à vous rap-
» peller les hasards que vous aurez courus.
» Allons, ranimez votre courage, & réser-
» vez-vous pour les succès qui vous atten-
» dent ».

Ainsi Bouillon releve leur espoir abattu, & d'un visage riant & serein les calme & les console : mais il cache au fond de son cœur la cruelle inquiétude & les soucis dévorans ;

il ſonge comment, au milieu de la diſette qui le menace, il nourrira ſon armée, comment il repouſſera les efforts de l'Egypte & de ſes flottes : quelle barriere enfin il oppoſera au brigandage des Arabes.





CHANT VI.

CEPENDANT la douce eſpérance conſole les aſſiégés & calme leurs alarmes : la nuit, à la faveur de ſes ombres, leur amene ſans ceſſe de nouvelles proviſions : des armes, des machines de guerre hériſſent les remparts du côté du nord, & préſentent un front terrible & menaçant : les murs ſe ſont élevés, & leur maſſe, ſolide, impénétrable, paroît braver tous les efforts & toutes les ſecouſſes.

L'infatigable Aladin fait toujours exhauſſer les remparts & fortifier les tours : ſoit que le ſoleil allume ſon flambeau, ſoit que les ombres obſcurciſſent le ciel, les travailleurs preſſent les ouvrages : leurs bras fatigués s'épuiſent à fabriquer de nouvelles armes; mais Argant qui ne peut ſouffrir ces éternels préparatifs, aborde le Monarque & lui tient ce diſcours.

» Jusqu'à quand nous retiendras-tu captifs dans ces murs ? Jusqu'à quand cacherons-nous notre honte & notre lâcheté ? » J'entends gemir les enclumes sous le poids » des marteaux, j'entends résonner les casques, les cuirasses, les boucliers, mais » j'ignore à quel usage tu les destines. Cependant les brigands ravagent tes campagnes, pillent tes châteaux ; personne » n'ose arrêter leurs courses ; le son de la » trompette ne va pas seulement troubler » leur sommeil.

» Rien ne dérange leurs repas & leurs » fêtes : tranquilles tout le jour, ils reposent » toute la nuit ; & toi, par ta lenteur, par » ton indolence, par cette attente éternelle » des secours de l'Egypte, tu hâtes la famine qui va te livrer aux fers des ennemis, » ou à une mort honteuse.

» Pour moi je ne veux pas qu'une fin inconnue ensevelisse mes jours dans un obscur oubli : je ne veux pas que le soleil, à » son retour, me surprenne encore caché » dans tes murs : que le sort fasse de ma vie » ce qui en a été arrêté dans les célestes dé-

» crets ; il ne ſera pas dit au moins qu'Ar-
» gant périſſe loin des combats, ſans gloire
» & ſans vengeance.

» Et pourtant ſi ta valeur premiere n'étoit
» point éteinte, s'il en reſtoit encore quel-
» ques étincelles ; ah ! ce ne ſeroit pas à une
» mort honorable, ce ſeroit à la vie, ce ſe-
» roit à la victoire que j'oſerois prétendre.
» Allons enſemble, allons chercher notre
» ennemi & notre deſtinée ! Souvent dans
» les plus grands périls, les conſeils de l'au-
» dace ſont les conſeils de la prudence.

» Mais ſi tu n'eſperes plus rien de l'audace,
» ſi tu crains d'expoſer toutes tes forces aux
» haſards d'un combat, fais du moins que
» deux guerriers décident la querelle : pour
» faire plus sûrement accepter le défi au gé-
» néral des Chrétiens, que lui-même choi-
» ſiſſe les armes, qu'il fixe le lieu & les con-
» ditions du combat.

» Si l'ennemi qu'on m'oppoſera n'a que
» deux bras & une ſeule ame, quelqu'auda-
» cieux, quelqu'intrépide qu'il puiſſe être,
» tu ne dois craindre aucun revers pour une

» cauſe juſte & défendue par Argant. Oui, » cette main ſera pour toi la fortune & le » deſtin ; elle te donnera la victoire, reçois-» là pour gage de ma promeſſe & de ta sû-» reté ».

Il dit : » Jeune audacieux, répond Aladin, » quoiqu'appeſantis par l'âge, ces bras ne » craignent point encore de manier le fer. Je » n'ai point une ame aſſez vile, aſſez lâche, » pour préférer une mort déshonorante à » une mort illuſtre & généreuſe, ſi je » croyois en effet devoir redouter ces dé-» ſaſtres & cette famine que tu m'annonces.

» Ciel ! éloigne de moi cette infamie. » Mais un ſecret que ma politique cache aux » autres, je vais le dépoſer dans le ſein d'Ar-» gant. Soliman qui brûle de venger l'af-» front qu'il a reçu dans Nicée, a ramaſſé » juſqu'au fond de la Lybie des hordes » d'Arabes errans & vagabonds, il vient » avec eux ſurprendre nos ennemis dans » l'ombre de la nuit, & nous apporte des » ſecours & des vivres.

» Bientôt il ſera ſous nos murs. Laiſſons,

» en attendant, les Chrétiens s'enivrer de » leurs vaines conquêtes, & ne songeons » qu'à conserver mon sceptre & le siége de » mon empire. Modere, de grace, le feu » de ton courage & ta trop bouillante au- » dace; attends le moment marqué pour ta » gloire & pour ma veangeance ».

Au nom de Soliman, son antique rival, le fier Circassien est enflammé de colere & s'indigne qu'Aladin se promette tant de ses efforts : » Seigneur, lui dit-il, tu feras à ,, ton gré, ou la paix ou la guerre, je ne ,, t'en parle plus; temporise, attends So- ,, liman, & flatte-toi que qui a perdu ses ,, états, défendra les tiens.

,, Qu'il vienne cet ange tutélaire, ce li- ,, bérateur des Croyans? pour moi je crois ,, me suffire à moi-même; je ne veux de ,, liberté que de ma main : pendant que ,, tout languit ici dans le repos, permets ,, que je descende dans la plaine, puisque ,, tu n'avoues point mon audace, j'irai en ,, mon nom combattre les Chrétiens.

— ,, Tu devrois réserver pour un meil-

,, leur uſage, ta valeur & ton épée : tu peux ,, cependant ſi tu le veux, aller défier quel- ,, que guerrier ennemi ». Argant, ſans balancer : » Va, dit-il au héraut, va dans la ,, plaine, & à la vue de tout le camp des ,, Chrétiens, porte à leur général mon ,, cartel.

,, Dis-lui qu'un guerrier qui s'indigne de ,, reſter caché dans nos murailles, brûle de ,, montrer ce que peut ſon courage ; qu'il ,, eſt prêt à combattre dans cette plaine qui ,, ſépare la ville & le camp, & qu'il défie ,, celui des Chrétiens qui compte le plus ſur ,, ſa valeur.

,, Qu'il ne ſe borne pas à un ſeul ennemi : ,, qu'après le ſecond & le troiſieme, le qua- ,, trieme & le cinquieme pourront encore ſe ,, préſenter : qu'illuſtre ou inconnu, tout ,, Chrétien peut ſe meſurer avec lui : que le ,, vaincu ſera, ſuivant les loix de la guerre, ,, l'eſclave du vainqueur. ,, Il dit, & ſoudain le héraut a revétu ſa cotte-d'armes où l'or ſe mêle avec la pourpre.

Il part, il arrive en préſence de Godefroi

& des Guerriers qui l'environnent : » Sei-
„ gneur, dit-il, permets-tu à un héraut
„ d'armes de remplir les ordres dont il eſt
„ chargé ? — Je le permets ; parle ſans
„ crainte : — Tu verras, dit l'infidele, ſi
„ ma miſſion doit te flatter ou t'alarmer. „

Il continue, & d'un ton altier & impoſant, il prononce le défi : tous les Chrétiens frémiſſent, tous font éclater leur indignation. „ Le Guerrier qui t'envoie, lui ré-
„ pond Bouillon, tente une pénible entre-
„ priſe ; bientôt il en ſentira tout le poids,
„ & il n'ira pas juſqu'au cinquieme adver-
„ ſaire.

„ Qu'il vienne ; le champ de bataille ſera
„ libre, & il ne doit craindre aucun ou-
„ trage : quelqu'un de mes guerriers combat-
„ tra contre lui, & je te jure qu'il ne com-
„ battra qu'avec des armes égales. „ Il dit ; le héraut revole porter ſa réponſe au fier Circaſſien.

„ Arme-toi, Seigneur, lui dit-il, qui
„ t'arrête ? Les Chrétiens acceptent ton défi :
„ les moins braves comme les plus intrépides

„ brûlent de se mesurer avec toi ? J'ai vu „ mille regards menaçans, j'ai vu mille „ bras armés : Le Général donnera une sau-„ vegarde au champ de bataille. „ Aussi-tôt Argant demande son armure.

Il la revêt avec impatience ; il brûle de voler dans la plaine : „ Il n'est pas juste, dit „ Aladin à Clorinde, qu'il parte seul & „ que vous restiez ici : Prenez mille de nos „ guerriers avec vous ; suivez ses pas, & „ de loin, à la tête de votre troupe, veillez „ sur lui. „

Il se tait : Clorinde & ses soldats s'arment & sortent de la ville : Argant les précede ; il est sur un coursier, couvert de son armure accoutumée : entre les murs & le camp, s'étend un vaste terrein dont la surface égale paroît faite exprès pour être le théatre d'un combat.

C'est-là que descend le farouche Argant ; c'est-là que seul il s'arrête à la vue de l'ennemi. Fier de son courage, de sa taille, de ses forces, son air respire l'orgueil & la menace. Tel Phlégre vit Encelade : ou tel pa-

rut le géant des Philiſtins dans le vallon témoin de ſa défaite. La plupart des Chrétiens qui ne connoiſſent point tout ce que peut ſon bras, le voient ſans terreur.

Godefroi n'a point encore fixé ſon choix : mais tous les vœux, tous les regards ſe tournent ſur Tancrede. Parmi tant de héros, un ſuffrage unanime le déſigne comme le héros le plus intrépide. Bientôt on prononce ſon nom, & Bouillon ſemble applaudir.

Déja tous cedent à ce rival, & le vœu du Genéral n'eſt plus un ſecret : „ Va, dit-il à „ Tancrede, je te permets de combattre : „ réprime la fureur de ce Barbare. „ Tancrede orgueilleux de ce choix, fait éclater ſa joie & ſon audace : il demande ſon caſque & ſon cheval, & ſuivi d'une troupe nombreuſe, il ſort des retranchemens.

Il n'eſt point encore ſur le champ de bataille, où l'attend le Circaſſien : tout-à-coup s'offre à ſa vue l'altiere Clorinde : ſa noble contenance fixe ſes regards : ſon habillement efface la blancheur de la neige qui couronne le ſommet des Alpes. Elle a ôté

la

la visiere de son casque, & placée sur une éminence, on la découvre toute entiere.

Tancrede ne voit plus Argant, il ne voit plus ce front menaçant : les regards attachés sur la colline où est la guerriere, il ne presse plus son coursier qui s'avance d'un pas tardif & lent : bientôt immobile, il s'arrête, il semble transformé en rocher ; il est tout de glace au-dehors, mais son cœur brûle, il n'a que des yeux, il paroît avoir oublié le combat.

Argant, qui ne voit personne prêt à se mesurer avec lui :,, Je suis venu, s'écrie-t-il, ,, chercher un ennemi : en est-il un qui ose ,, avancer & me combattre ,,? Toujours interdit, étonné, Tancrede regarde Clorinde & n'entend rien. Othon alors pousse son cheval & le premier il s'élance dans l'arêne.

Othon avoit lui-même aspiré à l'honneur de combattre le Circassien ; mais il avoit cédé à Tancrede & n'étoit sorti du camp que pour l'accompagner : cependant quand il voit le héros livré à d'autres objets ne plus

ſonger au combat, jeune, impatient, audacieux, il ſaiſit avidement l'occaſion qui lui eſt offerte.

Plus rapide que le tigre ou le léopard dans les bois, il fond ſur le Sarraſin qui l'attend la lance en arrêt. Tancrede enfin ſe réveille, il s'arrache aux penſées qui l'abſorboient : c'eſt à moi de combattre, s'écrie-t-il, mais déja Othon ne l'entend plus.

Il s'arrête tout brûlant de colere & de dépit : la rage eſt dans ſes yeux ? il rougit qu'un autre l'ait prévenu. Cependant Argant reçoit un coup violent ſur ſon caſque : de ſon côté il traverſe le bouclier d'Othon & perce ſa cuiraſſe.

Le jeune Guerrier chancelle ſur ſon cheval & tombe : le Sarraſin plus fort & plus vigoureux en eſt à peine ébranlé : d'un ton ſuperbe & dédaigneux il inſulte à ſon ennemi : ,, Rends-toi, lui dit-il, c'eſt ,, aſſez pour ta gloire de pouvoir dire que ,, tu as combattu contre moi.

,, —Non réplique Othon, un Chrétien ne

,, quitte pas ſitôt ſes armes & ſon audace : ,, la chûte d'un autre paiera la mienne : ,, je veux ou me venger ou périr. ,, Semblable à une furie, le Circaſſien frémit & ſemble vomir des flammes : ,, Tu dédaignes ,, ma courtoiſie, dit-il, connois donc ma ,, valeur. ,,

Il dit : & oubliant les loix de l'honneur & de la Chevalerie, il pouſſe ſon courſier ſur le Chrétien. Othon s'écarte, ſe détourne & porte à ſon vainqueur un coup dans le côté : il en retire ſon fer tout ſanglant. Inutile bleſſure qui n'affoiblit point ſes forces & enflamme encore ſa colere & ſa fureur.

Argant arrête ſon courſier, retourne ſur ſes pas, & plus rapide que l'éclair, il fond ſur ſon ennemi : de ce terrible choc, Othon ſent ſes jambes tremblantes ſe dérober ſous lui : pâle, foible & preſque ſans haleine, ſes forces l'abandonnent ; il va meſurer la terre.

Cruel dans ſa colere, le Circaſſien fait marcher ſon cheval ſur le corps du vaincu ;

Que tout orgueilleux, s'écrie-t-il, périsse comme le téméraire que je foule aux pieds! A cette vue Tancrede indigné ne balance plus; il veut qu'un coup illustre couvre sa faute & donne à sa gloire un nouvel éclat.

Il s'avance en criant: ,, Ame vile, qui ,, porte la bassesse jusques dans la victoire, ,, quel honneur attens-tu d'une pareille ,, barbarie? Il faut que tu aies été nourri ,, aux forfaits parmi les brigands de l'Arabie ,, ou quelque horde encore plus sauvage. ,, Fuis la lumiere, monstre des forêts, ,, cours-y cacher ta cruauté. ,,

Il se tait: l'infidele impatient de cet affront, écume de rage & de fureur: il veut répondre, mais un son confus sort de sa bouche semblable au rugissement d'un lion irrité, ou tel que le bruit de la foudre lorsqu'elle déchire le sein de la nue & s'en échappe: ainsi les mots retentissent dans son sein enflammé & s'en arrachent avec violence.

Après que pat des menaces ils ont tour à tour aigri leur colere & leur orgueil,

tous deux avec une égale rapidité, ils s'éloignent pour prendre leur essor. O Muse, donne à ma voix plus de force & plus d'éclat; verse dans mon cœur la fureur qui les anime; que mes sons rendent toute l'horreur de ce combat, & que le bruit des armes retentisse dans mes vers.

Leurs lances sont en arrêt; ils se précipitent l'un sur l'autre; l'aigle qui fond sur sa proie, le trait qui fend les airs, sont moins vîtes & moins rapides: rien n'égala jamais leur furie: leurs lances se brisent sur leurs casques: mille éclats, mille étincelles volent à la fois.

Le bruit seul du coup fait trembler la terre; les montagnes en mugissent: mais ni le choc, ni le coup ne font plier le front superbe de ces deux rivaux. Leurs chevaux se heurtent, tombent & font pour se relever de lents & pénibles efforts: les Guerriers les abandonnent, prennent leurs épées & combattent à pied.

Chacun de la main suit la main de son ennemi, de ses regards cherche ses regards,

mesure ses pas sur ses pas ; varie l'attaque & la défense ; trompe l'art par l'art, la feinte par la feinte, tourne, s'avance, recule, menace un côté, frappe l'autre, se découvre afin de forcer son adversaire à se découvrir à son tour.

Tancrede offre son flanc nud & désarmé ; Argant va le frapper & laisse lui-même son côté gauche sans défense : Tancrede d'un seul coup repousse son épée, le blesse, puis se retire, se remet sous les armes & s'en couvre tout entier.

Le Circassien voit couler son propre sang, plein d'horreur & de trouble, transporté de douleur, il frémit, il soupire ; il éleve & l'épée & la voix ; il veut frapper & lui-même est frappé à l'endroit où finit l'épaule & commence le bras.

Tel que dans les forêts qui couronnent le sommet des Alpes, l'ours blessé par des chasseurs, s'élance furieux au milieu des armes, affronte avec audace & les périls & la mort, tel le Circassien percé d'une double blessure, couvert d'une double honte, tout

à la colere & à la vengeance, ne connoît plus le danger & oublie le ſoin de ſa propre défenſe.

Il réunit toutes ſes forces & imprime à ſon épée un mouvement ſi impétueux que la terre en tremble & l'air en étincelle : Tancrede ne peut plus attaquer ; il ſe défend, il reſpire à peine ; rien ne peut le garantir de l'impétuoſité d'Argant ni de ſes efforts.

Ramaſſé ſous ſes armes, il attend en vain que l'orage ceſſe : il recule ; toujours le fier Sarraſin le preſſe avec la même furie : enfin lui-même forcé de s'abandonner à ſes tranſports, il fond, il ſe précipite ſur ſon ennemi.

La raiſon & l'adreſſe cedent à la colere, la fureur entretient leurs forces & les ranime. Leurs bras ne portent pas un coup qui ne perce, qui ne déchire ; la terre eſt couverte du débris de leurs armes : leurs armes ſont teintes de ſang, & le ſang coule avec la ſueur : leurs épées brillent comme l'éclair,

éclatent comme le tonnerre & frappent comme la foudre.

L'un & l'autre peuple, interdit, incertain, contemple un ſpectacle ſi atroce & ſi nouveau : partagé entre la crainte & l'eſpérance, il en attend la fin : leurs regards ſuivent les mouvemens des guerriers, parmi tant de ſpectateurs, on ne voit aucun geſte, on n'entend aucun mot ; tous reſtent muets, immobiles, & l'agitation n'eſt que dans leur cœur.

Déja les deux combattans étoient épuiſés, & peut-être la laſſitude alloit décider la victoire : mais la nuit étend ſes voiles obſcurs & tous les objets ſe perdent dans ſes ombres. Des deux côtés un héraut s'avance & vient ſéparer les guerriers. Le chrétien eſt Aridée ; l'infidele eſt Pindore, ſage vieillard qui avoit porté le carrel d'Argant.

Tous deux avec cette aſſurance que leur donnent l'uſage antique & le droit des Nations, ils étendent leurs ſceptres pacifiques. „ O Guerriers, dit Pindore, vous avez

„ acquis une gloire égale, vous avez montré „ une égale valeur; cessez le combat; respec- „ tez les ombres & le repos qu'elles amenent.

„ Le soleil en terminant son cours doit „ terminer vos travaux & la nuit doit „ donner la paix à toute la Nature. Des „ cœurs généreux dédaignent des exploits „ nocturnes, ensévelis dans les ténebres & „ dans le silence. Je voudrois, dit Argant, „ ne combattre qu'à la clarté des cieux, „ mais l'obscurité ne me fera point aban- „ donner le champ de bataille, si mon en- „ nemi ne jure qu'il y reviendra.

„ Et toi, dit Tancrede, jure que tu re- „ viendras toi-même, & que tu rameneras „ ton prisonnier; ce n'est qu'à cette con- „ dition que je puis consentir à reculer la fin „ de notre querelle. „ Tous deux ils jurent; & les hérauts, pour leur donner le tems de réparer leurs forces & de guérir leurs blessures, arrêtent que la sixieme aurore les verra recommencer.

Ce terrible combat laisse dans le cœur des Chrétiens & des Sarrasins une impression

profonde & durable d'étonnement & d'horreur : on ne parle plus que de l'audace & de la valeur des deux guerriers. On les compare, & le vulgaire partagé dans ses opinions ne s'accorde point à donner la palme.

On attend en suspens que l'événement ait nommé le vainqueur & décidé si la fureur l'emporte sur le couragé, ou si l'audace cede à la bravoure. Mais personne ne prend au succès de ce combat un intérêt plus tendre, personne n'en est plus occupé, plus agité qne la belle Herminie, qui voit la moitié de sa vie soumise aux arrêts inconnus du hasard.

Fille de Cassan qui régna sur Antioche, Herminie vit tomber son trône sous l'effort des Chrétiens & fut elle-même le prix du vainqueur. Mais Tancrede généreux & sensible respecta ses malheurs, les plaignit & au milieu des ruines de sa patrie, elle fut encore honorée comme une Reine.

Ce héros consola sa captive, la servit, lui rendit sa liberté, ses diamans & ses trésors : mais sa jeunesse, sa beauté, ses ver-

tus, son courage enflammerent le cœur de la Princesse & l'enchaînerent des liens les plus forts que jamais amour eût formés.

Libre, elle regrette ses fers, elle regrette un vainqueur qu'elle adore & une prison chérie; mais l'honneur commande: elle obéit & va dans une terre amie chercher avec sa mere un odieux asyle.

Elle vient à Solime; elle y est accueillie par le tyran de la Palestine : bientôt couverte d'un lugubre voile, elle est réduite à pleurer sur le tombeau de sa mere : mais ni sa perte, ni son malheureux exil, ne peuvent arracher de son cœur le trait qui l'a blessée, ni éteindre l'ardeur qui la consume.

Elle aime, l'infortunée ! elle brûle : mais loin de l'objet de sa tendresse, le feu caché dans son sein se nourrit plutôt de souvenir que d'espérance : plus il est secret, plus il s'enflamme. Enfin le siége de Solime amene Tancrede & réveille son espoir.

A l'aspect de tant de Nations si fieres, si indomptées tout est abattu, tout est consterné : Herminie seule éclaircit les om-

bres qui couvrent ſon front : d'un œil avide, curieux, elle parcourt l'armée Chrétienne : elle y cherche ſon amant : ſouvent elle l'y cherche envain : quelquefois ſes regards l'y rencontrent & elle ſe dit : Le voilà, c'eſt lui-même.

Dans le palais des Rois, près des remparts, s'éleve une tour antique : du ſommet on découvre le camp des Chrétiens : on commande à la plaine & aux montagnes. Là, dès que le ſoleil donne ſa lumiere au monde juſqu'au moment où la nuit répand ſon obſcurité, Herminie aſſiſe contemple les Chrétiens, s'entretient de ſon amour & ſoupire.

C'eſt delà qu'elle a vu le combat : ſon cœur qui palpitoit ſembloit lui dire : Voilà l'objet de ta flamme, le voilà expoſé à la mort. Ses regards inquiets ſuivent tous les mouvemens ; à chaque coup que porte Argant, elle ſent dans ſon cœur le fer & la bleſſure.

Quand elle apprend la fin de cette journée, quand elle apprend que le combat doit

recommencer,

recommencer, une crainte nouvelle vient glacer ſes eſprits : elle verſe en ſecret des larmes ; des ſoupir échappent de ſa bouche : pâle, défigurée, ſon viſage eſt plein de douleur & d'épouvante.

D'horribles images la pourſuivent & troublent ſes penſées ; le ſommeil plus cruel que la mort lui préſente les ſonges les plus effrayans, les ſpectres les plus étranges. Elle croit voir ſon amant ſanglant, déchiré ; elle croit l'entendre implorer ſon ſecours. Elle ſe réveille, trouve ſes yeux humides & ſon ſein baigné de ſes larmes.

Ce n'eſt pas ſeulement la crainte d'un nouveau danger qui l'agite & l'alarme ; elle craint les bleſſures que le héros a reçues, & rien ne peut calmer ſon inquiétude : de trompeuſes rumeurs retentiſſent autour d'elle & redoublent ſes peines : elle voit déja Tancrede couché languiſſant & prêt à fermer ſa paupiere.

Sa mere lui apprit à connoître les vertus ſecrettes des plantes ; elle lui apprit, ſuivant l'uſage de l'Orient, à tromper la dou-

leur par des charmes, & à guérir les plaies les plus cruelles. Que ne peut-elle aller rendre elle-même la ſanté & la vie au héros qu'elle adore !

Hélas ! elle voudroit guérir ſon amant, & c'eſt à l'ennemi de ſon amant qu'elle eſt forcée de donner ſes ſoins ! Quelquefois elle eſt tentée de verſer ſur les plaies d'Argant des ſucs mortels, de funeſtes poiſons ; mais ces mains innocentes & pures ſe refuſent au crime : elle deſire au moins que les plantes, que les charmes perdent leur force & leur vertu.

Elle ne craindroit point d'aller au milieu des Chrétiens : ſes yeux ſont depuis long-tems accoutumés à la vue des combats & du carnage. L'habitude des périls, les peines & les fatigues ont aguerri ſon ame : ce n'eſt plus une femme timide, qu'une ombre épouvante, qui frémit à l'idée du moindre danger.

L'amour ſur-tout, l'amour, étouffe la crainte dans ſon ſein. Pour ſuivre le penchant qui l'entraîne, elle iroit d'un pas

tranquille affronter dans les forêts de l'Afrique les monſtres & les poiſons : mais ſi elle ne craint point pour ſes jours, elle doit craindre pour ſa gloire. L'honneur, l'amour, deux puiſſans rivaux, ſe diſputent ſon cœur & le déchirent.

,, Jeune Princeſſe, lui crie l'honneur, ,, toi qui juſqu'à ce jour as vécu ſoumiſe ,, à mes loix, j'ai conſervé ta vertu dans ,, les fers des ennemis, & libre aujourd'hui ,, tu voudrois perdre ce tréſor qu'ont reſ- ,, pecté tes malheurs! Qui peut allumer ,, dans ton tendre cœur le feu qui l'em- ,, brâſe? quelles ſont tes penſées? quel eſt ,, ton eſpoir?

,, L'eſtime publique, ce tribut de gloire ,, qu'on paie à la ſageſſe & à la vertu, ne ,, ſont donc rien à tes yeux? Amante noc- ,, turne, tu iras au milieu des ennemis ,, chercher le mépris & la honte? Ton ſu- ,, perbe vainqueur te dira : En perdant ton ,, trône, tu as perdu tes ſentimens : tu es ,, indigne de moi ; vil objet de ſes rebuts

„ & de ſes dédains, tu ſeras livrée aux „ outrages de ſes ſoldats. „

L'amour, par de perfides conſeils, la ſéduit & l'attire ! „ Un monſtre ne t'a point „ enfanté dans les forêts ? Tu n'es point „ née au ſein des glaces & des rochers ? „ Jeune & ſenſible, ce n'eſt pas à toi „ de braver l'amour & ſes feux. Pour fuir „ à chaque inſtant l'objet qui t'a charmée, „ pour rougir du nom d'amante, la na- „ ture ne t'a pas fait un cœur de fer & „ & de diamant.

„ Va, cours où t'entraînent tes deſirs ! „ tu crains un vainqueur cruel ? Eh! ne l'as- „ tu pas vu partager tes douleurs répondre à „ tes plaintes, & s'attendrir à tes larmes ? „ Lui cruel ! ah c'eſt à toi que ce titre eſt „ dû, à toi qui balances encore à ſauver „ ton amant ! barbare ! ingrate ! le géné- „ reux Tancrede languit, & tu n'es occu- „ pée qu'à ſoulager ſon ennemi ?

„ Rends la vie au farouche Argant, „ afin qu'il aille porter la mort dans le ſein „ de ton libérateur : voilà donc le tribut de

,, ta reconnoissance & le prix des services ,, qu'il t'a rendus ? Tu peux encore prêter ,, tes mains à ce ministere impie, & l'hor- ,, reur de le remplir ne te donne pas des ,, ailes pour fuir de ces tristes lieux ?

,, Quel plaisir pour ton cœur sensible, ,, quel bonheur pour ton amour, si ta ,, main secourable à ton vainqueur, rani- ,, moit le flambeau de ses jours prêt à ,, s'éteindre ; si rendu par toi à la vie, ,, Tancrede te devoit le retour de sa beauté! ,, les roses de son teint renaîtroient pour ,, toi, & en adorant ses charmes, tu ado- ,, rerois ton ouvrage.

,, Sa gloire deviendroit la tienne, tu ,, partagerois ses exploits; heureuse dans ses ,, chastes embrassemens, tu goûterois, avec ,, lui, les plaisirs purs de l'hymenée : ,, épouse honorée, tu fixerois tous les re- ,, gards, tu brillerois au milieu des Dames ,, Latines, dans cette belle Italie, où ,, regne la vraie valeur, où triomphe le vrai ,, culte. ,,

Hélas ! abusée par ces illusions, l'insensée

ſe forge la félicité ſuprême; mais mille doutes enveloppent ſes eſprits d'un nuage épais : comment ſortira-t-elle de Solime? comment trompera-t-elle ces gardes qui veillent ſans ceſſe autour du palais & des remparts ? comment franchira-t-elle des portes que la crainte du danger tient toujours fermées ?

Herminie eſt auprès de Clorinde une compagne aſſidue : l'aurore la voit avec elle, le ſoleil à ſon déclin l'y voit encore : quand la nuit enveloppe l'univers de ſes ombres, un même lit les reçoit ſouvent toutes deux. Tous ſes ſecrets ſont connus de Clorinde, tous hors celui de ſon amour. C'eſt le ſeul que lui cache Herminie. Si quelquefois ſon amitié ſurprend ſes ſoupirs, elle feint une autre cauſe à ſa douleur, & ſemble ne ſe plaindre que de ſes infortunes: l'union qui les lie ne connoît ni les heures ni les momens : toujours Clorinde eſt acceſſible pour elle; préſente, abſente, jamais ſon aſyle ne lui eſt fermé.

Un jour que la Guerriere étoit ſortie,

Herminie entre dans son appartement ; elle s'y arrête & roule dans sa pensée les moyens d'exécuter & de cacher sa fuite : pendant qu'incertaine, irrésolue, elle flotte entre mille desseins, elle voit l'armure de Clorinde, elle la voit & soupire.

,, Trop heureuse Guerriere, se dit-elle, ,, ah, que ne puis-je te ressembler ! ce n'est ,, point tes exploits, ce n'est point le vain ,, honneur de ta beauté que j'envie ..... ,, une longue robe n'enchaîne point ses ,, pas ; une jalouse retraite ne captive point ,, sa valeur : elle revêt son armure, si elle ,, veut sortir elle part ; ni la crainte, ni la ,, pudeur ne l'arrêtent.

,, Ah pourquoi la nature & le ciel me ,, refuserent - ils sa vigueur & son courage ! ,, j'aurois pu comme elle échanger contre ,, une cuirasse, contre un casque ce voile ,, & ces vêtemens importuns. Les feux de ,, l'Eté, les glaces de l'Hyver, les tem-,, pêtes, les orages, rien ne pourroit m'ar-,, rêter : seule ou accompagnée, j'irois dans

,, la plaine, à la clarté du jour, ou à la
,, lueur des étoiles.

,, Impitoyable Argant, tu n'aurois pas
,, été le premier à combattre mon ennemi !
,, j'aurai devancé tes pas : peut-être il seroit
,, aujourd'hui mon captif; sous l'empire
,, de son amante, il porteroit des fers légers :
,, sa chaîne adouciroit la mienne & dimi-
,, nueroit le poids de mon esclavage.

,, Ou bien sa main m'auroit percé,
,, m'auroit déchiré le sein : du moins ce
,, coup auroit guéri la blessure de l'amour ;
,, mon ame enfin connoîtroit la paix & je
,, reposerois au sein de la mort : peut-être
,, mon vainqueur eût donné quelques lar-
,, mes à mon trépas & un asyle à ma cendre.

,, Mais hélas ! où s'égarent mes vœux ?
,, Je me perds dans des chimeres & dans
,, de folles pensées. Ainsi donc tremblante,
,, éperdue, vil rebut de mon sexe, je
,, demeurerai captive dans ces murs ? Non,
,, rassure-toi, mon cœur, & connois l'au-
,, dace ! pourquoi du moins une fois ne

„ prendrai-je pas les armes ? Pourquoi ces „ bras tout foibles , tout débiles qu'ils „ ſont, ne pourroient-ils pas au moins un „ inſtant en ſoutenir le poids ?

„ Ils le pourront : oui l'amour m'en „ donnera la force ; l'amour inſpire le „ courage aux ames les plus timides : dès „ qu'il a ſenti ſes feux , le cerf s'arme „ d'audace & vole au combat , & moi ce „ n'eſt point au combat que je veux aller ; „ je ne veux avec ces armes produire qu'une „ courte illuſion : je veux être un moment „ Clorinde : cachée ſous ſa reſſemblance , „ je ſuis sûre de ſortir de ces lieux.

„ Jamais les Gardes qui veillent aux „ portes, n'oſeront lui réſiſter ..... non.... „ il n'eſt point de plus heureux ſtratagême : „ cette voie ſeule eſt ouverte à mes vœux. „ Amour, qui m'inſpires , favoriſe cet arti- „ fice innocent , fortune , ſouris à mon „ entrepriſe ! Partons ; Clorinde eſt encore „ auprès du Roi : jamais inſtant ne ſera „ plus propice. „

Le deſſein en eſt pris : en proie aux fu-

reurs de l'amour, elle ne peut plus s'arrêter : elle saisit l'armure de Clorinde & l'emporte dans son appartement. Le hasard a écarté tous les témoins, & la nuit favorable aux larcins & aux amans, couvre son vol de ses ombres.

Deja le ciel plus obscur se couronnoit d'étoiles : l'impatiente Herminie appelle en secret son fidele écuyer & la plus chérie de ses femmes : elle leur découvre une partie de ses projets, le projet de sa fuite, & donne à sa démarche une cause imaginaire.

Bientôt l'écuyer a tout disposé pour le départ : cependant la Princesse dépouille ses pompeux habits ; sans parure, elle n'en est que plus belle : chaque ornement qu'elle ôte, découvre un trésor de plus : elle s'arme seule avec le secours de celle qui doit accompagner sa fuite.

Un dur acier presse l'ivoire de son col & sa blonde chevelure : sa tendre main saisit le bouclier & tremble sous cet énorme poids : bientôt elle est toute couverte de

fer & travaille à ſe donner l'air & le maintien guerrier : l'amour qui la voit, ſourit à ſa métamorphoſe : tel jadis il ſourit, quand Alcide traveſti en femme, manioit la quenouille & le fuſeau.

Elle gémit, elle plie ſous le fardeau qui la bleſſe, & traîne avec peine ſes pas lents & tardifs. Son corps ſe courbe & s'appuie ſur ſa fidele compagne qui la précede : mais l'amour & l'eſpérance ſoutiennent ſon courage & rendent la vigueur à ſes membres fatigués. Enfin elle arrive au lieu où l'attend ſon fidele écuyer, & monte ſur le cheval qu'il lui a préparé.

Tous trois traveſtis, ils marchent par les rues les plus ſecrettes & les plus détournées : mais ils ne peuvent échapper à tous les yeux : les armes étincellent dans les ombres & attirent les regards : cependant perſonne n'oſe arrêter leurs pas ; tout cede, tout s'éloigne à leur aſpect. Cette armure connue, ce tigre redouté, impriment le reſpect & la crainte.

Quoique déja moins inquiette, Herminie

tremble encore d'être reconnue : elle eſt étonnée de ſon audace, elle arrive à la porte : le garde à ſa vue ſe trouble & s'abuſe : ouvre, lui dit-elle, le Roi m'a donné ſes ordres, je vais les exécuter.

Sa voix & l'armure de la Guerriere achevent l'illuſion : le Garde obéit ; elle s'élance hors de la porte & ſa ſuite avec elle : pour mieux aſſurer leur fuite, ils s'enfoncent dans le vallon & ſuivent ſes obliques détours.

Parvenue enfin dans un lieu ſolitaire, à l'abri des côteaux qui la cachent, la Princeſſe rallentit ſa courſe : les premiers dangers ſont évanouis ; elle ne craint plus qu'on arrête ſes pas : mais de nouveaux périls viennent la troubler : elle voit à ſon entrée dans le camp des obſtacles que l'amour lui avoit diſſimulés.

Cette armure ſi favorable à ſes premiers pas, lui ſera funeſte au milieu des ennemis : elle ne voudroit pourtant ſe découvrir qu'aux yeux de ſon vainqueur. Inconnue à tout autre, elle voudroit percer juſqu'à lui ſans expoſer

expoſer ſon honneur & ſa gloire : elle s'arrête & appelle ſon écuyer.

,, Il faut, lui dit-elle, que tu me devances & que tu m'annonces : ſois prudent, ſois diſcret : va dans le camp, ,, fais-toi conduire à la tente de Tancrede : ,, tu diras à ce Guerrier qu'une Dame vient ,, lui rendre la vie, & que pour prix de ,, ce ſervice, elle lui demande la paix : ,, oui la paix puiſqu'amour m'a déclaré la ,, guerre.

,, Tu lui diras que sûre de ſa généroſité, ,, elle ſe livre à ſa foi, qu'elle ne craint ,, de ſa part ni affronts, ni dédains. Tu ,, ne lui en diras pas davantage. S'il te ,, preſſe, tu lui diras que tu ne ſais rien ,, de plus. Va, cours & reviens promptement : moi cependant je t'attendrai dans ,, ces lieux, où rien ne me paroît à craindre. ,, Elle dit, & ſon fidele écuyer vole avec la rapidité de l'oiſeau qui fend les airs.

Il entre dans le camp & s'y ménage un favorable accueil : on le conduit vers le

héros qui couché ſous ſa tente, le reçoit & l'écoute avec une joie mêlée d'une douce inquiétude. „ Elle peut entrer, lui répond-„ il, je ne trahirai point le ſecret qu'elle „ me demande. „ L'écuyer part & va reporter à la Princeſſe cette flatteuſe réponſe.

Déja l'impatiente Herminie avoit compté ſes pas : il entre dans le camp, diſoit-elle..... il aborde Tancrede..... il revient.... mais il ne reparoît point encore!........ déja elle accuſe ſa lenteur, elle s'afflige ; enfin elle preſſe ſon courſier & monte ſur une hauteur, d'où ſes yeux commencent à découvrir les tentes des Chrétiens.

La nuit régnoit encore : aucun nuage n'obſcurciſſoit ſon front chargé d'étoiles : la lune naiſſante répandoit ſa douce clarté : l'amoureuſe beauté prend le ciel à témoin de ſa flamme ; le ſilence & les champs ſont les confidens muets de ſa peine.

Elle porte ſes regards ſur les tentes des Chrétiens : „ O camp des Latins, dit-elle, „ objet cher à ma vue ! quel air on y

„ respire ! comme il ranime mes sens & „ les récrée ! ah ! si jamais le ciel donne „ un asyle à ma vie agitée, je ne le trouverai que dans cette enceinte : non ce „ n'est qu'au milieu des armes que m'attend „ le repos.

„ O camp des Chrétiens, reçois la triste „ Herminie ! qu'elle obtienne, dans ton „ sein, cette pitié qu'amour lui promit ; „ cette pitié que jadis captive elle trouva „ dans l'ame de son généreux vainqueur. „ Je ne redemande point mes états, je ne „ redemande point le sceptre qui m'a été „ ravi : ô Chrétiens, je serai trop heureuse, si je puis seulement servir sous „ vos drapeaux ! „

Ainsi parloit Herminie : hélas ! elle ne prévoit pas les maux que lui apprête la fortune. Des rayons de lumiere réfléchis sur ses armes, vont au loin frapper les regards : son habillement blanc, ce tigre d'argent qui brille sur son casque, annoncent Clorinde.

Non loin delà est une garde avancée ;

à la tête ſont deux freres, Alcandre & Polipherne : ils ſont chargés d'empêcher que des proviſions n'entrent dans Solime : l'écuyer d'Herminie n'a trompé leur vigilance, que par ſon éloignement & la rapidité de ſa courſe.

Le jeune Polipherne qui a vu expirer ſon pere ſous les coups de Clorinde, à cette armure blanche, à ce tigre odieux, croit reconnoître la Guerriere : il irrite contre elle ſes ſoldats ; lui-même eſt tranſporté de fureur & de rage : Tu es morte, s'écrie-t-il, & il lui lance un javelot inutile.

Telle la biche altérée va chercher une onde pure & limpide qui diſtille d'un rocher, ou qui tombe à travers des gazons fleuris : mais ſi des chiens viennent la ſurprendre, au moment où elle croit ſe délaſſer à l'ombre, ou dans les eaux, ſoudain elle s'élance & dans ſa frayeur, elle oublie, & ſa ſoif & ſa laſſitude.

Telle Herminie toujours brûlée du feu qui la dévore, croyoit l'éteindre dans les chaſtes embraſſemens de Tancrede : elle

croyoit y trouver le repos ; mais à l'aspect de l'ennemi qui la menace, au bruit du fer qui siffle, elle oublie ses desirs & ses projets ; & dans sa crainte elle presse les flancs de son coursier.

Elle fuit, l'infortunée Princesse : plus prompt que l'éclair, son coursier dévore la terre : sa compagne disparoit avec elle : Polipherne les poursuit : cependant l'écuyer revient ; il la cherche, la voit & se précipite sur ses pas, la frayeur les sépare & les disperse.

Alcandre aussi a vu la fausse Clorinde ; mais plus sage que son frere & plus éloigné d'elle, il n'a point tenté de la suivre & s'est tenu dans son poste. Il envoie dire à Godefroi qu'il n'a vu conduire à Solime ni troupeaux, ni vivres, mais que Clorinde effrayée fuit devant son frere.

Que sans doute une Guerriere, si redoutable, si considérée, n'est sortie pendant la nuit que pour exécuter une entreprise hardie : que c'est à Bouillon de décider & de commander, qu'il est prêt d'obéir à ses

ordres. Cette nouvelle ſe répand dans le camp, & bientôt elle retentit dans toutes les tentes.

Tancrede déja plein d'une idée qui flatte ſon amour, ne doute plus de ſon bonheur. Ah ! c'eſt elle-même, ſe dit-il, elle venoit adoucir mes peines ; c'eſt pour moi qu'elle expoſe ſa vie : il oublie tout ; prend une partie de ſes armes, monte à cheval, part, ſuit les indices qu'on lui donne & les traces qu'il croit voir.





CHANT VII.

CEPENDANT Herminie eſt emportée par ſon cheval dans l'épaiſſeur d'une antique forêt, ſans ſentiment & preſque ſans vie, ſes mains tramblantes laiſſent flotter ſes guides : le courſier fuit & ſe précipite par mille ſentiers, par mille détours : enfin les Chrétiens la perdent de vue & leur pourſuite eſt inutile.

Pleins de colere, la honte ſur le front, épuiſés de laſſitude, ils reviennent à leur poſte : tels, après une chaſſe longue & pénible, des chiens qui ont perdu, dans les bois, la trace de la bête qu'ils pourſuivoient, reviennent haletants, l'œil morne & la tête baiſſée : cependant la Princeſſe fuit toujours : craintive, éperdue, elle n'oſe regarder en arriere ſi on la ſuit encore.

Elle fuit toute la nuit ; tout le jour elle erre ſans conſeil & ſans guide : elle ne voit que ſes larmes, elle n'entend que ſes cris :

enfin au moment où le ſoleil détele ſes courſiers & ſe plonge dans l'Océan, elle arrive ſur les bords du Jourdain, met pied à terre & ſe couche ſur le ſable.

Elle ne ſe repaît que de ſes maux, elle ne s'abreuve que de ſes larmes : mais le ſommeil, ce doux conſolateur des humains, qui leur apporte le repos & l'oubli de leurs peines, vient aſſoupir ſes ſens & ſes douleurs & la couvre de ſes ailes bienfaiſantes. Cependant l'amour ſous mille formes différentes trouble encore la paix de ſon cœur.

Le gazouillement des oiſeaux qui ſaluent l'aurore, le fleuve qui murmure, le zéphir qui ſe joue avec les ondes & ſoupire à travers les feuillages, la réveillent aux premiers rayons du jour : elle ouvre des yeux languiſſants & promene ſes regards ſur les aſyles ſolitaires des Bergers : elle croit entendre une voix qui la rappelle à la douleur & aux larmes.

Elle pleure ; mais tout-à-coup ſes gémiſſemens ſont interrompus par des chants qui ſe mêlent aux accords des muſettes champê-

tres : elle se leve & se traîne à pas lents vers l'endroit d'où viennent ces sons ; elle voit un vieillard assis à l'ombre & travaillant une corbeille d'osier : son troupeau paît auprès de lui , & son oreille est attentive aux chants de trois jeunes Bergers qui l'entourent.

A la vue soudaine d'armes inconnues, ils se troublent & s'effraient ; mais Herminie les salue , les rassure , découvre ses beaux yeux & sa blonde chevelure ? ,, Heu-,, reux Bergers , leur dit-elle , continuez ,, vos jeux & vos ouvrages ; ces armes ne ,, sont point destinées à troubler vos tra-,, vaux ni vos chants.

,, O vieillard , ajoute-t-elle , comment au ,, milieu du vaste incendie qui dévore ces ,, contrées , êtes-vous en paix dans cet ,, asyle , sans craindre la guerre & ses fu-,, reurs ? " Il lui répond : ,, O mon fils ! ,, ma famille & mes troupeaux ont toujours ,, été à l'abri des injures & des outrages , & ,, le bruit des combats n'a point encore trou-,, blé notre retraite.

,, Peut-être le ciel propice, veille sur ,, l'humble innocence & la protége; peut- ,, être que semblable à la foudre qui épar- ,, gne les vallons & ne frappe que la cime ,, des montagnes, la fureur de ces étrangers ,, n'écrase que la tête altiere des Rois? no- ,, tre pauvreté vile & méprisée ne tente point ,, l'avidité du soldat.

,, Pauvreté vile & méprisée & cependant ,, si chere à mon cœur! je ne desire ni ,, les sceptres, ni les trésors; les soucis de ,, l'ambition ou de l'avarice n'habitent ,, point dans mon ame: une onde pure me dé- ,, saltere, & je ne crains point qu'une main ,, perfide y mêle des poisons: mes brebis, ,, mon jardin, fournissent à ma table ,, frugale des mêts qui ne me coûtent que ,, des soins.

,, Comme nos besoins, nos desirs sont ,, bornés: mes enfans gardent mon trou- ,, peau, & je ne dois rien à des mains ,, mercenaires. Les chevreaux qui bondissent ,, dans la plaine, les poissons qui se jouent ,, dans les ondes, les oiseaux qui étalent

„ au ſoleil leur ſuperbe plumage, voilà „ mes ſpectacles & mes plaiſirs.

„ Il fut un tems où ſéduit par les illu-„ ſions de la jeuneſſe, je connus d'autres „ deſirs : je dédaignai la houlette des ber-„ gers & je fuis loin des lieux qui m'avoient „ vu naître : je vécus à Memphis; je fus „ admis dans le palais des Rois : quoi-„ qu'intendant des jardins, je vis, je „ connus la Cour & ſes injuſtices.

„ Jouet long-tems d'une trompeuſe eſ-„ pérance, je ſouffris les rebuts & les dé-„ goûts : enfin mes beaux jours s'écoule-„ rent, & avec eux mon eſpoir & mon „ ambition : je pleurai les loiſirs de cette „ vie ſimple & paiſible; je ſoupirai après „ le repos que j'avois perdu; je dis enfin, „ adieu grandeur! adieu palais! & rendu „ à nos bois, j'y retrouvai la paix & le „ bonheur. „

Pendant qu'il parle, Herminie attentive recueille un diſcours dont la douceur l'enchante : la ſageſſe du vieillard pénetre ſon cœur & calme l'orage de ſes ſens. Enfin

après de longues réflexions, elle se détermine à s'arrêter dans cette solitude, au moins jusqu'à ce que la fortune favorise son retour.

,, O mortel trop heureux d'avoir connu ,, la disgrace, si le ciel ne t'envie point la ,, douce destinée dont tu jouis, aie pitié ,, de mes malheurs! reçois-moi dans ce ,, fortuné séjour; je veux y vivre avec ,, toi : peut-être sous ces ombrages mon ,, cœur se soulagera du poids mortel qui ,, l'accable ?

,, Si comme le stupide vulgaire, tu étois ,, avide de cet or, de ces pierreries qu'il ,, adore, tu pourrois avec moi satisfaire ,, tes desirs. ,, A ces mots des larmes s'échappent de ses yeux; elle raconte une partie de ses infortunes, & le berger attendri, mêle ses pleurs avec les siens.

Ensuite il la console & l'accueille avec la tendresse d'un pere, il la conduit sous sa chaumiere auprès d'une vieille épouse à qui le ciel fit un cœur comme le sien : la fille des Rois revêt de rustiques habits; un voile

voile groſſier couvre ſes cheveux ; mais ſon regard, ſon maintien, tout dit qu'elle n'eſt point une habitante des bois.

Ces vils habits n'éclipſent point ſon éclat, ſa fierté, ſa nobleſſe ; la majeſté brille encore ſur ſon front au milieu des plus humbles emplois : la houlette à la main, elle conduit les troupeaux & les ramene : ſa main exprime le ſuc de leurs mammelles & preſſe le laitage.

Souvent, pendant que ſes brebis couchées à l'ombre, évitent l'ardeur du ſoleil, elle grave des chiffres amoureux ſur l'écorce des lauriers & des hêtres ; elle y retrace l'hiſtoire & les malheurs de ſa flamme : en parcourant les traits que ſa main a formés, un torrent de larmes inonde ſes joues.

Elle dit en pleurant : » Arbres confidens » de mes peines, conſervez l'hiſtoire de » mes douleurs ! ſi jamais un fidele amant » vient repoſer ſous votre ombre, ſa pitié » s'éveillera à la vue de mes triſtes aven- » tures : il dira ſans doute : Ah, l'amour

» & la fortune payerent trop mal tant de » constance & de fidélité!

» Peut-être si le ciel daigne écouter les » prieres des mortels, peut-être l'insensible, » un jour, viendra dans ces bois ; il tour- » nera ses regards sur la tombe qui ren- » fermera ma froide & triste dépouille, & » il donnera enfin à mes malheurs quelques » soupirs & quelques larmes, hélas ! trop » tardives.

» Du moins, si je vécus infortunée, » quelque félicité suivra mon ombre : mes » cendres éteintes jouiront d'un bonheur » que je n'ai pu goûter. » Ainsi parloit cette amante égarée aux arbres insensibles & sourds. Deux ruisseaux de larmes couloient de ses yeux. Cependant Tancrede que le hasard conduit, va la chercher loin des lieux qui la cachent.

Les traces qu'il a suivies ont dirigé sa course dans la forêt : mais des ombres épaisses y répandent l'horreur & les ténebres ? il ne peut plus reconnoître les vestiges ; il s'abandonne à ses incertitudes ; toujours

ſon oreille attentive cherche à démêler, ou le bruit des armes, ou le bruit des chevaux.

Si le vent murmure à travers les feuilles, ſi quelque oiſeau, quelque bête ſauvage agitent les rameaux, il croit entendre ſon amante : il la cherche, & ſoupire après l'avoir cherchée en vain : il ſort enfin de la forêt : un bruit ſourd ſe fait entendre; la clarté de la lune le conduit par des routes inconnues vers les lieux d'où ces ſons ſemblent partir.

Il y arrive & voit du ſein d'un rocher jaillir une onde claire & limpide qui ſe précipite & roule avec un doux murmure ſur un lit bordé de gazon : en proie à ſa douleur, il s'arrête : il pouſſe des cris; l'écho ſeul répond à ſes cris. Enfin l'aurore ſe leve, & ſes rayons d'or & de pourpre embéliſſent la Nature.

Le malheureux Tancrede gémit; il accuſe le ciel qui refuſe à ſes vœux le bonheur dont il s'étoit flatté. Il jure de venger ſa maîtreſſe, ſi elle revient offenſée. Mais enfin

il se souvient qu'il touche au jour marqué pour son combat avec le Circassien : il veut retourner au camp, sans savoir quelle route peut l'y ramener.

Il part : pendant qu'il erre par des sentiers douteux, tout-à-coup un bruit frappe ses oreilles & s'accroit à chaque instant. Enfin du creux d'un vallon, il voit sortir un homme en courrier : sa main agite une mobile baguette, un cor est suspendu à son côté : quel chemin, lui dit Tancrede, conduit au camp des Chrétiens?

J'y vais, lui répond l'inconnu; les ordres de Bohémond me forcent de m'y rendre au plutôt. Tancrede abusé par son langage, le croit un envoyé de son oncle; il le suit, ils arrivent sur les bords d'un lac où dorment des eaux paresseuses qui environnent un château; le soleil alloit se plonger dans l'Océan, & la nuit commençoit à déployer ses voiles.

Le courrier donne du cor : soudain une porte s'abaisse; puisque tu es Chrétien, dit-il à Tancrede, tu pourras attendre en

ces lieux le retour de l'aurore ; il n'y a pas trois jours que le Comte de Cosense a conquis ce château sur les infidelles. Le Guerrier contemple cette place que la nature & l'art ont rendue imprenable.

Il soupçonne quelque secrette embûche ; mais accoutumé à braver les dangers & la mort, il n'exprime point ses craintes ; & son front toujours calme & serein ne trahit point ses inquiétudes. Par-tout où le guide le hasard ou son choix, il ne connoît de sauvegarde que sa valeur ; cependant forcé de combattre contre Argant, il voudroit ne pas tenter une nouvelle entreprise.

Il s'arrête un moment sur le bord où le pont s'incline, & ne suit point le guide infidele qui le presse & l'invite : cependant sur ce pont paroît un guerrier tout armé : son maintien respire l'audace & la fierté ; un fer est dans sa main ; l'injure & la menace sont dans sa bouche.

„ O toi que ton sort ou ton choix amene „ dans le séjour fatal d'Armide, tu songes „ en vain à m'échapper ! dépouille tes ar-

„ mes, présente à ses fers tes mains captives, entre dans ces murs & viens y subir „ son joug & ses loix : n'espere plus revoir „ le jour, si tu ne jures d'aller avec ses „ autres guerriers défier tout ce qui porte le „ nom de Chrétien. „

A ces mots, Tancrède fixe sur lui ses regards : il le reconnoît, à ses armes, à son langage. C'est le gascon Raimbaud qui partit avec Armide, qui, pour elle abjurant son culte, est devenu le défenseur d'une croyance qu'il avoit promis de détruire.

Une sainte indignation éclate sur le front du pieux héros : „ Vil apostat, s'écrie-t-il ! „ je suis ce Tancrède qui a ceint l'épée pour „ Jésus-Christ : j'ai toujours combattu sous „ ses drapeaux ; j'ai vaincu en son nom les „ mortels révoltés contre lui : je les vaincrai encore. Ce bras, ministre du courroux céleste, fut choisi pour te punir & le „ venger. „

A ce nom glorieux l'impie se trouble ; il pâlit : mais cachant encore sa frayeur : „ Malheureux, lui dit-il, tu viens chercher

„ la mort ! ici tu verras expirer ta force & „ ton courage, ſi mon bras ne ſe dément „ pas, aujourd'hui je trancherai ta tête al- „ tiere, & je l'enverrai ſanglante au Géné- „ ral des Chrétiens. „

Ainſi parle l'infidele : cependant la nuit avoit obſcurci le ciel ; mais tout-à-coup l'air eſt en feu, & le château eſt éclairé de mille flambeaux : Armide eſt aſſiſe dans la partie la plus élevée, & ſans être apperçue, elle voit tout, elle entend tout.

Cependant le héros prépare pour le combat ſes armes & ſon audace : à la vue de ſon ennemi qui s'avance à pied, lui-même abandonne ſon cheval. Raimbaud eſt couvert de ſon bouclier ; le caſque en tête, l'épée à la main, il eſt prêt à frapper : le Prince court ſur lui ; ſa voix eſt terrible, ſon regard eſt menaçant.

L'impie, caché ſous ſes armes, décrit de grands cercles, & de l'œil cherche un endroit qu'il puiſſe atteindre. Tancrède tout fatigué, tout languiſſant qu'il eſt, marche

droit à lui, le pouſſe & lui préſente à la fois l'éclair & la mort.

Toujours il dirige ſes coups au ſiége de la vie, toujours ſes coups partent avec la menace. L'agile Gaſcon fuit, revient, & ſe dérobe avec légéreté au fer qui le pourſuit : tantôt avec ſon bouclier, tantôt avec ſon épée, il cherche à tromper la fureur de ſon ennemi.

Mais il eſt moins prompt à ſe défendre que Tancrède à l'attaquer : déja ſon bouclier eſt briſé ; déja ſon caſque eſt percé & ſon armure enſanglantée : ſon fer n'a pu encore atteindre le héros ; il éprouve la crainte & les remords ; il eſt déchiré par l'amour, la honte & la vengeance.

Enfin, dans ſon déſeſpoir, il veut tenter les derniers efforts : il jette ſon bouclier ; ſaiſit des deux mains ſon épée encore altérée de ſang, fond ſur Tancrède, & lui décharge un coup furieux ſur la cuiſſe gauche.

Il lui en porte un ſecond ſur le front : le crâne en retentit ; le caſque n'eſt point percé,

mais le héros fléchit & chancelle : enflammé de colere, l'œil en feu, de ses regards étincelans il dévore son ennemi.

Le perfide ne peut plus soutenir ce terrible aspect ; il croit déja sentir le fer qui frémit dans ses entrailles ; il recule, & le coup va frapper une colonne qui s'éleve à l'extrémité du pont ; des étincelles volent en l'air & le cœur de l'apostat est glacé d'épouvante.

Il fuit, Tancrède le poursuit ; déja il l'atteint, & de ses pas presse ses pas ; mais tout-à-coup les flambeaux disparoissent ; les étoiles s'éteignent ; un lugubre voile s'étend sur la Nature, & le ciel désert n'a plus d'astres ni de clarté.

Au milieu de ces ombres & de cette nuit enchantée, le vainqueur ne suit plus, ne voit plus son ennemi ; il avance au hasard ses pas tremblans & mal assurés ; ils tombent sur le seuil d'une porte qui soudain roule & se referme sur lui : captif dans un noir cachot, les ténebres & l'horreur l'environnent.

Tel le poisson battu par les flots d'une

mer agitée fuit dans les eaux tranquilles & dormantes du lac de Côme ; mais cet asyle devient sa prison, & une barriere impénétrable s'oppose à son retour.

En vain d'une main vigoureuse le héros ébranle la porte, ses forces se consument en efforts inutiles ; cependant une voix lui crie : „ Prisonnier d'Armide, vainement tu tentes „ d'échapper à ses fers.

„ Ne crains point la mort : vivant au „ fond de ce tombeau, tu y verras couler „ une nuit éternelle. „ Il ne répond point ; il étouffe dans son cœur ses soupirs & ses peines ; mais en lui-même il accuse l'amour, le sort, son imprudence, & les artifices dont il est la victime : il se dit : „ Perdre la „ vue de ce soleil qui éclaire la Nature, ce „ n'est qu'un léger malheur.

„ Mais je te perds, ô soleil de ma vie ! je „ te perds, & peut-être jamais tes rayons ne „ ranimeront mes déplorables jours ! „ Le souvenir d'Argant vient encore redoubler ses ennuis : „ Ah ! malheureux, dit-il, j'ai „ violé mon devoir & mes sermens ? Ô

„ crime, ô honte éternelle ! j'ai mérité les „ mépris & les dédains d'un Sarrasin. „

Ainsi tour-à-tour l'amour & l'honneur le rongent & le déchirent : pendant qu'il se livre à sa douleur, l'audacieux Argant s'indigne de fouler encore la plume oiseuse. Son cœur farouche ennemi de la paix, est altéré de sang & affamé de gloire. Ses blessures saignent encore, mais déja il appelle l'aurore qui doit ramener le jour du combat.

La nuit qui la précéda, le cruel, à peine un moment ferme sa paupiere : le ciel est encore obscur, un foible rayon de lumiere n'a point encore doré le sommet de la montage ; déja il se leve? apporte-moi mes armes, crie-t-il, à son écuyer qui les tient toutes prêtes : ce ne sont point ses armes accoutumées ; celles-ci sont un présent superbe d'Aladin.

Il les regarde à peine & s'en revêt ; leur énorme poids ne fatigue point ses épaules : à son côté pend son antique & formidable épée : telle, dans les airs enflammés, brille une comete dont l'horrible & sanglante che-

velure détruit les états, amene les maladies, & par d'affreux présages épouvante les Rois.

Tel parut Argant sous ses armes étincelantes : ses yeux sinistres roulent ivres de sang & de colere ; l'horreur de la mort respire dans tout son maintien : la mort toute entiere respire sur son front : il n'est point d'ames, si fermes, si courageuses, que n'effraie un seul de ses regards : il tient dans sa main son épée nue ; avec des cris menaçans, il l'agite, il la secoue, & frappe les airs & les ombres.

,, Bientôt, dit-il, ce brigand Chrétien,
,, cet audacieux qui veut s'égaler à moi
,, tombera sous mes coups, & tout sanglant,
,, il roulera dans la poussiere : ses yeux
,, verront mon bras, en dépit de son Dieu,
,, lui arracher ses armes & ses dépouilles : sa
,, bouche mourante me conjurera de ne le
,, point faire servir de pâture au chiens, &
,, je repousserai sa priere. ,,

Tel un taureau en proie aux fureurs d'un amour jaloux mugit horriblement, & par ses mugissemens

mugiſſemens réveille ſon courage & ſa vengeance : il aiguiſe contre les troncs ſes cornes menaçantes ; il lutte contre les vents ; ſes pieds frappent la terre, & de loin il défie ſon rival à un combat ſanglant & mortel.

Tel & plus furieux encore Argant appelle le Héraut, & d'une voix entrecoupée : „ Va, „ dit-il, au camp des Chrétiens, annonce „ au vengeur du Chriſt le combat & la „ mort. „ Lui-même il monte à cheval, & précédé de ſon priſonnier il ſort de Solime, & d'un pas précipité il franchit les collines.

Cependant le cor réſonne & ſes ſons répandent au loin l'horreur & l'effroi : tel le bruit du tonnerre retentit dans le cœur des mortels. Déja les Princes Chrétiens ſont raſſemblés dans la tente du Général. Le héraut prononce le défi, nomme Tancrede & n'exclut perſonne.

Godefroi plein de trouble & d'incertitude, promene autour de lui des regards lents & prolongés : ſes yeux ni ſa penſée ne

rencontrent perſonne qui puiſſe fixer ſon choix : la fleur des guerriers a diſparu : on ignore le ſort de Tancrede ; Bohémond eſt éloigné : l'invincible héros qui a immolé le fier Norvégien , erre exilé loin du camp.

Les plus braves , les plus fameux guerriers , victimes de la perfide Armide , ont ſuivi ſes pas & ſont cachés dans le ſilence d'une profonde nuit : les autres moins vigoureux & moins intrépides ſe tiennent debout , la langue glacée & la honte ſur le front. La crainte fait taire l'honneur dans leur ame , & aucun n'oſe briguer une gloire que tant de périls environnent.

A ce ſilence , à cet aſpect , au ſigne trop certain de leur foibleſſe , Godefroi s'enflamme d'un généreux courroux ; ſoudain il ſe leve : ,, Ah , je ſeroistrop indigne de la vie , ,, s'écrie-t-il , ſi je refuſois de l'expoſer ,, aujourd'hui , ſi je ſouffrois que l'infidele ,, bravât impunément tous les Chrétiens & ,,inſultât à leur honte !

,, Aſſis & loin du danger, que tous nos ,, Guerriers ſoient les ſpectateurs oiſifs de

,, mon combat : allons, donnez-moi mes ,, armes ? ,, Soudain ſes armes lui ſont apportées ; mais le ſage Raymond qui dans un âge mûr a une prudence plus mûre, & dont la vigueur encore ne cede point à celle des Guerriers qui ſont préſens, Raymond s'avance.

,, Il ne ſera pas dit, Seigneur, qu'en ,, expoſant ta tête, tu expoſeras toute l'armée ; tu n'es point un ſoldat ; tu es ,, notre Général, & ta perte ſeroit la perte ,, commune ; c'eſt ſur toi qu'eſt fondé ,, l'empire des Chrétiens ; c'eſt par toi que ,, le joug des enfers doit être briſé ; le ,, ſceptre eſt dans tes mains pour diriger ,, notre courage, c'eſt à nous de manier le ,, fer & de montrer de l'audace.

,, Moi-même, quoique courbé ſous le ,, poids des ans, j'irai combattre le premier : que d'autres ſe dérobent aux dangers, moi je ne veux pas que la vieilleſſe ,, me ſerve d'excuſe : Ah, que ne ſuis-je ,, encore à la fleur de mes ans ! que n'ai-je ,, & votre jeuneſſe & vos forces, ô vous

,, que la crainte retient dans ces retranchemens, vous que la colere, la honte du moins ne peuvent animer contre ce barbare qui vous provoque & vous outrage !

,, Que ne ſuis-je encore tel que j'étois quand aux yeux de toute l'Allemagne, à la Cour de Conrad, je perçai, j'immolai le farouche Léopold ! la chûte de cet ennemi fut pour ma valeur un plus noble trophée, que ſi ſeul & ſans armes, un de nos Guerriers mettoit en fuite une troupe nombreuſe de ces vils Sarraſins.

,, Ah, ſi j'avois encore les mêmes forces, ſi mon ſang, comme alors, brûloit encore dans mes veines, j'aurois déja terraſſé l'orgueil de l'infidele ! mais tout vieux, tout débile que je ſuis, mon cœur n'eſt point encore glacé & ne connoît point l'épouvante ; je mourrai ſur le champ de bataille ; mais du moins le barbare ne triomphera point de ſa victoire. Allons, je vais m'armer ; ce jour ſera le plus illuſtre de mes jours. ,,

Ainſi parla le généreux vieillard ; ſon diſcours réveille dans tous les cœurs la valeur & l'audace : ces Guerriers, muets & timides, deviennent tout-à-coup ardens, impétueux ; tous acceptent le combat, tous briguent l'honneur d'être choiſis. Baudouin, Roger, Guelfe, les deux Guy, Etienne & Garnier y prétendent.

Ce Pyrrus dont l'heureuſe adreſſe valut à Bohémond la conquête d'Antioche, Evrard l'Ecoſſois, l'Irlandois Rodolphe, & Roſmond l'Anglois brûlent d'obtenir la préférence : vous ne le déſirez pas moins, Gildippe, Odoard, tendres amans, fideles époux.

Mais plus qu'eux tous le généreux vieillard fait éclater ſon courage & ſon audace : déja il eſt armé : ſon caſque ſeul lui manque encore : „ O vivante image de l'antique va„ leur, lui dit Godefroi, que nos Guer„ riers s'inſtruiſent à ton école & ſe forment „ par ton exemple ! c'eſt en toi, que bril„ lent dans tout leur éclat, les talens, „ la diſcipline & la valeur.

,, Ah, ſi j'avois dix jeunes Guerriers dont ,, la bravoure égalât la tienne, bientôt je ,, verrois tomber le trône de l'erreur ! bien- ,, tôt du couchant à l'aurore j'aurois ar- ,, boré l'enſeigne triomphante de la Croix. ,, Mais cede à ma priere, & réſerve ta ,, tête pour de plus nobles ſoins. Souffre ,, que le ſort nomme le Guerrier qui doit ,, combattre l'Infidele.

,, Ou plutôt ce ſera Dieu qui commande ,, à la fortune & à la deſtinée. ,, Mais Raymond toujours obſtiné, veut que ſon nom ſoit écrit parmi les autres noms : Godefroi les reçoit dans ſon caſque, les mêle & les ſecoue : le premier qui ſort eſt celui du Comte de Toulouſe.

A ce nom un cri de joie ſe fait entendre ; perſonne n'oſe blamer le ſort qui l'a nommé. Le vieillard montre ſur ſon front une vigueur nouvelle : la jeuneſſe en ſa fleur renaît ſur ſon viſage. Tel le ſerpent, orgueilleux de l'or dont il brille, étale au ſoleil les richeſſes d'une peau nouvelle & dreſſe dans les airs ſa ſuperbe tête. Bouillon ſur-tout

applaudit à ce choix, & annonce à Raymond l'honneur & la victoire.

Il détache son épée, & la présentant au vieillard : „ Voilà, dit-il, le fer que jadis „ le rebelle Saxon portoit dans les combats ; „ je la lui arrachai, je lui arrachai aussi „ sa coupable vie : toujours ce fer m'a „ donné la victoire ; prends-le : puisse-t-il „ n'être pas moins heureux dans tes mains ! „

Cependant l'audacieux Argant exhale son impatience par des menaces & des cris. „ O peuples indomptés, dit-il, fameux „ Héros de l'Europe, un homme seul vous „ défie ! qu'il vienne ce fier Tancrede s'il „ compte tant sur sa valeur ? Veut-il attendre, dans son lit, ces ombres qui ont „ déja protégé sa foiblesse ?

» S'il n'ose paroître, qu'un autre vienne » à sa place ? cavaliers, fantassins, venez » tous ensemble, puisque dans une armée si » nombreuse, il n'est pas un guerrier qui » ose se mesurer seul avec moi ! voilà le » tombeau où reposa le fils de Marie ? » Que n'avancez-vous ? que n'acquittez-vous

» vos vœux ? ce chemin y conduit. A quelle » autre entreprise réservez-vous votre cou» rage & vos forces ? »

Ainsi le Barbare outrageoit les Chrétiens : ses discours les aigrissent & les blessent ; mais Raymond plus irrité qu'eux tous, ne peut plus souffrir cet affront. Sa valeur devient farouche & s'allume du feu de la colere. Impétueux, il s'élance sur un coursier qui a la vîtesse de l'aigle dont il emprunte son nom.

Il naquit sur les bords du Tage : là quand le Printems ramene l'amour & les zéphirs, la cavalle pleine d'une fureur nouvelle, la bouche béante, reçoit l'haleine féconde des vents, conçoit & devient mere.

Sans doute *Aquilin* dut sa naissance à l'air le plus subtil & le plus léger : s'il court sur l'arêne, s'il bondit, s'il caracole, il n'imprime point la trace de ses pas. Monté sur ce coursier, le vieillard s'avance & leve au ciel ses regards.

„ O Dieu, s'écrie-t-il, ô toi qui dans la „ vallée de Thérébinthe, guidas, contre

„ l'impie Goliath un bras sans expérience ;
„ toi qui fis tomber ce fier destructeur
„ d'Israël sous la fronde d'un simple
„ berger, renouvelle, ô mon Dieu, cet exem-
„ ple ! abats l'infidele sous mes coups ! que
„ son orgueil expire sous la main d'un foible
„ vieillard comme celui du Philistin sous
„ celle d'un enfant ! „

Il dit, & sa priere s'éleve vers les célestes demeures sur les ailes de l'espérance : l'Eternel la reçoit, & dans sa milice immortelle, il choisit un Ange qui défendra Raymond, & l'arrachera vainqueur des mains de l'impie.

L'Ange qui fut commis pour veiller sur son berceau, & dont les soins dirigerent son enfance dans le chemin pénible de la vie, sera encore chargé de ses destins : appellé à ce noble emploi, il monte sur le rocher où reposent les armes de la Divinité.

Là se conserve cette lance qui fit périr le serpent : là les traits de la foudre, & ces traits invisibles qui portent aux nations la peste & les horribles fléaux : là est suspendu

ce trident redoutable, la terreur premiere des mortels, ce trident qui ébranle la terre jusques dans ses fondemens & renverse les cités.

Parmi ces armes, étincelle un bouclier du diamant le plus pur : vaste immense, il couvriroit tous les pays qui séparent l'Atlas du Caucase : c'est ce bouclier qui défend les Princes justes & les peuples vertueux : l'Ange le prend, & toujours invisible, il vole auprès de son cher Raymond.

Cependant les remparts sont couverts d'une foule d'avides spectateurs : le Tyran envoie Clorinde avec sa troupe se poster sur le penchant de la colline : de l'autre côté s'avancent des Chrétiens en ordre de bataille : au milieu le terrein libre offre aux combattans une vaste arêne.

Argant regarde & ne voit point Tancrede : mais un Guerrier inconnu se présente à sa vue. „ Grâces à ton destin, lui dit le Com-„ te, celui que tu cherches est allé dans „ d'autres lieux : mais ne triomphe pas en-„ core ; tu me vois prêt à te combattre : je

„ puis le remplacer, je puis être le troisieme „ qui se mesure avec toi. „

Le superbe en sourit : „ Que fait donc „ Tancrede, lui dit-il ? quel objet l'arrête ? „ Il bravoit le ciel & aujourd'hui toute sa „ confiance est dans la fuite : qu'il se cache „ au centre de la terre, dans l'abîme des „ eaux, il n'est point d'asyle qui puisse le „ sauver de mes coups. — Tu mens, répliqua Raymond, quand tu dis qu'un Héros tel que Tancrede fuit devant toi ! jamais ta valeur n'égala la sienne. „

Le Circassien frémit de colere : „ Viens, „ s'écrie-t-il, je t'accepte à sa place : bientôt on verra comme tu soutiendras la „ folle témérité de tes discours. " Tous deux s'avancent & dirigent contre le casque l'un & l'autre leurs redoutables lances. Raymond atteint l'infidele, mais le coup qu'il lui porte ne peut l'ébranler.

Le fier Argant pour la premiere fois voit tromper ses efforts & frappe envain : l'invisible bras détourne ses coups loin du pieux Guerrier qu'il défend. Le barbare mord ses

levres de fureur, vomit des blaſphêmes, briſe ſa lance, prend ſon épée & fond ſur ſon ennemi.

Son courſier ſe précipite la tête baiſſée; Raymond ſe dérobe au choc, ſe jette ſur la droite & frappe Argant au front. L'Epyptien revient; le Comte l'évite encore: cependant ſon caſque eſt atteint; mais le caſque plus dur que le diamant eſt toujours impénétrable.

Enfin le cruel Circaſſien le ſerre & veut s'attacher à lui: Raymond qui craint de plier ſous cet énorme fardeau, cede, puis revient à la charge, s'éloigne, ſe rapproche, ſemble avoir des ailes: ſon courſier ſouple & docile, d'un pas toujours sûr, obéit à la main qui le guide.

Tel un Général qui aſſiége une tour environnée d'un marais, ou placée ſur le ſommet d'une montagne, tente tous les accès, emploie tous les ſtratagêmes; tel Raymond, recule, avance, décrit mille cercles & mille détours. La cuiraſſe & le caſque du Sarraſin réſiſtent à ſes efforts; il

cherche

cherche des endroits plus foibles & qui puiſſent livrer un paſſage à ſon épée.

Déja l'armure d'Argant eſt percée de pluſieurs coups ; déja elle eſt teinte de ſang : la ſienne eſt encore toute entiere & ſon cimier n'eſt pas même entamé. Envain la rage du Sarraſin s'allume, envain il frappe, ſon courroux ſe perd en efforts inutiles : mais toujours infatigable, il redouble & devient plus terrible.

Enfin, après mille coups, il en porte un qui va tomber à plomb ſur le Comte : ſon courſier tout agile qu'il eſt, ne pourroit le ſauver du trépas ; mais le bras inviſible eſt toujours étendu ſur lui, & les efforts du Sarraſin expirent ſur le céleſte bouclier.

L'épée ſe briſe & vole en éclats : Argant qui les voit, en croit à peine ſes yeux : interdit, il regarde ſa main déſarmée & s'étonne de la réſiſtance qu'il éprouve.

C'eſt ſur le bouclier de Raymond qu'il croit avoir briſé ſon épée : Raymond le croit comme lui ; il ignore toujours le ſecours que le ciel lui prête : mais à la vue d'un ennemi

ſans armes, le Héros s'arrête & dédaigne une lâche victoire & des dépouilles qu'il peut enlever ſans péril.

Il alloit dire au Sarraſin : Prends une autre épée; mais tout-à-coup il ſonge que dans ſes mains eſt l'honneur des Chrétiens, que ſa honte ſera la leur : il ne veut point une indigne victoire, mais il ne veut point haſarder la gloire commune. Pendant qu'il balance, Argant lui lance la poignée de ſon épée.

Lui-même il pouſſe ſon courſier & veut corps à corps lutter contre Raymond. Le Héros eſt atteint à la joue, mais ſans ſe troubler, il ſe dérobe au bras vigoureux qui va le ſaiſir & bleſſe cette main qui ſemblable à la ſerre du vautour alloit s'attacher à ſa proie.

Il va, revient, s'avance, ſe replie, & toujours porte au Sarraſin les plus terribles coups : il réunit contre lui toute ſa force, toute ſon adreſſe, tout ce que peut & le dépit & la colere. Le ciel & la fortune ſecondent ſes efforts.

Argant, couvert de son armure, soutenu par son propre poids, résiste immobile & toujours intrépide à ses attaques. Tel, au milieu d'une mer orageuse, sans gouvernail, sans voiles & sans mât, un vaisseau lutte contre les flots; ses flancs formés du chêne le plus dur, bravent encore la fureur de l'onde, & défendent les matelots du désespoir & de la mort.

Argant, tu périssois quand Belzébuth vint t'arracher au trépas. Au sein d'une nuée, Belzébuth compose un fantôme à figure humaine; il lui donne les traits & les armes de l'altiere Clorinde; il lui donne & sa voix & son geste & son port.

Le fantôme s'approche d'Oradin qui excelle à lancer des fleches: ,, O fameux Oradin, lui dit-il, ô toi dont la fleche docile ,, va frapper le but que lui marque ton œil, ,, quel malheur, si ce héros, le rempart de ,, la Palestine, périssoit dans ce combat, si ,, son ennemi, chargé de ses dépouilles, retournoit triomphant & tranquille dans son ,, camp!

,, Fais briller ton adreſſe ; abreuve tes ,, fleches dans le ſang du Brigand François ; ,, cet exploit te comblera de gloire, & la ,, reconnoiſſance de ton maître t'aſſure un ,, prix égal à ton mérite. ,, Il dit, & ſéduit par ſes promeſſes, Oradin prend dans ſon carquois une fleche meurtriere & bande ſon arc.

La corde frémit, le trait vole en ſifflant dans les airs, perce la cuiraſſe de Raymond, & s'arrête à ſa peau qu'il effleure. Le céleſte Guerrier affoiblit le coup, & ne permit pas qu'il fît une bleſſure plus profonde.

Le Comte arrache la fleche ; il voit jaillir ſon ſang : d'un ton menaçant & plein d'indignation, il reproche au Sarraſin la foi violée. Godefroi, qui toujours a les yeux attachés ſur Raymond, voit la perfidie ; il croit que la bleſſure eſt mortelle ; il ſoupire, & ſon cœur eſt glacé d'effroi.

De l'œil & de la voix il excite ſes Guerriers à le venger. Soudain les viſieres s'abaiſſent, les lances ſont en arrêt, & les courſiers ſe précipitent : en un inſtant Chrétiens,

Sarrafins, tout s'ébranle. La plaine difparoît fous le tourbillon de pouffiere qui la couvre, & s'éleve jufqu'au ciel.

L'air retentit du bruit des cafques, des boucliers qui fe heurtent & des lances qui fe brifent; les chevaux, les cavaliers tombent renverfés & confondus; tout eft couvert de morts & de mourans; on n'entend que des cris, des gémiffemens, des foupirs; le carnage s'échauffe; on fe mêle, on fe preffe, on s'abat, on s'égorge.

Argant dégagé de fon ennemi, s'élance au milieu de la foule, arrache à un guerrier une maffue de fer, rompt les Chrétiens, les renverfe, les foule aux pieds, & s'ouvre un large chemin : il ne cherche que Raymond; il tourne contre lui feul & fon fer & fa colere & fa fureur. Tel qu'un lion affamé, il femble vouloir le dévorer.

Mais nombre de Chrétiens l'environnent & arrêtent fes pas & fa vengeance. Orman, Roger de Bernaville, les deux Guy, les Gerard, le ferrent & l'attaquent. Rien ne rallentit fes coups; il devient plus furieux

par la réſiſtance qu'il éprouve : telle la flamme captive s'échappe de ſa priſon, & plus terrible, porte au loin la deſtruction & la ruine.

Orman expire ; un des Guy eſt bleſſé : Roger tombe avec les morts, foible & languiſſant. Mais la foule ſe preſſe ; un cercle épais & menaçant d'hommes & d'armes environne le Sarraſin : ſeul, il ſoutient tout l'effort des Chrétiens ; ſeul, il balance la deſtinée. Cependant Bouillon appelle ſon frere : ,, Marche, lui dit-il, avec ta troupe. ,, Porte-toi ſur la gauche où le combat ,, eſt plus furieux & enveloppe l'ennemi ». Baudouin s'avance ; le mol Aſiatique ne peut ſoutenir le choc des Chrétiens ; il cede, il plie ; les rangs ſont rompus, les chevaux, les cavaliers, les drapeaux, tout tombe, tout eſt renverſé.

La droite eſt entraînée dans la déroute : Argant ſeul réſiſte ; pendant qu'à ſes côtés tout fuit, tout ſe précipite, ſeul, il s'arrête & montre aux Chrétiens un front menaçant. Tel & moins terrible encore ſeroit un Géant

qui, avec cent mains & cent bras, frapperoit de cinquante épées & se couvriroit de cinquante boucliers.

Il soutient & le choc des chevaux & le choc des guerriers : seul, il lutte contre toute une armée ; ses armes sont brisées ; son corps est déchiré ; son sang coule avec sa sueur ; il semble ne pas s'en appercevoir : mais les infideles l'environnent, le pressent & l'entraînent dans leur fuite.

Il cede au torrent ; mais des regards & de la voix il défie encore l'ennemi : la terreur respire dans ses yeux ; la menace est dans sa bouche ; il cherche en vain à retenir cette troupe fugitive.

Son courage, ses efforts, ne peuvent ni l'arrêter, ni la rallier : leur crainte ne connoît plus le frein de la discipline ; ils n'écoutent ni les prieres, ni les ordres. Cependant Bouillon qui voit la fortune propice à ses desseins, suit le cours de sa victoire, & envoie de nouveaux secours aux vainqueurs.

Si le ciel n'en eût autrement décidé, ce jour alloit être pour les Chrétiens un jour

de triomphe & le terme de leurs travaux: mais la troupe infernale qui voit dans ce combat chanceler son empire, rassemble tout-à-coup les nuages & déchaîne les tempêtes.

Un voile ténébreux dérobe aux yeux des mortels le soleil & sa clarté : une sombre horreur couvre le ciel que sillonnent les éclairs : la foudre gronde, la grêle tombe, ravage les prairies, inonde les plaines : les arbres sont brisés ; le fougueux ouragan ébranle & les chênes & les rochers & les collines.

La pluie & le vent, la grêle & les éclairs frappent tout-à-la-fois contre les Chrétiens. Une fatale terreur étonne leur audace & les arrête : quelques-uns se rallient autour de leurs drapeaux ; mais Clorinde qui voit leur désordre & leur trouble, saisit le moment favorable, & pousse son coursier.

„ Amis, s'écrie-t-elle, le ciel combat „ pour nous ; il venge nos droits : sa co„ lere nous épargne & ne frappe que sur „ nos ennemis. Déja tremblans, déja vain-

„ cus, il leur enleve & le jour & leurs „ armes. Allons, marchons où le destin „ nous conduit. „

Ainsi elle anime ses guerriers & se précipite sur les Chrétiens ; elle rit de leurs efforts impuissans, les abat & les accable ; Argant revient lui-même & reporte à ses vainqueurs les alarmes & la mort. Ils abandonnent le champ de bataille & tournent le dos à la tempête & à l'ennemi.

Fugitifs, poursuivis, & par l'enfer & par les mortels, leur sang coule & se mêle avec les ruisseaux dont la plaine est inondée. Dans la foule obscure des morts & des mourans, Pyrrus & le brave Rodolphe tombent sans vie, l'un de la main de Clorinde & l'autre sous les coups d'Argant.

Ainsi fuyoient les Chrétiens : les Démons & les Infidelles ne cessent de les poursuivre ; Godefroi seul oppose aux armes & à la tempête un front intrépide ; il gourmande ses chefs & placé à l'entrée du camp, il rassemble ses troupes éperdues.

Deux fois il pousse son coursier contre le

cruel Argant & l'arrête deux fois : deux fois l'épée à la main il enfonce les bataillons ennemis les plus épais. Enfin lui-même avec les ſiens, il ſe retire à l'abri des retranchemens & abandonne la victoire. Les Sarraſins regagnent la ville, & les Chrétiens, fatigués, abattus, ſe renferment dans leur camp.

Ils n'y trouvent pas encore un aſyle contre la tempête : toujours, & l'orage & les ténebres les pourſuivent. L'eau pénetre dans les tentes ; le vent les déchire, les arrache & les diſperſe. Les cris, les vents, le tonnerre & la pluie, par un horrible accord, épouvantent la Nature.





CHANT VIII.

LE tonnerre ne grondoit plus ; l'orage avoit cessé & les vents retenoient leurs bruyantes haleines : l'aurore au front de roses, aux pieds d'or sortoit de son céleste palais. Mais les cruels moteurs des tempêtes ne suspendoient point encore le cours de leurs noirs projets : Astaroth l'un d'eux adresse ce discours à la discorde sa sœur.

,, Tu vois ce Guerrier qui a échappé au ,, bras vengeur du héros qui soutient notre ,, Empire : nous ne pouvons plus arrêter ses ,, pas ; il va raconter aux Latins la triste ,, destinée de son généreux maître & de ses ,, compagnons ; il leur révélera des secrets ,, importans, qui peut-être les forceront à ,, rappeler le fils de Berthold.

,, Tu sais combien ce retour nous seroit ,, funeste ; combien il nous importe de le ,, prévenir, ou par la force, ou par l'adresse. ,, Descends parmi les Chrétiens ; fais tour-

,, ner contre eux-mêmes tout ce que ce ,, guerrier leur dira pour leur avantage : ,, répands tes fureurs, verse tes poisons, ,, dans le cœur du Latin, de l'Helvétien & ,, de l'Anglois; excite le tumulte & la vengeance : porte dans tout le camp le désordre & la confusion.

,, Cet exploit est digne de toi : tu l'as ,, promis à notre Monarque. » Il dit; & le monstre aussi-tôt vole à cette sinistre entreprise. Cependant le Guerrier arrive au camp des Chrétiens : ,, De grace, leur dit-il, ,, conduisez-moi à votre Général. »

Une foule curieuse de l'entendre accompagne ses pas : il s'incline avec respect & veut baiser cette main redoutée qui fait trembler l'Asie » Héros invincible, dit-il, ,, dont la renommée ne connoît de bornes ,, que l'Océan & les étoiles, je voudrois ,, t'apporter de plus heureuses nouvelles. » A ces mots il soupire : ensuite il ajoute :

,, Suénon, le fils unique du monarque ,, Danois, la gloire & l'appui de sa vieillesse, ,, brûloit de venir sous tes drapeaux s'as-

,, socier

„ focier aux guerriers qui, par tes confeils,
„ ceignirent l'épée pour venger Jefus-Chrift :
„ la crainte des dangers, des fatigues, la
„ vue du trône qui lui étoit deftiné, fa
„ tendreffe pour un pere accablé d'années,
„ rien ne put éteindre, dans ce cœur géné-
„ reux, le zele qui l'enflammoit.

„ Il vouloit fous, un maître fi renommé,
„ apprendre l'art dur & pénible de la guerre;
„ fon ame s'indignoit de fon obfcurité; la
„ gloire de Renaud, qui tout jeune encore
„ égaloit les plus fameux guerriers, le rem-
„ pliffoit de honte & d émulation. Mais
„ plus que tout autre fentiment, le defir
„ d'une gloire immortelle & célefte em-
„ brâfoit fon courage.

„ Impatient, il fe met à la tête d'une
„ troupe d'audacieux guerriers, prend le
„ chemin de la Thrace & marche vers Byfan-
„ ce : là, l'Empereur grec l'accueille dans
„ fon palais; là il reçoit de ta part un cour-
„ rier qui lui raconte, & la prife d'An-
„ tioche, & la honte de la Perfe qui toute

„ entiere sembloit s'être armée pour la re-
„ prendre.

„ Il lui parle de toi, de tes héros,
„ il lui parle de Renaud, lui dit, & la
„ fuite généreuse de ce jeune guerrier, &
„ les exploits qui, parmi vous, ont signalé
„ son courage.

„ Il ajoute enfin, que déja vous êtes aux
„ portes de Solimè, prêts à foudroyer ses
„ murailles : il l'invite à venir au moins
„ partager votre derniere victoire. Ce dis-
„ discours embrâse son jeune courage ; une
„ heure lui paroît un siecle : il brûle de
„ combattre les Sarrasins & de tremper ses
„ mains dans leur sang.

„ Il semble que votre valeur soit un re-
„ proche de sa lâcheté : dévoré par la hon-
„ te, il résiste aux conseils, il est sourd à
„ la priere. Le seul danger qu'il craigne,
„ c'est de ne pas partager tes dangers & ta
„ gloire ; il n'en connoît, il n'en conçoit
„ point d'autre.

„ Lui-même il précipite son sort, à
„ peine, dans l'ardeur qui le presse, il at-

,, tend, pour partir les premiers rayons de ,, l'aurore : le chemin le plus court est celui ,, qu'il préfere. Il ne cherche à éviter, ni ,, les passages difficiles, ni les contrées qu'habitent nos cruels ennemis : nous suivons ,, en aveugles le chef qui nous guide.

,, Ici la faim nous assiége ; plus loin la ,, nature nous oppose des barrieres : par-tout ,, il faut combattre ; mais nous triomphons ,, de tous les obstacles. Nous immolons, ,, nous dispersons nos ennemis. Rassurés par ,, nos victoires, enorgueillis par nos succès, ,, nous touchions enfin aux frontieres de la ,, Palestine.

,, Là nos coureurs nous annoncent qu'ils ,, ont entendu le bruit des armes, qu'ils ,, ont vu flotter des enseignes, que tout leur ,, fait craindre l'approche d'une formidable ,, armée. L'intrépide Suénon toujours inébranlable dans ses desseins, ne change, ,, ni de couleur, ni de ton : d'un œil calme ,, & serein, il voit la pâleur sur le front ,, de ses guerriers.

,, Compagnons, s'écrie-t-il, ce jour nous

,, donnera, ou la palme de la victoire, ou ,, la palme du martyre. J'espere la premiere ; ,, je ne desire pas moins la seconde qui, avec ,, plus de mérite, nous promet encore plus ,, de gloire. Un jour ce camp sera un temple ,, consacré à notre mémoire, & les races futures y viendront révérer nos tombeaux, ou contempler nos trophées.

,, Il dit, & place des sentinelles, distribue les emplois & les travaux, & ordonne ,, que tous se couchent armés. Lui-même ,, ne quitte, ni son casque, ni sa cuirasse. ,, Au milieu de la nuit, au moment où tout ,, repose dans le silence, tout-à-coup d'affreux hurlemens troublent les airs & font ,, trembler la terre.

,, On crie, aux armes ! Suénon le premier ,, vole à la tête du camp : l'audace étincelle dans ses yeux, son visage est en feu. ,, On nous attaque ; un cordon épais nous ,, serre & nous environne : une forêt de lances & d'épées nous enveloppe ; une nuée ,, de fleches s'épanche sur nos têtes.

,, Dans ce choc inégal, chacun de nous a

,, vingt ennemis à combattre : plusieurs sont ,, frappés, plusieurs expirent dans les téne- ,, bres par des coups inconnus. Mais le ,, nombre des morts, le nombre des blessés ,, est caché dans les ombres , & la nuit ,, couvre nos malheurs & nos exploits.

,, Cependant Suénon se fait par-tout re- ,, connoître à la vigueur de son bras, à la ,, pésanteur de ses coups : des ruisseaux de ,, sang coulent autour de lui ; des cadavres ,, entassés lui font un rempart : de quelque ,, côté qu'il tourne ses pas , il porte la ,, terreur dans ses yeux & la mort dans sa ,, main.

,, Nous combattons jusqu'à ce que l'au- ,, rore vienne éclairer le ciel de ses pre- ,, miers rayons : en dissipant les horreurs de ,, la nuit, sa clarté nous révele les horreurs ,, de la mort. Ce jour si désiré ne présente ,, à nos yeux qu'un spectacle de terreur & ,, de pitié. Tout notre camp est jonché de ,, cadavres & couvert de nos débris.

,, Nous étions deux mille ; à peine nous ,, restons cent. A la vue de tant de sang ré-

,, pandu, de tant de morts entaſſés, je ne
,, ſais ſi le cœur du héros ſe troubla, mais
,, ſon front n'en fut point altéré. Compa-
,, gnons, nous dit-il en élevant la voix,
,, ſuivons ces généreux Guerriers, marchons
,, comme eux au bonheur & à la gloire par
,, la route que leur ſang nous a tracée.

,, Il dit, & ſouriant à la mort qui s'ap-
,, proche, il oppoſe au torrent débordé ſur
,, lui, une conſtance & un courage intré-
,, pides; il n'eſt point d'armure, fût-elle de
,, l'acier, du diamant le plus impénétrable,
,, qui puiſſe réſiſter aux coups que frappe
,, ſon bras. Bientôt tout ſon corps n'eſt plus
,, qu'une plaie.

,, Cadavre indompté, ce n'eſt plus la vie,
,, c'eſt la valeur ſeule qui le ſoutient & l'a-
,, nime encore. Sans ſe ralentir, il rend
,, coup pour coup; plus il eſt bleſſé, plus il
,, devient terrible. Enfin un guerrier à l'œil
,, farouche, au maintien formidable, fond
,, ſur lui avec fureur; & ſecondé d'une
,, foule des ſiens, après un combat long &
,, opiniâtre, il renverſe le héros.

,, Il tombe ce Prince généreux, il tombe, ,, & ne laiſſe après lui perſonne pour le ,, venger. O ſang noblement répandu, ô ,, reſtes déplorables du meilleur des maîtres, ,, vous m'êtes témoins que je ne fus point ,, avare de ma vie! je bravai le fer, j'af- ,, frontai tous les dangers, & ſi le ciel eût ,, marqué là le terme de mes jours, je mé- ,, riterai d'obtenir le trépas.

,, Au milieu de tous mes compagnons ,, morts, ſeul, je tombai encore vivant, ,, mais ſans ſentiment & ſans connoiſſance: ,, un noir bandeau s'épaiſſit ſur mes yeux; ,, mes ſens s'aſſoupirent; mes paupieres ſe ,, rouvrirent enfin; il me ſembla qu'il étoit ,, nuit: à mes regards incertains s'offrit ,, une lueur foible & tremblante.

,, Je n'avois pas encore la force de diſ- ,, tinguer les objets; j'étois en cet état qui ,, eſt entre la veille & le ſommeil: mes yeux ,, s'ouvroient & ſe fermoient tour-à-tour; ,, mes bleſſures qu'irritoient la fraîcheur de ,, la nuit, & l'humidité de la terre ſur la- ,, quelle j'étois couché, m'avertiſſoient de

,, mon exiſtence, par le ſentiment cruel de ,, la douleur.

,, Cependant cette lueur s'avance; j'en- ,, tends un foible murmure qui s'approche ,, & s'arrête auprès de moi. Je ſouleve, avec ,, peine, ma débile paupiere : je vois deux ,, hommes couverts d'une longue robe & ,, un flambeau à la main. L'un d'eux me ,, dit : O mon fils, eſpere en Dieu dont ,, le bras ſoutient la vertu, & dont la grace ,, prévient nos prieres.

,, Il étend ſa main pour me bénit, & ,, d'un air recueilli, prononce, à demi- ,, voix, des mots que j'entendis peu, que ,, je compris encore moins. Leve-toi, ajou- ,, ta-t-il; ſoudain je me leve plein de force ,, & d'allégreſſe : je ne ſens plus mes bleſ- ,, ſures : il ſemble qu'une vigueur nouvelle ,, circula dans mes membres.

,, Interdit je les regarde : mon ame éton- ,, née ne peut en croire mes yeux : homme ,, de peu de foi, me dit le vieillard, tu ,, doutes encore? où s'égarent tes penſées? ,, ce ne ſont point des fantômes que tu

,, vois : nous sommes des serviteurs de Jé-
,, sus-Christ : pour le suivre, nous avons
,, fui un monde séducteur & ses vains at-
,, traits : ici loin des humains, nous vivons
,, dans un désert sauvage.

,, Ce Dieu qui regne sur l'Univers, &
,, qui peut opérer les plus grands miracles,
,, ne dédaigne pas les plus vils instrumens,
,, m'a choisi pour sauver tes jours : ils ne
,, veut point qu'on laisse privé des hon-
,, neurs suprêmes ce corps où habita une si
,, belle ame, & qui doit, immortel & glo-
,, rieux, se réunir un jour avec elle.

,, Suénon aura un tombeau digne de sa
,, valeur : les races futures viendront y of-
,, frir leurs hommages & leurs vœux. Leve
,, les yeux vers le ciel ; regarde cette étoile
,, qui brille comme le soleil : ses rayons
,, vont te conduire au lieu où repose le
,, corps de ton maître.

,, Soudain de cet astre lumineux, ou
,, plutôt de ce soleil descend un rayon, qui
,, semblable à une ligne d'or, se prolonge
,, jusques sur le corps du Héros : l'éclat de sa

„ lumiere couvre ſes bleſſures. Dans ces „ reſtes, ſanglans, défigurés, je reconnois mon maître.

„ Il n'étoit point couché le viſage contre „ terre, mais tourné vers le ciel, où „ avoient aſpiré tous ſes deſirs : ſa main „ droite fermée preſſoit encore ſon épée, „ & ſembloit prête à frapper. La gauche „ poſée ſur ſa poitrine, paroiſſoit implorer „ la clémence céleſte.

„ De mes larmes, j'arroſe ſes bleſſures „ & j'épanche une douleur que rien ne peut „ affoiblir. Le vieillard lui ouvre la main „ droite & prend ſon épée : ce fer, me dit-„ il, qui aujourd'hui a verſé tant de ſang & „ qui en eſt encore tout trempé, eſt comme „ tu ſais, un ouvrage achevé ; il n'en eſt „ point de plus parfait dans l'Univers.

„ Le ciel ne veut pas qu'il reſte inutile ; „ il faut que de la main d'un Héros, il paſſe „ dans une main auſſi vaillante, qui le manie avec autant de force & d'adreſſe, „ mais qui le conſerve plus long-tems & qui „ le faſſe ſervir à venger ſon premier maître.

» Soliman a immolé Suénon ; l'épée de » Suénon doit immoler Soliman. Prens-» la ; va ſous les murs de Jéruſalem, dans » le camp des Chrétiens : ne crains point » que de nouveaux obſtacles arrêtent tes pas » dans les pays que tu vas parcourir ; le » bras qui te conduit abaiſſera devant toi » les barrieres qui pourroient fermer ton » paſſage.

» Le ciel veut que cette voix qu'il t'a » conſervée publie la piété, la valeur & » l'audace de ton généreux maître : il veut » que ſon exemple donne à la religion de » nouveaux vengeurs, & qu'après pluſieurs » luſtres écoulés, il enflamme encore les » Héros futurs.

» Je dois te faire connoître celui qui hé-» ritera de cette épée : c'eſt le jeune Renaud, » ce guerrier à qui tout cede la palme de » la valeur : tu la lui remettras, tu lui » diras que le Ciel & l'Univers n'attendent » que de lui ſeul la vengeance due à Sué-» non. Pendant que j'écoute en ſilence, » un nouveau miracle attire mes regards.

» Je vois s'élever un ſuperbe tombeau qui » embraſſe le corps du Héros & ſe referme » ſur lui. Une main inviſible y trace ſon » nom, ſes exploits & ſes vertus : je con- » temple, & le monument, & l'inſcrip- » tion : mes yeux ne peuvent s'en détacher.

» Dans ce tombeau, dit le vieillard, le » corps de ton maître repoſera auprès de » ſes fideles amis, pendant qu'heureuſes, au » ſein de la Divinité, leurs ames s'enivre- » ront d'un amour immortel. Tes pleurs ont » payé à leurs cendres le tribut qui leur étoit » dû ; il eſt tems que tu goûtes quelque » repos. Ma retraite ſera ton aſyle, juſqu'à » ce que l'aurore vienne te réveiller pour » reprendre ton voyage.

» Il dit, & me conduit, tantôt par des » hauteurs, tantôt par des vallons : je me » traîne avec peine ſur ſes pas : enfin nous » arrivons à l'entrée d'une caverne creuſée » dans un rocher ſauvage : c'eſt-là que tran- » quille avec ſon diſciple, il vit au milieu » des monſtres des forêts : armé de ſa ſeule

» innocence,

» innocence, il n'a beſoin ni de cuiraſſe,
» ni de bouclier pour ſe défendre.

,, Il m'offre un champêtre repas ; un lit ,, dur reçoit mes membres fatigués & répare ,, mes forces ; mais dès que l'aurore allume ,, ſes premiers feux, les deux ſolitaires ſe ,, levent ; tous trois enſemble, nous offrons ,, à l'Eternel nos hommages & nos prieres. ,, Le vieillard reçoit mes adieux, & je ,, marche où me guident ſes conſeils.

Il ſe tait à ces mots : ,, Généreux guerrier, ,, lui répond Bouillon, tu nous apportes ,, une cruelle & douloureuſe nouvelle ; elle ,, a droit de troubler nos cœurs & demande ,, nos larmes. Un moment nous a donc en- ,, levé tant d'intrépides héros & de fidelles ,, amis ? un coin ignoré de la terre poſſede ,, leurs dépouilles ; & tel qu'un éclair, ton ,, Prince n'a brillé que pour diſparoître.

,, Mais quoi ! leur mort fait leur bon- ,, heur. Des tréſors, des conquêtes ne valent ,, pas une chûte ſi belle : jamais l'antique ,, capitole ne vit de ſi nobles lauriers. Aſſis ,, au haut de l'empirée, dans le temple de

,, la gloire, une couronne immortelle eſt ,, le prix de leurs travaux. Là, ils mon- ,, trent leurs bleſſures & triomphent de leur ,, défaite.

,, Mais toi qui leur ſurvis, toi qui ſur ,, ce théatre d'éternels combats, dois eſ- ,, ſuyer encore les dangers & les fatigues, ,, jouis de leur triomphe, éclaircis ce front ,, chargé d'ennuis & de douleurs ! tu de- ,, mandes le fils de Berthold ; il erre loin ,, de nous ; je te conſeille d'attendre que ,, nous en ayons des nouvelles sûres avant ,, que de te réſoudre à l'aller chercher. ,,

Ces diſcours réveillent, dans tous les cœurs, la tendreſſe pour Renaud : ,, Hélas, ,, ſe diſoit-on, ce jeune héros erre au ,, milieu des peuples infideles ! ,, Il n'eſt perſonne qui ne raconte au Danois quel-qu'une de ſes grandes actions. On déploie, à ſes yeux étonnés, le tiſſu merveilleux de ſa vie.

Son ſouvenir avoit attendri tous les cœurs : tout-à-coup arrive une troupe de guerriers que l'appât du butin a conduits

dans la plaine, & qui ramenent des troupeaux qu'ils ont enlevés à l'ennemi.

Ils rapportent les signes trop sensibles d'un funeste malheur : c'est l'armure de Renaud sanglante & déchirée. Aussi-tôt mille bruits différens, tous également incertains, circulent dans le camp. Au nom de ce guerrier, la foule éplorée, court, s'empresse & demande à voir ses armes.

On les contemple, on reconnoît trop bien cette énorme cuirasse, ce casque étincelant, cet oiseau qui porte la foudre & dont les regards fixent le soleil : jadis on les voyoit toujours dans le chemin de l'honneur & de la gloire ; aujourd'hui, brisées, couvertes de sang, elles roulent dans la poussiere, & ce spectacle fait naître dans tous les cœurs, des sentimens de colere & de pitié.

Pendant qu'on murmure, pendant que chacun donne à la mort du héros une cause différente, Bouillon appelle Aliprand, le chef des guerriers qui ont rapporté cette armure. Aliprand a la valeur d'un Che-

valier, & la franchise d'un Soldat : ,, Dis-
,, moi où tu as pris ces armes ? Bonheur
,, ou malheur, ne me cache rien.

,, A deux journées du camp, répond le
,, guerrier, vers les confins de Gaza, est
,, un vallon détourné que des côteaux
,, ceignent de toutes parts ; du sommet de
,, ces côteaux, descend un ruisseau qui
,, serpente sur un lit bordé de gazon &
,, ombragé par des arbres : jamais poste
,, ne fut plus favorable pour une embus-
,, cade.

,, Nous allions chercher les troupeaux
,, qui paissent en ces lieux ; tout-à coup
,, nous appercevons sur l'herbe des traces
,, de sang, & non loin de-là, sur le bord
,, du ruisseau, le cadavre d'un guerrier. A
,, la vue de ces armes que nous reconnois-
,, sons, malgré le sang & la poussiere dont
,, elles sont souillées, nous nous ébranlons
,, tous : je m'approche du corps, je veux
,, démêler les traits du visage, mais la tête
,, avoit été coupée.

,, La main droite manquoit aussi : le

„ tronc étoit percé de plusieurs blessures
„ reçues par derriere. Plus loin reposoit
„ avec le casque, l'aigle aux ailes blanches
„ & éployées. Pendant que mes yeux cher-
„ chent quelqu'un qui puisse nous donner
„ des lumieres, un villageois se présente à
„ ma vue ; mais dès qu'il nous apperçoit il
„ recule & s'enfuit.

„ On le poursuit, on l'arrête, on l'in-
„ terroge : il répond que la veille il a vu
„ sortir de la forêt une troupe de guerriers,
„ qu'à leur aspect, il s'est caché ; que l'un
„ d'eux tenoit à la main une tête ensan-
„ glantée dont la chevelure étoit blonde,
„ & qui sembloit celle d'un adolescent.

„ Que ce même guerrier a enveloppé cette
„ tête & l'a suspendue à la selle de son
„ cheval. Il ajoute qu'à l'habillement, il a
„ reconnu cette troupe pour être de notre
„ Nation. Je fais dépouiller le cadavre, je
„ l'arrose de mes larmes, j'ordonne qu'on
„ lui rende les honneurs suprêmes, & j'em-
„ porte l'armure avec moi.

„ Mais si ce corps est en effet celui du

„ jeune héros, il mérite d'autres honneurs, „ & un autre tombeau. „ Après ce récit, Aliprand ſe retire. Godefroi, morne, penſif, ſoupire en ſecret ; mais ſon cœur rejette toujours cette funeſte idée : il veut à des ſignes plus certains reconnoître le cadavre & l'injuſte homicide.

Cependant la nuit ſe leve, & de ſes ailes obſcures enveloppe le ciel & ſa vaſte étendue : le ſommeil, par ſes douces illuſions, vient calmer les eſprits & verſer dans les cœurs l'oubli des ſoucis & des peines. Toi ſeul Argillan, percé des traits de la plus cruelle douleur, tu roules, dans ton ſein agité, les penſées les plus funeſtes : ta paupiere ne peut ſe fermer, & ton ame ſe refuſe au repos.

Hardi dans ſes diſcours, ardent, impétueux, Argillan naquit ſur les rives du Tronto ; au milieu des guerres civiles, il ſe nourrit de haines & de vengeances : bientôt exilé de ſa patrie, il inonda de ſang les vallons & les collines, & déſola les lieux qui l'avoient vu naître. Enfin la

guerre fainte l'appella dans l'Afie, & des exploits plus heureux fignalerent fa valeur.

Enfin, quand l'aurore commença de paroître, fes yeux fe fermerent; mais ce ne fut point le fommeil qui lui verfa fes doux pavots : ce fut la difcorde qui l'enivra de fes poifons. Plongé dans un état de ftupeur, plus affreux que la mort, des illufions vinrent troubler fes fens; & même en dormant il ne goûta point de repos. La cruelle furie s'offrit à lui fous les images les plus effrayantes & troubla fes efprits.

Elle prend enfin la forme d'un guerrier dont la tête a été coupée & la main droite féparée du bras : la main gauche foutient la tête fanglante, pâle & livide. Le vifage plein de la mort refpire & parle en refpirant : des paroles entrecoupées s'échappent avec le fang & les foupirs. „ Fuis Argillan... „ fuis des lieux fouillés par le crime..... „ fuis..... un camp funefte & un chef „ impie !

„ O mes chers amis, qui vous défendra „ du cruel Godefroi, & de la perfidie dont

,, j'ai été la victime? Le barbare dévoré ,, par la haine & avide de forfaits, ne songe ,, qu'aux moyens de vous perdre après moi. ,, Cependant si ta main aspire encore à la ,, gloire, si tu comptes sur ta valeur, ne ,, fuis pas : non. Que le sang du tyran ,, soit offert à ma cendre, & expie mon ,, trépas.

,, Mon ombre suivra tes pas, attisera ta ,, colere & te donnera le fer qui doit l'im- ,, moler : j'armerai ton cœur & ton bras. ,, Elle dit, & dans son sein elle verse une fureur nouvelle. Le sommeil l'abandonne; étonné, hors de lui-même, il roule des yeux gros de rage & de poison : il s'arme, & dans le transport qui l'agite, il rassemble les Italiens.

Il les rassemble dans le lieu même où sont suspendues les armes du généreux Renaud. Là sa bouche exhale en ces mots la fureur qui le dévore. ,, Ainsi donc un peu- ,, ple de barbares & de tyrans, ennemi de ,, la raison, infidele à ses promesses, qui ,, ne peut se rassasier, ni d'or, ni de sang,

,, appésantira sur nous un sceptre de fer & ,, fera plier nos têtes sous le joug ?

,, Les affronts que nous avons soufferts, ,, les cruautés que depuis sept ans nous avons ,, éprouvées sous ce dur empire, pourroient ,, dans dix siecles encore allumer, au sein ,, de Rome & de l'Italie, la colere & la ,, vengeance. Je ne vous parlerai point de la ,, Cilicie domptée par les armes & par la ,, valeur de Tancrede, usurpée depuis par ,, les François, & devenue dans leurs mains ,, le prix de la perfidie.

,, Je ne vous dirai point que quand les ,, circonstances exigent de l'audace, de la ,, bravoure & de la fermeté, c'est toujours ,, quelqu'un de nous qui va le premier, à ,, travers mille morts, porter le fer & la ,, flamme ; mais que quand au sein des ,, loisirs & de la paix, il faut partager les ,, palmes & le butin, on ne nous connoît ,, plus ; que les François seuls s'approprient ,, tout, la gloire, les conquêtes, les tré- ,, sors & les triomphes.

,, Il fut un temps peut-être où de pareilles

,, injures pouvoient bleſſer nos cœurs & ,, notre fierté ; je n'en parle plus aujourd'hui : un crime affreux, une horrible ,, cruauté, ne permet plus de les regarder ,, que comme de foibles offenſes. Ils ont immolé Renaud ; ils ont violé & les loix divines & les loix de la nature. Et le ciel ne ,, lance pas ſa foudre, & la terre n'ouvre ,, pas ſes abymes pour les engloutir !

,, Ils ont immolé Renaud, le bouclier, ,, le défenſeur de notre culte ! & ce héros ,, n'eſt point encore vengé ! il n'eſt pas vengé ! que dis-je ? ſes reſtes ſanglans & déchirés ſont encore étendus ſur la pouſſiere ,, & privés de la ſépulture ! vous demandez quel eſt le barbare qui a commis ce ,, forfait ? ô mes amis ! qui pourroit le méconnoître ? eh qui de nous ignore combien Godefroi & Baudouin ſont jaloux ,, de notre valeur....

,, Mais pourquoi chercher des preuves ?... ,, J'en atteſte le ciel, ce ciel qui m'entend ,, & qui punit le parjure ; ce matin, au ,, moment où le ſoleil vient éclairer le

,, monde, j'ai vu l'ombre errante de l'in-
,, fortuné Renaud : quel cruel, quel af-
,, freux ſpectacle ! de combien de crimes, ce
,, premier crime nous menace ! oui je l'ai
,, vu ; ce n'étoit point un ſonge ; il eſt en-
,, core préſent à mes yeux ; je le retrouve
,, par-tout.

,, Que ferons-nous ? faut-il qu'une main
,, encore toute dégouttante de ce ſang in-
,, juſtement répandu nous conduiſe &
,, nous guide ? ou bien fuirons-nous, loin
,, du Tyran, ſur les bords que l'Euphrate
,, arroſe ? Irons-nous y combattre un peuple
,, efféminé qui dans ſes champs féconds
,, voit fleurir tant de villes & de cités ? ces
,, villes, ces cités ſeront à nous & nous
,, n'en partagerons point la conquête avec
,, les François.

,, Partons, & s'il le faut, que ce ſang
,, illuſtre & innocent demeure ſans ven-
,, geance : mais pourtant ſi cette valeur
,, qui languit froide & glacée, étoit auſſi
,, ardente qu'elle devroit l'être, bientôt ce
,, ſerpent odieux qui a dévoré la fleur &

,, l'ornement de l'Italie, périroit sous nos ,, coups, & sa mort seroit l'exemple des ,, tyrans.

,, Oui, si vous aviez autant d'audace que ,, de force, je voudrois de cette main ,, enfoncer le supplice dans ce cœur impie ,, où habite la trahison. ,, Ainsi parla le fanatique Argillan : sa fureur entre dans toutes les ames. Le forcené crie, aux armes ! aux armes ! cette jeunesse guerriere répete après lui, aux armes ! aux armes !

La discorde, au milieu d'eux, fait étinceler le fer dont sa main est armée, & verse dans les cœurs ses feux & ses poisons : le dépit, la fureur, la coupable soif du sang s'allument & s'accroissent à chaque instant : la contagion s'étend, & du quartier des Italiens, gagne & infecte celui des Helvétiens, & dela se communique aux tentes des Anglois.

Ce fatal événement, cette perte d'un héros chéri, ne sont plus les seuls alimens de la révolte : d'antiques ressentimens la fomentent encore & la nourrissent ; les mécontentemens

contentemens aſſoupis ſe réveillent : on appelle les François des impies, des tyrans. La haine éclate en menaces & ne peut plus ſe contenir.

Ainſi ſur un feu trop ardent, l'eau frémit, bouillonne & s'élance enfin hors de l'airain qui la renferme. Le petit nombre de ſages qu'éclaire le vérité, ne peut arrêter une foule aveugle & impétueuſe. Tancrede, Camille, Guillaume, tous ceux qui avoient de l'autorité étoient loin du camp.

Tous ces peuples mêlés & confondus courent aux armes ; l'air retentit de l'éclat ſéditieux de la trompette : cependant on court vers Bouillon, de toutes parts on lui crie de s'armer : Baudouin le premier ſe préſente à lui & ſe range à ſon côté.

Le héros qui s'entend accuſer tourne ſes regards vers le ciel, ſon aſyle & ſon appui : » O mon Dieu, toi qui ſais combien mes » mains eurent toujours horreur de verſer » le ſang de mes freres, arrache, ô mon » Dieu, le bandeau qui leur couvre les yeux ! » arrête leur fureur ; que ce monde aveugle

» connoiſſe mon innocence, comme toi-» même tu la connois! «

Il dit, & il ſent un feu nouveau qui circule dans ſes veines: l'eſpérance eſt dans ſon cœur, l'audace eſt ſur ſon front. Environné des ſiens, il s'avance vers ces guerriers qui croient venger Renaud; il entend le bruit des armes? autour de lui frémiſſent le murmure & les menaces, mais rien ne peut rallentir ſes pas.

Sa cuiraſſe eſt ſur ſon dos; il s'eſt revêtu de ſes plus pompeux habits; ſes mains ſont déſarmées, ſon viſage eſt découvert & brille d'une céleſte majeſté. Il a ſon ſceptre d'or, & ne veut point d'autres armes pour calmer ces mouvemens ſéditieux. Il ſe montre aux mutins; il leur parle, & ſa voix a plus de force & d'éclat que celle d'un mortel.

» Que veulent dire ces menaces inſen-» ſées, ce vain bruit que j'entends? Quelle » peut en être la cauſe? eſt ce ainſi qu'on me » reſpecte? Après tant d'épreuves, ſuis-je » encore méconnu? on ſoupçonne Gode-» froi, on l'accuſe de perfidie & on applau-

» dit à ſon accuſateur? Vous vous attendez » peut-être à me voir m'humilier devant » vous, plaider ma cauſe & m'abaiſſer juſ- » qu'à la priere ?

» Non : jamais l'univers qui eſt plein de » mon nom ne me reprochera une ſi hon- » teuſe foibleſſe. Je ne veux de défenſeurs » que ce ſceptre, que le ſouvenir honora- » ble de mes exploits & la vérité. La juſ- » tice fait place à la clémence ; la peine ne » frappera point ſur tous les coupables : je » vous fais grace en faveur de Renaud.

» Qu'Argillan ſeul lave dans ſon ſang le » crime commun, Argillan l'auteur de » tant de troubles, lui qui ſur les plus foi- » bles ſoupçons vous a entraînés dans ſon » erreur. « Pendant qu'il parle, ſes regards pleins de terreur & de majeſté brillent comme des éclairs. Argillan, étonné, ſubjugué, tremble à ſon aſpect & eſt atterré d'un coup-d'œil.

Cette foule inſolente, audacieuſe, qui frémiſſoit de courroux & de rage, dont les mains s'armoient, avec tant de fureur, du

fer, des javelots, & des flammes que lui fournissoit la v ngeance, docile maintenant, la tête baissée, la honte sur le front & la crainte dans le cœur, écoute en silence les discours impérieux du héros; elle souffre qu'Argillan, au milieu de ses armes qui l'environnent de toute part, soit saisi & enchaîné.

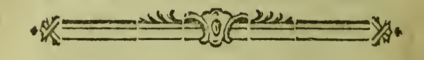
Tel un lion qui, fier & superbe, rugissoit en secouant son horrible criniere, dès qu'il voit la main qui dompta sa farouche jeunesse, plie sous le poids de la chaîne sa tête altiere, tremble sous la menace, & oublie sa force & son orgueil.

On dit que dans ce moment, un guerrier ailé, dont l'aspect étoit menaçant & terrible, couvroit le pieux Bouillon d'un céleste bouclier; que dans ses mains étinceloit une épée encore dégouttante de sang. Sans doute c'étoit le sang de ces cités, de ces peuples dont les crimes allumerent enfin la tardive vengeance de l'Eternel.

Ainsi le tulmulte s'appaise; on dépose les armes, & les haines s'éteignent. Gode-

froi retourne ſous ſa tente, tout plein du grand deſſein qui l'occupe. Avant que le ſoleil ait, pour la troiſieme fois, éteint ſes feux dans l'Océan, il veut donner l'aſſaut : il examine ces inſtrumens horribles & funeſtes qui doivent ébranler les remparts & porter dans Solime la déſolation & la mort.





CHANT IX.

A la vue de ce calme odieux, de ces rebelles soumis & désarmés, le monstre infernal, qui ne peut plus lutter contre les destins, ni changer l'ordre immuable des célestes décrets, s'envole furieux, & va verser ailleurs d'autres fléaux & d'autres poisons. Par-tout, à son aspect, le soleil pâlit, l'herbe languit, & meurt desséchée.

Il fait que la fatale adresse de ses compagnons a banni du camp des Chrétiens l'illustre fils de Berthold; que Tancrede, & les guerriers les plus braves & les plus redoutés n'y sont plus: ,, Qu'attends je en-,, core, dit-il? appellons Soliman, qu'il ,, apporte le fer & la flamme; il vaincra, ,, sans peine, un camp surpris & divisé. ,,

Il dit, & vole vers ces hordes errantes dont Soliman est devenu le chef. Soliman, le plus terrible des mortels révoltés contre le

ciel, Soliman, que la fable eût compté parmi ces géants qu'enfanta la terre pour escalader l'Olympe; il régnoit sur les Turcs, & Nicée fut le siége de son empire.

Ses états voisins de la Grece, s'étendoient des rives du Sangar jusqu'aux bords du Méandre, pays fortunés qu'habiterent jadis les Mysiens, les Phrygiens, les Lydiens, & les peuples de Pont & de Bythinie : mais les efforts des Latins venoient de renverser son trône ; & lui-même dans deux combats avoit vu expirer sa gloire.

En vain il avoit lutté contre la fortune; chassé de son empire, il fut enfin réduit à chercher un asyle en Egypte : il y fut accueilli par un Roi généreux & magnanime, qui, résolu de s'opposer aux conquêtes des Chrétiens, s'applaudit de pouvoir associer à ses desseins un héros aussi intrépide.

Mais avant que de faire éclater ses projets, il voulut que Soliman, chargé de ses trésors, allât acheter le secours des Arabes : pendant que lui-même il rassemble les peuples de l'Asie & de l'Afrique, Soliman va

trouver les barbares, &, sans peine, il entraîne sur ses pas des brigands avides & mercénaires.

A leur tête, il ravage la Palestine & coupe aux Chrétiens la communication avec la mer: le cœur toujours plein de sa vengeance, & du souvenir de sa chûte, il veut, par de plus grands coups, signaler sa fureur; mais entre plusieurs partis son esprit flotte irrésolu.

La discorde se présente à sa vue; elle a pris le masque d'un vieillard pâle & décharné; son front est sillonné de rides; sa levre supérieure est couverte d'une barbe épaisse; son menton est rasé, un turban se replie autour de sa tête; une longue robe lui descend jusqu'aux pieds; un cimeterre pend à son côté; l'arc est dans ses mains, & le carquois résonne sur ses épaules.

,, Nous errons, lui dit-elle, dans des ,, plaines arides, sur des sables stériles & ,, déserts, où nous ne trouvons ni butin à ,, faire, ni lauriers à cueillir: cependant ,, Godefroi ébranle les murs de Solime;

,, déja ſes remparts & ſes tours s'ouvrent ,, & chancellent ; bientôt, ſi nous tardons ,, encore, nous verrons les flammes dévorer ,, ſes débris.

,, Des chaumieres embraſées, des bœufs, ,, des troupeaux enlevés, voilà donc les ,, nobles trophées de Soliman? c'eſt donc ,, ainſi que tu reconquiers tes états; que tu ,, venges tes injures & tes pertes? Reprends ,, ton courage & ton audace; allons, à ,, l'ombre de la nuit, accabler dans ſes re- ,, tranchemens le tyran qui nous opprime : ,, crois-en le vieil Araſpe dont tu as éprou- ,, vé la fidélité, ſur le trône, & dans ton ,, exil.

,, L'ennemi ne nous attend, ni ne nous ,, redoute : il mépriſe de lâches Arabes qui ,, ne ſavent ni s'armer, ni combattre. Il ,, ne croira jamais que des barbares, ac- ,, coutumés à piller & à fuir, oſent tenter ,, un ſi grand coup : mais ces barbares, ,, animés par ton courage, marcheront ſans ,, crainte contre un camp ſans défenſe & ,, enſeveli dans le ſommeil. ,, Elle dit, &

verſe dans ſon ſein ſes flammes & ſes fureurs, & s'évanouit dans les airs.

Le Sultan leve ſes mains au ciel & s'écrie : „ O toi qui allumes dans mon ame „ tant de colere & de rage, Divinité qui, „ pour moi, as emprunté une figure hu„ maine, je te ſuis, je vole où tu m'ap„ pelles ! oui, j'entaſſerai dans la plaine „ des montagnes de cadavres; je ferai cou„ ler des fleuves de ſang : combats avec „ moi, &, inviſible au ſein des airs, dirige „ mon bras & mon épée. „

Il ſe tait, & ſoudain il raſſemble ſes barbares ſoldats ; il réchauffe leur lenteur du feu qui le dévore ; il embraſe tout ſon camp qui déja brûle de le ſuivre. La diſcorde elle-même embouche la trompette & donne le ſignal : elle-même de ſa main déploie le funeſte étendard. Plus rapides que la renommée, ces hordes barbares volent & ſe précipitent.

Le monſtre les accompagne, mais bientôt il les laiſſe, & va prendre l'air & l'équipage d'un courrier. Au moment où la nuit lutte

avec le jour, & semble, avec lui, partager le monde, il entre dans Solime, passe au milieu d'une foule éplorée, annonce au Monarque la marche de Soliman, & lui dit ses projets, l'heure & le signal de l'attaque.

Mais déja les ombres plus épaisses étendent sur la nature un voile lugubre chargé de funestes vapeurs. Au lieu des frimats de la nuit, une rosée tiede & sanglante humecte la terre : des monstres, des fantômes paroissent dans les airs; on entend frémir des spectres & des larves errantes : le noir abyme vomit tous ses habitans & verse sur la terre toutes les ténebres du Tartare.

Au milieu de cette profonde horreur, le fier Sultan s'avance vers les tentes des Chrétiens; mais au moment où la nuit a parcouru la moitié de sa carriere, il s'arrête non loin du quartier où le François goûte un tranquille repos. Là, il ordonne à ses soldats de réparer leurs forces, & bientôt, par ces discours audacieux, il les anime & les encourage.

„ Vous voyez, leur dit-il, un camp en-

,, richi par mille brigandages & bien plus ,, fameux que redoutable : semblable à une ,, mer avide, il a dévoré tous les trésors ,, de l'Asie ; le ciel le livre à vos coups & ,, l'y livre sans péril : ces armes, ces che- ,, vaux couverts d'or & de pourpre vont ,, être votre proie plutôt que leur défense.

,, Ce n'est plus cette armée qui vainquit ,, la Perse, qui subjugua Nicée ; une guerre ,, si longue, si féconde en événemens, en a ,, moissonné la plus grande partie : & fût- ,, elle encore tout ce qu'elle étoit autrefois, ,, que peut-elle en ce moment, sans armes ,, & plongée dans le sommeil ? un instant ,, la fera passer des bras du sommeil, dans ,, les bras de la mort.

,, Allons! marchons, Guerriers ! je veux ,, moi-même le premier, sur leurs corps ,, expirans, vous frayer un chemin dans ,, leur camp. Je veux frapper les coups les ,, plus terribles & donner tout l'essor à ma ,, cruauté. Aujourd'hui le Christ verra ,, tomber son trône ; aujourd'hui l'Asie verra ,, briser ses fers & chantera les héros qui

,, les

„ les auront brisés. „ Ainsi le barbare les enflamme, & lui-même, en silence, il s'avance à leur tête.

Cependant à une lueur incertaine qui commence à éclairer les ombres, il voit les sentinelles qui trompent son attente & défendent le sage Bouillon contre ses surprises : à la vue de Soliman & des troupes qui le suivent, elles se replient, & par leurs cris éveillent une garde avancée qui s'arme & s'apprête au combat.

Les barbares, sûrs d'être apperçus, font retentir leurs trompettes guerrieres : d'horribles hurlemens frappent les airs : le bruit des armes se mêle au hennissement des chevaux ; les collines & les vallons mugissent, les abymes répondent à leurs mugissemens. La discorde allume son infernal flambeau & donne le signal aux habitans de Solime.

Le Sultan se précipite & tombe sur les Chrétiens encore en désordre ; les tempêtes s'élancent moins rapidement du sein des prisons qui les renferment : un torrent qui

entraîne & les arbres & les cabanes, la foudre qui abbat & consume les cités, le volcan qui remplit le monde d'horreur & d'épouvante, sont de foibles images de sa fureur.

Il ne frappe pas un coup qui ne porte, qui ne blesse, qui ne tue : lui-même en butte à mille traits, paroît invulnérable ou insensible.

Seul il met cette premiere troupe en déroute ; des flots d'Arabes se précipitent sur ses pas : les vainqueurs, les vaincus, se mêlent, se confondent, & entrent ensemble dans les retranchemens : tout le camp est rempli, de deuil, de ruines & d'horreur.

Sur le casque du Sultan s'éleve un dragon terrible qui s'allonge & se dresse ; ses ailes se déploient, sa queue se recourbe : de sa gueule écumante s'élance un dard menaçant ; on croit entendre ses sifflemens : il semble que dans le feu du combat il s'allume & vomisse des flammes & de la fumée.

C'est dans ce formidable appareil que se

montre Soliman plus formidable encore. Tel dans l'ombre de la nuit, les navigateurs voient l'Océan sillonné de mille éclairs. A son aspect, les uns fuient, tremblans, éperdus; les autres, d'une main intrépide saisissent leurs armes : la nuit, à chaque instant, augmente le trouble & multiplie les dangers en les cachant.

Parmi les Chrétiens qui signalent leur audace, on distingue Latinus, né sur les bords du Tybre : les fatigues n'ont point épuisé ses forces, ni l'âge dompté son courage. Cinq fils à peine sortis de l'enfance combattent toujours à ses côtés : une pesante armure charge leurs membres qui plient sous le fardeau; un casque presse leur blonde chevelure.

Animés par l'exemple paternel, ils excitent au combat leur fer & leur courage : ,, Allons, leur dit ce pere généreux, marchons contre un impie qui s'enorgueillit ,, de la fuite de nos guerriers. Que le spectacle sanglant des malheureux qu'il égorge, ,, n'arrête point votre audace ? Souvenez-

,, vous, mes fils, que des lauriers cueillis ,, ſans péril, ne méritent que du mépris. ,,

Telle une lionne farouche inſtruit ſes lionceaux au carnage : leur criniere ne flotte point encore ſur leur cou, l'âge n'a point encore développé leurs forces, ni formé ces armes meurtrieres que leur donna la nature : déja elle leur apprend à chercher leur proie à travers les dangers & à déchirer le chaſſeur qui vient troubler leur aſyle & pourſuivre des animaux plus timides.

Le vieillard ſuit ſa troupe téméraire; ils environnent, ils attaquent le Sultan : au même moment, une même impulſion dirige leurs ſix lances. Bientôt l'aîné, plus audacieux, abandonne la ſienne, s'attache à Soliman, & de ſon épée, tente de tuer ſon courſier.

Mais toujours immobile, l'infidele brave & leur fer & leurs efforts : telle, au rivage des mers, une montagne battue par la tempête, ſe ſoutient par ſon propre poids & défie le ciel & les flots conjurés : d'un coup, le Sultan fend la tête à celui qui veut percer ſon cheval.

Le sensible Aramant tend la main à son frere expirant : inutile & fatale tendresse qui hâte sa perte à lui-même ! l'ennemi frappe cette main & les renverse l'un sur l'autre. Ils tombent tous deux & confondent leur sang & leurs derniers soupirs.

Sabin, de loin, présente sa lance ; Soliman la brise, fond sur ce jeune guerrier, l'abbat & le foule sous les pieds de son cheval. Son ame rompt avec effort les doux liens qui la retiennent, & abandonne à regret la lumiere des cieux & une vie qui lui promettoit des jours heureux & fortunés.

Pic & Laurent vivoient encore : tous deux avoient en même-tems respiré le jour, tous deux avoient même air & mêmes traits, & leur ressemblance avoit souvent été pour leurs parens, la source d'une douce erreur : mais Soliman met entre eux une cruelle différence ; à l'un il tranche la tête, il perce le sein de l'autre.

Le pere, ou plutôt le malheureux qui ne l'est plus, voit dans la mort de ses cinq fils, sa propre mort & celle d'une postérité

qui flattoit sa vieillesse : en proie à la douleur qui le déchire, comment peut-il respirer ? comment peut-il combattre encore ? peut-être il n'a pas vu le visage de ses fils couvert des ombres du trépas : peut-être il ne les a pas vus lui tendre les bras & lui adresser leurs derniers regards.

La nuit, sous un voile favorable, lui cache du moins une partie de ses malheurs : mais la victoire n'est plus rien pour lui s'il ne périt lui-même. Prodigue de son sang, avide de celui de Soliman, on ne sait s'il desire plus, ou de donner la mort, ou de la recevoir.

Il crie à son ennemi : „ Barbare, tu dé„daignes donc mon âge & ma foiblesse ? „ tous mes efforts ne pourront donc attirer „ sur moi ton bras ? „ A ces mots, il porte au Sultan un coup terrible qui perce son armure & lui fait dans le flanc une plaie large & profonde : son sang coule à gros bouillons.

A ces cris, à ce coup, le cruel tourne contre lui sa fureur & son épée, perce sa

cuirasse & lui plonge son fer dans les entrailles : le malheureux Latinus sanglotte, expire, & son sang s'écoule alternativement par sa bouche & par sa blessure.

Tel on voit sur l'Apennin un chêne sourcilleux qui brava long-tems les vents & les orages ; déraciné tout-à-coup par la tempête, il entraine dans sa chûte les arbres voisins ; tel l'infortuné Guerrier s'attache en tombant aux ennemis qui l'environnent & les renverse avec lui : un Héros si terrible ne devoit périr qu'entouré d'une foule de victimes.

Pendant que le Sultan au milieu du carnage nourrit la haîne qui le dévore, les Arabes, animés par son exemple, poussent & immolent les Chrétiens : L'Anglois Henri, Holopherne le Bavarois périssent sous tes coups, ô redoutable Dragut ! Ariadin perce & Gilbert & Philippe qui naquirent sur les bords du Rhin.

D'un coup de massue, Albazar assomme Ernest ; Enguerrand tombe sous les efforts d'Algazel : mais qui pourroit compter la foule

inconnue qui périt dans la mêlée ? Cependant Godefroi réveillé par les premiers cris, s'est élancé de son lit : déja il est armé, déja il a rassemblé un gros de Guerriers & s'avance à leur tête.

Au tumulte qui devient à chaque instant plus affreux, il a compris que les Arabes ont attaqué son camp : déja il savoit qu'ils ravageoient la plaine, mais il n'auroit jamais cru que de lâches brigands oseroient l'attaquer.

Pendant qu'il marche, il entend crier de l'autre côté, aux armes ! aux armes ! d'affreux hurlemens retentissent dans les airs : c'est Clorinde qui guide les assiégés à une nouvelle attaque ; Argant marche avec elle : Godefroi s'adresse à Guelfe qui commande après lui.

» Tu entends ces cris funestes qui viennent ,, du côté de la ville ; il faut que ta valeur ,, & ton habileté arrêtent ce premier choc ,, des ennemis : va, pars, défend nos retran- ,, chemens ; emmene, avec toi, une partie ,, de ces guerriers : moi je vais repousser

» ces barbares qui nous attaquent. »

Il dit, & tous deux par des chemins opposés s'avancent secondés d'une égale fortune. Guelfe court aux assiégés & Bouillon aux Arabes, qui, maîtres du champ de bataille, triomphent sans résistance : dans sa marche, ses forces s'accroissent; enfin puissant & formidable, il arrive aux lieux que Soliman remplit de sang & de carnage.

Tel l'Eridan, humble en sa naissance, descend des montagnes qui cachent sa source & mouille à peine un lit étroit & resserré; mais plus il s'éloigne, plus son orgueil s'accroît & ses eaux grossissent : enfin il leve un front altier, franchit les digues, répand dans la plaine ses flots victorieux, & luttant contre la mer Adriatique, il semble lui porter plutôt la guerre que le tribut de ses ondes.

Godefroi, à la vue des Chrétiens fugitifs, éperdus, accourt & les menace : » Quelle » frayeur vous emporte? où fuyez-vous? » du moins regardez qui vous poursuit: » vous tremblez devant une troupe de » vils barbares, qui ne savent, ni don-

» ner, ni recevoir une bleſſure en face.
» Retournez ſur vos pas; un ſeul de vos
» regards les remplira d'effroi. «

A ces mots, il preſſe les flancs de ſon courſier : il ſe jette au milieu de l'incendie allumé par Soliman; il vole à travers le ſang & la pouſſiere; il brave les armes, les périls & la mort : ſon épée, ſes efforts, lui ouvrent les plus fortes barrieres & rompent les rangs les plus ſerrés. A droite, à gauche, il renverſe les armes, les guerriers, les cavaliers & les chevaux.

Il s'élance ſur des tas confus de morts & de mourans : l'intrépide Sultan ne fuit point le combat qui s'apprête : lui-même il fond ſur le pieux Bouillon, & leve le fer pour le frapper. Quels guerriers, quels héros le ſort a réunis des extrémités du monde pour combattre & ſe meſurer enſemble !

Le courage va lutter avec la fureur & dans un cercle étroit ſe décidera le deſtin de toute l'Aſie : quel œil pourroit ſuivre les mouvemens de leurs épées ? quelle langue pourroit exprimer leurs efforts ? quel affreux

combat ! je paſſe ſous ſilence mille exploits que la nuit couvrit de ſes ombres & qui euſſent mérité d'avoir le ſoleil & l'univers pour témoins.

Sous leur chef, les Chrétiens reprennent leur audace ; ils s'avancent : le Sultan lui-même eſt environné d'une foule des ſiens qui ſe preſſent autour de lui : Latins, Infideles, tous arroſent la terre de leur ſang ; les vainqueurs, les vaincus donnent & reçoivent la mort.

Tels les vents du nord & du midi, l'un à l'autre oppoſés, avec des forces égales, ſe diſputent l'empire de l'air & de l'Océan : les nues s'entrechoquent, & les flots ſont repouſſés par les flots. Ainſi dans cet affreux combat, aucun parti ne cede, aucun ne plie : les boucliers ſerrés contre les boucliers, les épées contre les épées, ils ſe preſſent, ils ſe heurtent, ils s'égorgent.

Du côté de la ville on ne combat pas avec moins de fureur & de rage : des nuages d'eſprits infernaux rempliſſent les campagnes de l'air & ſoutiennent les Infideles : il n'en

eſt aucun qui ſonge à reculer en arriere, & les feux de l'enfer embrâſent encore Argant tout brûlant de ſes propres feux.

Il a mis en fuite la garde avancée, & d'un ſaut il a franchi les retranchemens : les foſſés ſont remplis de cadavres ; tout s'applanit, tout s'abaiſſe ſous ſes pas. Sa troupe le ſuit & inonde de ſang les premieres tentes. Clorinde dédaigne le ſecond rang & marche ſon égale.

Déja les Chrétiens fuyoient quand Guelfe accourut avec ſes guerriers ; il les rappele, il les rallie & ſoutient la fureur des Infideles. Par-tout on combat, par-tout coulent des ruiſſeaux de ſang. Cependant du haut de l'empirée, l'Etre ſuprême abaiſſe ſes regards ſur ce théatre d'horreur.

Il étoit aſſis dans le ſanctuaire impénétrable d'où toujours juſte, mais toujours bon, il donne des loix à l'univers, l'orne, l'embellit, & en dirige les aveugles mouvemens : ſur un trône auguſte, éternel, une ſeule lumiere brille d'une triple clarté. A ſes pieds ſont les humbles Miniſtres de ſes volontés :

volontés : le Destin, la Nature, le Mouvement, le Tems, l'Espace & cette Fortune, qui sourde à nos vœux, dissipe, comme la poussiere, ou comme la fumée, notre vaine gloire, nos trésors & nos couronnes.

Les yeux les plus purs sont éblouis de la splendeur qui l'environne; autour de son trône sont d'innombrables esprits, dans un bonheur égal, tous inégalement heureux; le céleste séjour retentit de leurs concerts.

Dieu appelle Michel, qui brille couvert d'une armure de diamant : » Tu vois, lui » dit-il, comment cette troupe impie s'ar- » me contre mon peuple; comment des » abymes de la mort elle vient porter le » trouble dans l'univers?

» Va, dis-lui qu'elle laisse le combat aux » Guerriers, qu'elle ne verse plus sa rage & » ses poisons dans le séjour des vivans; » qu'elle rentre dans la nuit obscure où ses » crimes l'ont condamnée, & qu'elle y » exerce, sur elle-même & sur les compa- » gnons de son supplice, sa fureur & mes

» vengeances ; je le veux , je l'ordonne. «

Il dit : le céleste Guerrier s'incline avec respect , & soudain il déploie ses ailes dorées : plus rapide que la pensée il franchit la sphere de feu & ces globes lumineux , séjour immuable de la gloire & de la félicité. Bientôt il a traversé les cieux de crystal & ce cercle d'étoiles qu'emporte un mouvement contraire.

Il voit rouler à gauche Saturne & Jupiter , & ces astres dont une main invisible dirige les mouvemens inégaux : de ces plaines fortunées qu'embellit un jour éternel , il descend dans les régions où grondent les tonneres & les orages, où le monde livré à de continuels combats , meurt sans cesse , & sans cesse renaît de ses propres ruines.

Le mouvement de ses ailes dissipe les ténebres épaisses & les sombres horreurs : la nuit se dore de la lumiere que réfléchit son visage. Tel le soleil , après l'orage , peint les nuès des plus belles couleurs ; telle on voit une étoile , du haut du firmament , tomber dans le sein de la terre.

Il arrive enfin aux lieux d'où la troupe infernale excite la fureur des Infideles : il ſuſpend ſon vol au milieu des airs, & agitant ſa redoutable lance : » Malheureux, » leur dit-il, qui juſqu'au ſein du mépris, » des ſupplices, & de la miſere la plus af- » freuſe, conſervez encore votre orgueil, » vous devriez connoître les foudres que » lance un Dieu vengeur ?

» Il eſt écrit dans le ciel que les murs de » Sion s'abaiſſeront devant le ſigne redouté, » & qu'elle ouvrira ſes portes aux Chré- » tiens. Pourquoi lutter encore contre les » deſtinées ? Pourquoi irriter encore le » céleſte courroux ? race maudite, rentrez » dans vos cachots, dans le ſéjour des ſup- » plices & de la mort ! au ſein de vos noires » priſons, faites vos guerres & célébrez vos » triomphes.

„ Exercez-là vos fureurs ; là, épuiſez „ toute votre rage ſur les coupables ; que „ leurs cris, que leurs gémiſſemens, que le „ bruit de leurs fers & de leurs chaînes „ ſoient vos amuſemens & vos concerts. „

Il dit, & de sa fatale lance il presse & frappe les plus paresseux. Ils abandonnent en gémissant le séjour de la lumiere & la vue des étoiles.

Ils précipitent leur vol vers les enfers, & vont, sur leurs victimes, assouvir leur dépit & leur rage. Tels & moins nombreux encore, on voit, aux approches des frimats, des essaims d'oiseaux franchir les mers, & chercher des climats plus tempérés. Moins de feuilles tombent & couvrent la terre, quand l'automne & ses premiers froids ont tari dans ses canaux la séve qui les nourrit. Le ciel, qu'avoit attristé leur aspect, redevient tout-à-coup plus pur & plus serein.

Argant n'est plus embrasé des feux de la discorde; il n'est plus agité de ses serpens; mais ni la fureur, ni l'audace ne s'éteignent dans son cœur: il pousse son fer sanglant dans les rangs les plus serrés; il moissonne les guerriers les plus obscurs & les plus fameux; il abat les têtes les plus viles & les plus altiéres.

Non loin de là Clorinde fait un égal car-

nage ; elle plonge ſon épée dans le ſein de Bérenger & lui perce le cœur ; la pointe reſſort ſanglante entre les deux épaules. Elle atteint Albin au goſier, & Gallus au viſage.

Elle coupe la main droite à Garnier qui l'a bleſſée elle-même ; cette main s'agite ſur la pouſſiere, & cherche en vain le bras dont elle a été ſéparée. Tel un ſerpent que le fer a diviſé, fait, pour ſe réunir, d'inutiles efforts. La guerre revient ſur Achille & lui tranche la tête.

Elle roule ſanglante ſur la pouſſiere, pendant que le corps, objet de terreur & de pitié, reſte encore attaché au courſier qui le porte. L'animal libre du frein qui captivoit ſon ardeur, bondit, caracole, & ſe débarraſſe enfin de ſon triſte fardeau.

Pendant que l'infatigable Clorinde enfonce & renverſe les Chrétiens, une autre guerriere porte parmi les Sarraſins le carnage & l'effroi ; c'eſt Gildippe : toutes deux dans le même ſexe, montrent la même valeur & la même audace ; mais il ne leur eſt pas donné de ſe meſurer enſemble, &

le ſort les réſerve à des ennemis plus redoutables.

Elles s'élancent & ſe précipitent l'une contre l'autre ; mais leurs efforts ne peuvent rompre la foule qui les ſépare. Enfin le généreux Guelfe fond ſur Clorinde, & d'un coup d'épée lui effleure le côté. Elle l'attaque à ſon tour & l'atteint entre les côtes.

Guelfe redouble ; mais Oſmide le Paleſtin ſe jette, par haſard, entre lui & l'amazone, reçoit un coup qui ne lui étoit pas deſtiné, & expire de ſa bleſſure. Cependant, autour du héros, les Chrétiens ſe raſſemblent & ſe preſſent : Clorinde elle-même eſt entourée des ſiens. On ſe confond, & le combat devient encore plus ſanglant.

Déja l'aurore vermeille mêle l'or de ſes rayons à l'azur des cieux. Cependant le farouche Argillan a briſé ſa chaîne ; il ſaiſit, ſans choix, les armes que lui offre le haſard, & vient par de nouveaux exploits expier ſon erreur.

Tel un courſier, nourri pour les combats, rompt les liens qui l'attachent & va ſe mêler

avec les troupeaux, ou se baigner dans les ondes, ou bondir dans les prairies; ses crins flottent sur son cou; sa tête altiere & superbe se balance sur ses épaules; son pied frappe la terre, le feu sort de ses naseaux brûlans, & ses hennissemens font retentir les airs.

Tel s'élance Argillan, le regard enflammé, l'air intrépide. Dans ses bonds vigoureux, il imprime à peine, sur le sable, la trace de ses pas; enfin, il tombe au milieu des ennemis, & d'un ton altier, méprisant: ,, Vil rebut des humains, s'écrie-t-il, stupides Arabes, d'où vous vient aujourd'hui ,, tant d'audace?

,, Inhabiles à ceindre une cuirasse, à ,, manier un bouclier, vous ne savez ni ,, vous armer, ni vous défendre: timides ,, brigands, vos coups s'égarent dans les ,, airs, & vous ne cherchez votre salut que ,, dans la fuite! Vos obscures prouesses ne ,, sont connues que de la nuit, dont les ,, ombres secondent votre lâcheté: mais ,, elle fuit, quel sera votre asyle? le jour

„ veut des armes, de l'audace & de la va-
„ leur. „

Il parle encore, & déja il a frappé Algazel au gosier : des mots à demi-articulés expirent sur ses levres ; une soudaine horreur ferme sa paupiere ; la glace de la mort pénetre dans ses veines : il tombe, & plein de rage, mord cette odieuse poussiere qui va recevoir son dernier soupir.

Argillan immole Saladin, Agricalte, Muléassem : d'un seul coup, il coupe Aldiazil en deux ; il plonge son fer dans le sein d'Ariadin, le renverse & l'insulte encore. L'infidele leve ses yeux appesantis, & d'une voix mourante il répond à ses outrages.

„ Qui que tu sois, ô cruel vainqueur, tu
„ ne triompheras pas long-temps de ma
„ mort ! un même destin t'attend, & bien-
„ tôt un bras plus redoutable t'étendra toi-
„ même sur cette poussiere. Le ciel décidera
„ de mon sort, répliqua Argillan avec un
„ sourire amer ; toi, meurs, & sers de pâ-
„ ture aux chiens & aux vautours » ! A ces

mots, il le foule aux pieds, & en arrachant ſon fer, lui arrache la vie.

Dans la foule des guerriers eſt un Page du Sultan : les roſes de l'enfance brillent encore ſur ſon teint ; la ſueur qui mouille ſon viſage a l'éclat des perles & de la roſée : la pouſſiere couvre ſes cheveux flottans & les embellit ; la fierté dont il arme ſon front lui donne des graces nouvelles.

La neige qui vient de tomber ſur l'Apennin n'eſt pas plus blanche que ſon courſier ; dans ſes ſauts, dans ſes bonds, il eſt plus rapide que l'éclair, plus léger que la flamme : le jeune guerrier eſt armé d'une zagaie ; un ſabre recourbé pend à ſon côté ; le fourreau qui le couvre eſt tiſſu d'or & de pourpre, ouvrage ſuperbe où brille tout l'art de l'Aſie.

Avides d'une gloire dont les premieres douceurs flattent ſon jeune courage, il eſt par-tout, il porte par-tout le déſordre & le trouble. Argillan qui l'obſerve, perce ſon courſier d'un coup imprévu & le ſaiſit lui-même au moment où il ſe releve.

Envain l'infortuné Lesbin implore ſa pitié; d'une main inexorable, le cruel dirige ſon fer à ſon viſage : le fer ſemble devenir ſenſible & plus humain que ſon maître s'égare & ſe détourne ; le barbare redouble & la pointe trop fidelle à ſa rage déchire ces traits, l'orgueil de la nature.

A l'aſpect du danger qui menaçoit ſon favori, Soliman a preſſé les flancs de ſon courſier : il a immolé, renverſé tout ce qui s'oppoſoit à ſon paſſage : il arrive enfin, mais ſon ſecours eſt trop tardif & il ne lui reſte plus que l'eſpoir de ſe venger : il voit, hélas ! ſon cher Lesbin étendu ſur la pouſſiere tel qu'un lys que le fer a moiſſonné.

Il voit ſes yeux languiſſans prêts à ſe fermer, ſa tête penchée ſur ſon cou, & la pâleur de la mort qui rend encore ſa beauté plus touchante. Son cœur, tout marbre qu'il eſt, s'amollit à cette vue, & malgré ſon courroux des larmes coulent de ſes yeux. Tu pleures, Soliman, tu pleures, toi qui d'un œil ſec as vu tomber ton trône & périr ton empire !

Mais le fer de l'ennemi fume encore d'un ſang qui lui fut ſi cher ; à cet aſpect, la ſenſibilité fuit, la colere ſe rallume & s'enflamme ; il fond ſur Argillan, & du même coup, il fend, ſon bouclier, ſon caſque & ſa tête.

Furieux encore, il ſe précipite ſur ce cadavre ſanglant, le perce & le déchire. Tel un chien dans ſa rage mord la pierre qui l'a frappé. Vain remede à ſa douleur ! Argillan n'eſt plus qu'une terre inſenſible. Cependant Bouillon ne ſe conſume point en d'inutiles efforts.

Mille Turcs combattent enſemble couverts de cuiraſſes, de caſques & de boucliers, une audace indomptée anime leurs corps infatigables ; nourris dans les dangers, ils furent les appuis du trône de Soliman : ils l'ont ſuivi dans ſes revers & dans ſon exil.

Leurs rangs ſerrés ſoutiennent tous les efforts & toute la valeur des Chrétiens, Godefroi fond ſur eux, atteint le fier Corcut au viſage & Roſtin au flanc, tranche

la tête à Selim, & coupe à Rossen l'un & l'autre bras. Une foule d'autres victimes tombe ou expire sous ses coups.

Il frappe, il se défend tour-à-tour : la fortune balance encore l'espoir & la crainte des Infideles. Mais tout-à-coup s'avance un nuage de poussiere qui porte dans ses flancs les foudres de la guerre : tout-à-coup des éclairs inattendus s'échappent de son sein & vont étonner les Sarrasins.

Cinquante guerriers paroissent, & une Croix triomphante brille dans leurs étendards. Non, quand j'aurois cent bouches, cent langues, une poitrine de fer, une voix infatigable, jamais je ne pourrois compter tous ceux qui tomberent sous les coups de ce redoutable escadron. Le lâche Arabe périt sans se défendre; le Turc indompté résiste & expire en combattant.

Par-tout regnent l'horreur, la cruauté, le deuil & l'épouvante : par-tout la mort triomphe & s'offre sous mille formes diverses : le sang ruisselle & la plaine en est inondée. Cependant Aladin s'étoit placé sur

une hauteur pour jouir du ſuccès dont il avoit flatté ſes vœux. Il contemploit le champ de bataille & cette ſcene de carnage.

Mais dès qu'il voit plier les Arabes, auſſitôt il fait ſonner la retraite. Il preſſe, il ſupplie Argant & Clorinde de rentrer dans Solime : le couple intrépide, ivre de ſang, aveuglé par la rage, ſe refuſe à ſes ordres. Ils cedent enfin & tentent au moins de rallier leurs troupes éperdues & de rallentir leur fuite.

Mais plus puiſſantes qu'eux ſur de vils ſoldats, la frayeur & la lâcheté les entraînent & les précipitent : l'un jette ſon bouclier, l'autre ſon épée ; le fer n'eſt plus pour eux qu'un fardeau & non une défenſe. Entre la ville & le camp ſe prolonge un vallon qui s'éleve à l'Occident & s'abbaiſſe au Midi : ils y courent ; un tourbillon de pouſſiere les couvre & roule vers les remparts.

Pendant qu'ils deſcendent, les Chrétiens les pourſuivent, les renverſent & les accablent : mais bientôt ils montent ſous les

regards de leur Souverain prêt à les soutenir. Alors Guelfe s'arrête & craint d'exposer ses Guerriers à une perte inévitable. Aladin lui-même fait rentrer les siens dans Solime, confus & plein des plus sinistres pressentimens

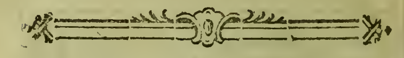
Cependant le Sultan a fait tout ce que peut le bras d'un mortel. Ses forces sont épuisées ; le sang, la sueur coulent de tous côtés : ses flancs palpitent, son haleine s'échappe avec effort de ses poumons pressés ; son bras plie sous le poids de son bouclier : sa main affoiblie n'imprime plus à son épée que des mouvemens lents & tardifs : l'épée ne coupe plus & le tranchant s'arrête émoussé.

Dans la langueur qui l'accable, ce Héros hésite & balance incertain : mourra-t-il de sa propre main ? ôtera-t-il à l'ennemi l'honneur de terminer sa glorieuse destinée ? ou bien doit-il survivre à la perte des siens & sauver ses tristes jours ? ,, Enfin le destin ,, l'emporte, dit-il, & ma fuite sera le ,, trophée de sa victoire !

,, Que les regards de l'ennemi voient

,, fuir Soliman, qu'il insulte encore à ma ,, nouvelle disgrace, à mon nouvel exil, ,, pourvu qu'une seconde fois mes armes ,, reviennent troubler sa paix & ébranler ,, son trône mal-assuré ! Je ne cede point ; ,, non ma haine sera immortelle comme le ,, souvenir des affronts qu'il m'a faits ; ,, & du sein même du tombeau, je renaî- ,, trai plus terrible pour le punir & me ,, venger ! ,,





CHANT X.

CEPENDANT le Sultan apperçoit un coursier qui erre au hasard & sans guide : il le saisit ; & quoique las, affoibli par ses blessures, il s'élance sur son dos. Son casque a perdu l'horrible cimier dont il étoit surmonté : son armure sanglante & déchirée ne conserve plus les moindres vestiges de son éclat ni de sa richesse.

Tel on voit un loup qui, chassé d'une bergerie, va cacher dans les bois sa honte & sa fureur : les victimes qu'il a dévorées palpitent encore dans ses flancs ; mais toujours avide de carnage, sa langue s'élance hors de sa gueule & leche ses levres ensanglantées. Tel partoit l'homicide Soliman, abreuvé de sang & brûlant encore d'en répandre.

Une nuée de fleches vole autour de lui ; mille lances, mille épées l'environnent ; mais le destin le dérobe aux coups du tré-

pas. Inconnu, il s'éloigne par les ſentiers les plus ſolitaires, & ſon ame irréſolue flotte dans un abyme de penſées & de deſſeins.

Enfin il ſe décide à ſe rendre aux lieux où le Monarque d'Egypte raſſemble ſes forces : il veut s'aſſocier à ſes armes & tenter encore les haſards de la guerre. Il part ſans balancer, & dirige ſes pas vers l'antique Gaza.

Le ſentiment de ſes bleſſures devient plus vif & plus profond ; ſon corps ſuccombe de douleur & de fatigue : mais il ne veut ni quitter ſes armes, ni goûter le repos. Tout le jour il continue ſa pénible marche : enfin, quand la nuit a de ſon voile obſcur enveloppé le monde, il deſcend, bande ſes plaies, & cueille les fruits d'un palmier ſauvage pour appaiſer ſa faim.

Enſuite il ſe jette ſur la terre, & la tête appuyée ſur ſon bouclier, il cherche quelque ſoulagement à ſes peines, & quelque calme au trouble dont il eſt agité. Mais toujours ſes bleſſures s'aigriſſent, & d'in-

visibles vautours, le dépit & la douleur, le rongent & le déchirent.

Enfin, quand la nuit plus profonde regne seule avec le silence, accablé de lassitude, il ferme ses yeux appesantis. Un sommeil inquiet, languissant, lui verse, avec ses tristes pavots, l'oubli de ses cruels ennuis. Mais pendant qu'il dort, une voix terrible vient tonner à ses oreilles.

„ Soliman ! Soliman ! réserve à des temps „ plus fortunés le repos & ses langueurs : ta „ patrie, tes sujets gémissent sous le joug de „ l'étranger, & tu dors, malheureux ? tu „ dors sur une terre couverte des membres „ déchirés de tes soldats, dont les ombres „ errantes te demandent la sépulture ! peux- „ tu, dans les bras du sommeil, attendre „ qu'un nouveau jour éclaire ces lieux té- „ moins de ta honte ? „

Le Sultan s'éveille, il voit un homme courbé sous le fardeau des ans : son corps s'appuie sur un bâton noueux qui assure & dirige ses pas : „ Eh ! qui es-tu, fantôme

,, importun qui viens troubler le repos du ,, voyageur ? Que t'importe à toi ma honte ,, ou ma vengeance ?

,, — Tes desseins, lui répond le vieil- ,, lard, ne me sont point inconnus : plus ,, que tu ne penses, je m'intéresse à ton ,, sort. Je viens rendre à ton courage ,, émoussé sa pointe & sa vigueur : par- ,, donne, Seigneur, à ma franchise, je ne ,, t'outrage que pour ranimer ta vertu.

,, Tu veux aller joindre le Monarque ,, d'Egypte ; mais, crois-en mes pressenti- ,, mens, renonce à un voyage pénible au- ,, tant qu'inutile ; bientôt, sans toi, ce ,, Prince & son armée se rendront dans ces ,, lieux. Ce n'est pas-là que tu pourras faire ,, éclater, contre nos ennemis, ton cou- ,, rage & ton audace.

,, Mais si tu veux me prendre pour ,, guide, je te promets qu'à la clarté du ,, jour, sans péril & sans combat, je t'in- ,, troduirai dans ces murs qu'assiégent les ,, Chrétiens. Là, les armes à la main, tu ,, pourras, à ton gré, lutter contre les

,, dangers & te couvrir d'une gloire chere ,, à ton cœur. Tu défendras nos remparts, ,, jusqu'à ce que l'Egyptien vienne nous ,, secourir & nous venger. ,,

Les regards & le ton du vieillard impriment le respect au fier Soliman ; l'orgueil & la colere l'abandonnent : ,, O mon pere, ,, répond-il, je te suis, je vole sur tes pas ! ,, le meilleur conseil pour moi, sera toujours celui qui m'offrira le plus de fatigues & de dangers. ,,

Le vieillard applaudit, & sur ses plaies, que la nuit a rendues plus douloureuses, il verse un baume bienfaisant qui les cicatrise, & lui rend sa force & sa vigueur. Déja le soleil, de ses rayons, avoit embelli les fleurs que l'aurore avoit fait éclore : ,, Il est temps de partir, dit l'inconnu, le ,, jour éclaire notre route & nous rappelle ,, aux travaux. ,,

Non loin de-là un char l'attendoit ; il y monte avec le Sultan : sa main, avec adresse, gouverne ses coursiers, les presse & les anime. L'essieu siffle, les roues volent

ſur la pouſſiere qu'elles effleurent à peine : les chevaux haletans ſont baignés de ſueur & blanchiſſent le mors de leur écume.

L'air autour d'eux, par un ſoudain prodige, s'épaiſſit, ſe condenſe & forme un nuage ſolide, impénétrable qui enveloppe le char & le couvre tout entier : pour eux ſeuls, il eſt tranſparent, & de ſon ſein, ils voient le ciel & tout ce qui les environne.

Soliman fronce le ſourcil, des rides s'étendent ſur ſon front, ſes regards étonnés contemplent, & la nue, & le char qui fuient avec la rapidité de l'éclair : le vieillard qui, ſur ſon viſage immobile, lit l'étonnement dont ſon ame eſt frappée, l'arrache à cette profonde rêverie : il s'agite, il s'écrie.

„ O toi, qui que tu ſois, qui fais plier la na-„ ture ſous tes loix, & dont l'œil pénetre „ les ſecrets cachés dans l'abyme des cœurs, „ de grace, ſi tes regards embraſſent auſſi „ l'avenir, dis-moi, quel terme le ciel ré-„ ſerve aux mouvemens qui bouleverſent

,, l'Asie ? quelle catastrophe devons-nous ,, attendre ?

,, Mais dis-moi d'abord ton nom ? dis- ,, moi par quel art tu operes tant de mer- ,, veilles ? dans le trouble où je suis, si tu ,, ne me rassures, je ne puis t'écouter ni ,, te comprendre. Le vieillard sourit : — ,, je puis sans peine satisfaire une partie de ,, de tes desirs; Ismen est mon nom; je cul- ,, tive un art ignoré du vulgaire, & les ,, Syriens m'appellent Magicien.

,, Mais que je te dévoile l'avenir, que ,, j'ouvre à tes yeux les annales éternelles ,, du Destin, c'est un vœu trop au-des- ,, sus du pouvoir d'un mortel. Nous mar- ,, chons ici-bas au travers des malheurs ,, & des disgraces; le courage & la raison ,, nous furent donnés pour nous en défendre. ,, Souvent le héros & le sage sont les arti- ,, sans de leur propre bonheur.

,, Le ciel te fit un cœur invincible; ton ,, bras peut sauver les murs qu'assiége un ,, peuple barbare : il peut, jusque dans ses

„ fondemens, ébranler l'empire des Chré-
„ tiens. Viens braver le fer & la flamme ;
„ ose, souffre, espere, & j'augure tout de
„ tes efforts. Cependant, pour te plaire,
„ je te révelerai des choses que j'entrevois
„ au travers d'un nuage obscur.

„ Avant que l'astre qui mesure les ans ait
„ pendant plusieurs lustres parcouru sa car-
„ riere, je vois, ou je crois voir naître un
„ héros dont les exploits feront la gloire de
„ l'Asie : je ne te peindrai point les arts &
„ l'industrie embellissant l'Egypte sous son
„ heureux empire ; je ne te peindrai point
„ mille vertus que mes yeux ne peuvent dis-
„ tinguer : mais ce qui doit flatter ta ven-
„ geance & suffir à ton cœur, il foudroiera
„ la puissance des Chrétiens.

„ Par un dernier effort, il détruira leur
„ injuste empire jusques dans ses fonde-
„ mens. Les restes malheureux de ces bar-
„ bares, iront chercher un asyle sur un ro-
„ cher desert qui n'aura que la mer pour dé-
„ fense. Ce héros sera de ton sang. " A
ces mots, le viel Enchanteur se tait. Soli-

man s'écrie : ,, Heureux mortel que le ciel ,, destine à tant de gloire ! " la joie qu'il éprouve est mêlée de jalousie.

,, Que le sort, ajoute-t-il, soit ou pro-,, pice ou contraire à mes vœux, jamais je ,, ne plierai sous ses caprices : il me verra, ,, d'un front toujours égal, recevoir ses ,, bienfaits & braver ses rigueurs. L'astre ,, des nuits s'échappera de son orbite, les ,, étoiles seront infideles au cours qui leur ,, est prescrit, avant que Soliman détourne ,, ses pas du sentier de la justice. ,, En parlant son visage étincelle, & le feu de l'audace pétille dans ses yeux.

Enfin ils apperçoivent les tentes des Chrétiens : quel affreux spectacle s'offre à leurs regards ! sous combien de formes la mort leur apparoît ! un nuage de douleur s'épaissit sur les yeux du Sultan ; des larmes inondent ses joues. Avec quel dépit il voit ses enseignes, jadis si redoutables, traîner sur la poussiere, sanglantes & déchirées.

Les Chrétiens victorieux & triomphans, foulent aux pieds les cadavres de ses amis

les

les plus fideles & les plus chers, leur arrachent avec outrage, & leurs armes & leurs vêtemens ; d'autres célebrent les funérailles des leurs avec la pompe d'un triomphe : plus loin un bûcher s'allume, Turcs, Arabes, mêlés, confondus, sont livrés aux flammes.

A cette vue, Soliman pousse un profond soupir. Le fer à la main il s'élance du char & veut fondre sur les ennemis. Mais l'Enchanteur le retient, le rappelle & réprime sa téméraire ardeur. Il remonte ; ils dirigent leur course vers le sommet de la colline, & le camp des Chrétiens disparoît derriere eux.

Ils descendent, & le char s'évanouit. Toujours cachés au sein de la nue, ils prennent sur la gauche un sentier qui les conduit à un vallon.

Au sein d'un dur rocher s'ouvre un grotte obscure creusée depuis plusieurs siecles ; des herbes, des arbustes en ferment l'entrée : le Magicien les écarte & se courbe pour entrer dans un étroit & ténébreux

ſentier : d'une main il ſonde le paſſage, il préſente l'autre au Prince & l'invite à le ſuivre.

,, Ciel ! dans quelles ténebres veux-tu ,, cacher ma marche? s'écrie le Sultan. Mon ,, bras, ſi tu l'avois permis, s'ouvroit un ,, chemin plus digne de moi. —— Généreux ,, Guerrier, répond Iſmen, ne dédaigne ,, point une route que jadis ſe fraya le grand ,, Hérode, ce Roi ſi fameux dans la guerre.

,, Il creuſa ce ſouterrain quand il voulut ,, donner un frein à ſes ſujets. C'étoit par ,, ce ſentier que de la tour Antonia, il paſ- ,, ſoit inviſible dans le Temple des Hé- ,, breux : c'étoit par là que ſans être apper- ,, çu, il quittoit Solime, y faiſoit entrer, ,, ou en faiſoit ſortir ſes ſoldats.

» Mais de tous les mortels je ſuis le ſeul » qui connoiſſe aujourd'hui cette téné- » breuſe & ſecrette iſſue : elle nous conduira » dans le palais d'Aladin, qui trop alarmé » peut-être des menaces de la fortune, » raſſemble, en ce moment, les grands de » ſon Royaume & ſes plus ſages conſeillers ;

» ta présence est nécessaire pour calmer
» leurs craintes : écoute en silence leurs
» discours ; quand il en sera tems, tu feras
» éclater ton audace. »

Il dit : & Soliman se traîne sur ses pas & s'avance, en rampant, dans ces sombres souterrains : cependant la voûte s'élargit & s'éleve : ils marchent, & bientôt ils ont atteint le milieu de cet antre obscur.

Le Magicien ouvre une porte étroite ; ils montent par des degrés à demi ruinés, sur lesquels un soupirail jette une lueur pâle & incertaine. Enfin du fond de cette abyme, ils entrent dans une salle superbe toute brillante de clarté. Aladin y est assis le sceptre à la main, le diadême sur le front. La douleur est dans ses yeux, & réfléchit sur tout ce qui l'environne.

Du sein de la nue qui le couvre, l'invisible Soliman contemple ce conseil auguste ; il entend le Monarque qui, du haut de son trône, prononce ce triste discours :
,, O mes amis ! ô mes fideles sujets ! le
,, jour d'hier fut pour notre empire un jour

,, vraiment fatal, nos efpérances font éva-
,, nouies ; l'Egypte feule nous refte.

,, Mais que cette reffource eft éloignée
,, dans un péril fi preffant ! je vous raf-
,, femble aujourd'hui pour vous demander
,, à tous vos confeils : parlez en citoyens
,, à un Roi qui ne veut que des lumieres. ,,
Il fe tait : un murmure fourd fe fait entendre autour de lui, femblable au bruit des vents qui frémiffent dans les bois. Mais Argant fe leve, & d'un front ferein, d'un air audacieux, il commande le filence.

,, O Roi magnanime, pourquoi tentes-
,, tu notre courage ? notre fituation n'eft
,, que trop connue : cependant, j'oferai le
,, dire, nous ne devons efpérer qu'en nous-
,, mêmes : la valeur brave tout & triomphe
,, de tout : ne cherchons point d'autres
,, armes, ni d'autre appui, & ne mettons
,, à notre vie que le prix qu'elle y met
,, elle-même.

,, Ce n'eft pas que je défefpere du fe-
,, cours de l'Egypte : mon Roi l'a promis,
,, & ce feroit un crime de douter de fes

,, promesses : mais je voudrois, dans quelques-uns de tes guerriers, plus de courage & d'intrépidité. Je voudrois que, préparés à tous les événemens, ils se promissent la victoire & méprisassent la mort. ,,

Argant n'en dit pas davantage : sa fierté veut commander aux opinions & dédaigne de persuader. Orcan se leve après lui ; un air d'autorité regne dans son maintien. Né d'aïeux illustres, Orcan s'étoit fait un nom dans les combats ; mais uni depuis à une jeune beauté, entouré d'enfans qui font sa joie, ce guerrier dégénéré n'est plus qu'époux & pere.

,, Seigneur, dit-il, je ne sais point blâmer un orgueil qui naît du courage & qui s'exhale en paroles, peut-être trop altieres. Argant devroit sans doute, devant un Roi & dans un conseil, être moins fougueux & moins hardi. Mais l'audace qui regne dans ses discours, éclate dans ses actions, & ses actions le justifient.

„ Mais toi, Seigneur, dont l'expérience „ & les ans ont mûri la sagesse, tu sauras „ modérer un zele trop impétueux, balan- „ cer avec un danger présent une espé- „ rance lointaine, & juger ce que peut „ l'ennemi, ce que tu dois attendre de tes „ anciens remparts & de tes nouveaux ou- „ vrages.

„ La nature & l'art ont fortifié Solime : „ mais les Chrétiens la menacent avec tout „ l'appareil de la guerre. J'ignore ce que „ le destin nous prépare ; plus près de la „ crainte que de l'espérance, je redoute „ le hasard des combats ; je redoute les „ longueurs d'un siége & les horreurs de la „ famine.

„ Ces troupeaux, ces provisions qu'hier „ ta prudence & la fortune amenerent dans „ ces murs, pendant que l'ennemi s'eni- „ vroit de notre sang, ne sont que de foi- „ bles & peu durables ressources pour un „ peuple immense : envain l'Egyptien fidele „ à ses promesses, viendra nous secourir

„ le jour même qu'il a fixé ; ſes armes ne „ pourront nous défendre du fléau qui nous „ menace.

„ Que ſera-ce ſi ce ſecours eſt différé ? „ mais je veux qu'il devance, & notre eſ- „ poir, & ſes promeſſes : je ne vois point „ encore la victoire ; je ne vois point en- „ core Solime délivrée. Nous avons à com- „ battre, ce Godefroi, ces Guerriers, qui „ tant de fois ont battu, diſperſé les „ Arabes, les Turcs, les Syriens & les „ Perſes.

„ Tu les connois, ô généreux Argant ! „ toi qui ſi ſouvent leur as cédé le champ „ de bataille ; toi qui ſi ſouvent n'as trouvé „ contr'eux d'aſyle que dans la fuite. Clo- „ rinde les connoît, je les connois moi- „ même, nos diſgraces ſont communes : „ je n'accuſe perſonne, nous avons tous „ montré ce que pouvoit notre valeur.

„ Je le dirai, quoiqu'il s'indigne d'en- „ tendre la vérité, quoique ſes regards ſi- „ niſtres me menacent de la mort. Un deſtin „ inévitable conduit nos ennemis : ni forces,

,, ni remparts ne pourront arrêter le torrent.
,, Mon zele pour mon Roi, mon amour
,, pour ma patrie, font les feuls fentimens
,, qui m'infpirent, j'en prends le Ciel à
,, témoin.

,, Sage Roi de Tripoli, tu as fu obte-
,, nir la paix & conferver ton trône! mais
,, l'inflexible Sultan peut-être en ce moment
,, eft étendu fur la pouffiere, ou vil efclave,
,, il gémit dans les chaînes : peut-être exilé,
,, fugitif, il traîne loin de fa patrie, des
,, jours deftinés à une fin plus déplorable.
,, Il auroit pu, par des préfens, par des tri-
,, buts, appaifer fon vainqueur & fauver
,, une partie de fes états. ,,

Ainfi dans des difcours tortueux, Orcan enveloppoit fes confeils : il n'ofoit dire ouvertement qu'il falloit demander la paix & fe foumettre aux Chrétiens. Le Sultan qu'indignent fa foibleffe & fes outrages ne peut plus fe contenir : ,, Souffriras-tu, lui dit
,, Ifmen, qu'un lâche t'aviliffe & te dé-
,, grade encore ?

,, Ah que ne puis-je, répondit-il, écarter

,, ce voile qui me cache! Je brûle de co-,, lere & de dépit. ,, Il dit, & soudain le nuage se déchire & s'évanouit : le Sultan paroît tout brillant de clarté ; sur son front respirent l'audace & l'orgueil.

,, Le voilà, s'écrie-t-il, ce Sultan timide ,, & fugitif, cette main saura prouver à ce-,, lui qui m'outrage qu'il est un lâche & ,, un imposteur. Moi fugitif! moi qui ai ,, versé des flots de sang Chrétien ! moi ,, qui ai couvert la plaine de morts & qui ,, enfermé au milieu de nos ennemis, y ,, ai perdu jusqu'au dernier de mes sol-,, dats!

,, Si ce lâche ou quelqu'autre aussi lâche ,, que lui, traître à sa croyance & à sa ,, patrie, ose parler d'une paix infâme ,, & avilissante, permets, Seigneur, que ,, de ce fer je lui ôte la vie. Les agneaux, ,, dans la même bergerie, habiteront avec ,, les loups, & dans le même nid on verra ,, les colombes & les serpens, avant que ,, les nœuds de la paix unissent sous un ,, même ciel le Chrétien & le Musulman. ,,

A ce difcours, à cet afpect terrible & menaçant, l'étonnement & le filence regnent dans l'affemblée : enfin avec des regards moins finiftres & plus fereins, le Sultan s'avance vers Aladin : ,, Seigneur, lui dit-il, ,, ranime ton efpoir, Soliman eft avec ,, toi. ,,

Le Monarque les bras étendus, fe panche vers lui : ,, O généreux ami, s'écrie-t-il, ,, avec quelle joie je t'embraffe ! je ne fens ,, plus mes pertes, mes alarmes s'évanouiffent : fi le ciel fourit à nos vœux, tu peux ,, du même coup affermir mon trône & relever le tien. ,, En parlant il le ferroit dans fes bras.

Il le fait enfuite affeoir fur fon trône & lui-même fe place à fa gauche. Ifmen eft à fon côté. Clorinde vient rendre fes hommages au Héros : les autres la fuivent.

Soliman retrouve parmi eux Ormuffe, un des chefs des Arabes, qui dans le fort du combat, fut, par une route fecrette, à la faveur du filence & de la nuit, conduire dans Solime la troupe qu'il commandoit, &

porter des ſecours & des vivres à un peuple affamé.

Le fier Circaſſien reſte ſeul en ſilence à ſa place, les regards pleins de dépit & de jalouſie. Tel paroît un lion lorſque d'un œil enflammé il dévore la proie qu'il s'apprête à ſaiſir. Mais Orcan morne & penſif n'oſe élever ſa vue ſur le Sultan. Ainſi réunis, le Roi des Turcs & le tyran de la Paleſtine confondent leur haine & leurs projets.

Cependant le pieux Bouillon, après avoir pourſuivi ſa victoire & diſſipé les débris de l'armée vaincue, a rendu à ſes guerriers les honneurs ſuprêmes : il ordonne que dans deux jours tout ſoit prêt pour l'aſſaut. Son air plus auguſte & plus terrible menace les aſſiégés de leur perte prochaine.

Cette troupe brillante qui, au fort du combat, avoit donné aux Chrétiens un utile ſecours, c'étoient les Héros qui s'égarerent ſous les pas d'Armide ; c'étoit Tancrede avec eux. Curieux d'apprendre leurs aventures, Godefroi les fait appeler ; il

n'admet dans fa tente que le folitaire & les plus fages de fes guerriers.

,, Racontez-moi, leur dit-il, l'hiftoire de ,, vos courtes erreurs ; dites-moi comment ,, le ciel vous a rendus à nos vœux & à nos ,, befoins. " La honte & le repentir fur le front, ils tenoient la tête baiffée. Enfin le Prince Anglois leve les yeux & rompt le filence.

,, Je l'avouerai, Seigneur, féduits par ,, l'amour, enchaînés dans les fers d'une ,, perfide beauté, nous méprisâmes tes ,, loix & les arrêts du fort : nous fuivîmes ,, par des routes inconnues un guide dange- ,, reux & funefte. La jaloufie & la rivalité ,, nous divifoient, & l'enchantereffe, par ,, fes difcours, par fes regards, nourriffoit ,, notre haine & nos feux.

,, Enfin nous arrivâmes dans les lieux où ,, fume encore la foudre vengereffe ; terre ,, jadis féconde, pays charmant, que cou- ,, vrent aujourd'hui des eaux bitumineufes ,, & un lac ftérile, d'où s'exhalent des va- ,, peurs,

,, peurs impures, empoisonnées, qui atteſ-
,, tent les crimes des hommes & le courroux
,, des cieux.

,, Sur ces eaux épaiſſes, le corps le plus
,, peſant repoſe immobile. L'homme, le
,, fer, la pierre y ſurnagent comme le bois
,, léger : au milieu du lac s'éleve un châ-
,, teau qu'un pont étroit unit à la terre :
,, c'eſt-là que nous conduiſit la perfide
,, Princeſſe. Tout rit dans ce ſéjour, tout
,, y reſpire l'ivreſſe des plaiſirs.

,, Sous un ciel pur, regne un air déli-
,, cieux ; les arbres toujours verds répan-
,, dent la fraîcheur & l'ombre ſur des ga-
,, zons toujours fleuris, ſous des myrthes
,, amoureux coulent des eaux claires &
,, limpides : un ruiſſeau qui murmure, le
,, Zéphir qui agite le feuillage, le chant
,, mélodieux des oiſeaux, portent dans
,, tous les ſens la molleſſe & la volupté.
,, L'or & le marbre, par mille formes heu-
,, reuſes, imitent la nature & l'embéliſſent.

,, Sur ces gazons, ſous l'ombrage le plus
,, épais, Armide fait dreſſer une table

,, fomptueufement fervie. Elle offroit tout ,, ce que promet le printemps, tout ce que ,, mûrit l'automne, les préfens de la terre ,, & les productions de la mer : cent beau-,, tés nous fervoient & prévenoient nos ,, defirs.

,, Les difcours, le fourire de la perfide, ,, nous enivrent & nous enchantent : nous ,, avalons à longs traits les poifons qu'elle ,, nous verfe & l'oubli de nous-mêmes. ,, Mais tout-à-coup elle fe leve : je reviens, ,, dit-elle : en effet elle paroît bientôt, ,, mais avec des regards moins fereins & ,, moins tendres. D'une main elle tient une ,, baguette, dans l'autre eft un livre qu'elle ,, lit à voix baffe.

,, Elle lit, & je fens tout changer en moi; ,, mes penfées, mes fentimens, mes goûts : ,, foudain je m'élance dans les eaux, & je ,, m'y plonge tout entier : mes membres fe ,, rapprochent, fe réuniffent, je fuis transf-,, formé en poiffon & ma peau eft couverte ,, d'écailles.

,, Mes compagnons éprouvent le même

,, fort & jouent avec moi dans le cryſtal ,, liquide : il ne me reſte de cet état qu'un ,, ſouvenir confus & ſemblable à un ſonge : ,, enfin elle nous rend à notre premiere ,, forme : nous étions muets d'étonnement ,, & d'épouvante ; mais d'un regard plus ,, effrayant elle nous attriſte encore & nous ,, menace.

,, Vous connoiſſez mon pouvoir, dit- ,, elle, vous ſavez que j'ai ſur vous un ſou- ,, verain empire ! d'un mot je puis vous ,, plonger dans une nuit éternelle ; je puis ,, d'un mot vous changer en oiſeaux, en ,, plantes, en reptiles ; vous métamorpho- ,, ſer, en rochers, en fontaines, en monſ- ,, tres des forêts.

» Cependant vous pouvez échapper à mon » courroux en obéiſſant à mes loix : abjurez » votre croyance, & pour nous défendre, » armez-vous contre l'impie Bouillon. Tous » ſe révoltent, tous abhorrent ce pacte » affreux. Raimbaud ſeul eſt perſuadé : » pour nous, elle nous jette dans un cachot » impénétrable à la lumiere.

» Le sort amene Tancrede dans ce fu-
» neste lieu : mais bientôt notre prison
» s'ouvre, & s'il faut en croire les bruits qui
» sont venus jusqu'à nous, Armide, à la
» priere du Prince de Damas, consent à
» nous envoyer enchaînés & sans armes au
» Monarque d'Egypte.

» Déja nous étions en marche, quand la
» Providence nous fit rencontrer le brave
» Renaud. Ce guerrier qui toujours se
» signale par de nouveaux exploits, attaque
» les gardes dont nous sommes entourés,
» les égorge ou les met en fuite, & nous
» rend nos armes qui étoient devenues les
» leurs.

» Je l'ai vu, nous l'avons tous vu, nos
» mains ont touché ses mains victorieuses ;
» nous avons entendu sa voix : n'en croyez
» point de vaines rumeurs, ce héros vit
» encore : il n'y a que trois jours qu'il a
» quitté son armure sanglante & brisée, &
» qu'en habit de pélerin, il est parti pour
» Antioche. »

Il dit : le solitaire leve au ciel ses yeux

mouillés de pleurs : il change de couleur & de visage : quel éclat soudain l'environne ! pleine de la Divinité, son ame, s'éleve jusqu'au séjour des immortels : l'avenir se dévoile à ses regards, & sa pensée s'enfonce dans l'abyme des âges & du tems.

Enfin sa langue se délie : d'un ton plus auguste il découvre les secrets cachés dans le sein de l'avenir : à son aspect, au tonnerre de sa voix, tous demeurent interdits & l'écoutent en silence : » Renaud vit en-„ core ! une femme perfide avoit abusé notre „ crédulité ! il vit & le ciel réserve son „ jeune courage à une gloire plus éclatante.

„ Ces exploits qui étonnent l'Asie ne sont „ encore que les amusemens de son enfance „ & les présages de sa grandeur ; les années „ s'écoulent ; je le vois braver un mortel „ impie & dompter son audace ! son aigle „ arrache Rome & l'Eglise aux serres d'un „ impitoyable vautour, & les couvre de ses „ ailes : il renaît dans des enfans dignes de „ leur pere.

„ Une longue postérité marche sur ses

„ traces, briſe la verge des tyrans & le fer
„ des rebelles : la Religion & les Pontifes
„ repoſent à l'ombre de leur bouclier. Ab-
„ baiſſer l'orgueil, ſoulager les malheureux,
„ protéger l'innocence & punir le crime,
„ voilà leurs deſtins. C'eſt ainſi que l'aigle
„ de la maiſon d'Eſt élévera ſon vol au-
„ delà des routes que parcourt le ſoleil.

„ C'eſt à elle de porter les foudres de la
„ guerre ; toujours ſes ailes triomphantes
„ ſeront étendues ſur le trône des Pontifes ;
„ c'eſt à elle qu'eſt attaché le ſort de notre
„ auguſte entrepriſe, & le ciel ordonne
„ qu'on la rappelle en ces lieux. „

Par ce diſcours, le ſolitaire diſſipe les alarmes qu'on avoit conçues de la mort de Renaud. Tout applaudit : Godefroi ſeul eſt plongé dans une rêverie profonde. Cependant la nuit ſe leve & couvre la terre de ſes voiles : tous ſe retirent & vont goûter les douceurs du ſommeil. Godefroi ſeul veille encore ; il n'eſt point de repos pour les ſoins dont il eſt occupé.

Fin du Tome Premier.

